

Digitized by Google


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O S
8 - IV - 3


BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
8
IV
3


Digitized by Google

III 8 IV 3

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

GRANDE MARQUISE

Digitized by Google

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

HENRI RIVIÈRE

FORMAT GRAND IN-18

Le Cacique, Journal d'un marin	1	volume.
La Main coupée	1	—
Les Méprises du cœur	1	—
Le Meurtrier d'Albertine Renouf	1	—
La Possédée	1	—

Châtillon-sur-Seine. — Imprimerie E. Cornillac.

19490

LA GRANDE MARQUISE

LE COMTE D'ARBRAY — LE CIRQUE GORY

PAR

HENRI RIVIÈRE





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

Droits de reproduction et de traduction réservés





LA

GRANDE MARQUISE

I

En pleine Vendée, sur les bords de la Loire, s'élevait en 1815 le château de Cireix. C'était une de ces élégantes constructions de Mansart qui accusent en architecture et au point de vue historique, la transformation des châtelains du moyen âge en courtisans du grand roi. Ce n'est plus la vraie demeure seigneuriale, encore à demi bâtie pour la défense et les retours offensifs d'une garnison de serviteurs et de partisans; c'est une belle maison aux abords faciles, tout ouverte au soleil, et dont le corps de logis

Digitized by Google

principal, percé de larges fenêtres, se reliait à angles droits aux deux pavillons carrés qui le débordaient. Un profond fossé, couronné d'une balustrade de pierre, s'étendait alentour, et l'écusson de famille, délicatement sculpté, surmontait la porte d'entrée. Des deux façades du château de Cireix, l'une donnait sur des massifs et des pelouses qui descendaient en pente douce jusqu'à la Loire, l'autre sur une vaste cour d'honneur plantée à ses confins de chênes et d'acacias énormes. Ces arbres, livrés à eux-mêmes, enchevêtraient leurs ramures dans un puissant désordre, et, ombrageant le fossé, les étendaient jusqu'aux murailles. Entre les pavés disjoints de la cour, une herbe fine et drue, mêlée çà et là de quelques orties, croissait à sa guise. La grille qui ouvrait sur la grande route était une merveille de serrurerie; mais les arabesques et les fers de lance dorés disparaissaient sous la rouille. Aussi, quoique le château fût dans une des plus riantes situations de cette

belle contrée, l'aspect en était sombre et triste. On y sentait de la part de ses maîtres comme un abandon volontaire; sauf les cris et le mouvement de deux enfants, un petit garçon et une petite fille qui jouaient et couraient dans cette grande maison avec l'insouciance de leur âge, on n'y entendait jamais aucun bruit. Il est vrai que leur mère, la marquise de Cireix, menait la vie la plus sévère et la plus retirée. Le marquis ne comptait plus. Il était à peine âgé de trente-cinq ans; mais, frappé d'aliénation mentale peu de temps après son mariage, il était devenu tout à fait idiot. Dans la journée, les rares visiteurs qui venaient au château, ou les gens de service, l'apercevaient vêtu de noir avec un grand col blanc, invariablement assis sur un haut tabouret derrière une des fenêtres du salon. De temps à autre, il poussait des grognements ou faisait des grimaces. Il y avait devant lui une table chargée d'images qu'il découpait; s'interrompait-il dans ce travail machinal, c'était pour

jouer avec une chaine d'acier et une petite clef qu'il portait au cou, et qu'il gardait obstinément, même quand on le changeait de vêtements. Il semblait adresser de longs discours à ces deux objets, mais ses efforts pour parler n'aboutissaient qu'à joindre les unes aux autres, d'un ton larmoyant on sentencieux, des syllabes incohérentes. Son existence, purement animale, nécessitait des soins répugnants que la marquise lui rendait toujours elle-même avec un froid dévouement. Elle surveillait l'éducation de ses enfants, confiés à un précepteur, et s'occupait d'eux souvent, mais sans vive tendresse. A vingt-huit ans, la marquise de Cireix était très-belle, d'une beauté altière, immobile et pour ainsi dire pétrifiée. D'une taille élevée et majestueuse, mais d'une démarche un peu roide, elle avait un visage pâle dont aucun sentiment n'altérait l'admirable pureté de lignes. Ses yeux noirs, qui eussent été prompts à lancer des flammes, conservaient une expression hautaine

et calme. Elle parlait peu, ne souriait jamais. Ses manières étaient d'une grâce noble et correcte, son ajustement sans recherche comme sans négligence : elle s'habillait ; rien de plus, rien de moins. Quoiqu'elle répandît sa fortune sur les pauvres, elle n'accomplissait que strictement ses devoirs religieux. Elle n'eût point voulu donner un mauvais exemple. Le bon curé du petit village de Cireix avait essayé de sonder, pour la ranimer au besoin, cette foi qui lui semblait tiède; mais la marquise l'avait reçu avec un visage si cruellement énigmatique qu'il s'était bien gardé d'y revenir.

— Dieu l'a frappée, disait-il parfois, il la touchera peut-être.

Certes le malheur de la marquise était assez grand, sa jeunesse, indéfiniment attachée à un cadavre vivant, était un désastre assez complet pour expliquer et justifier son attitude austère sourdement révoltée. Toutefois, parmi la noblesse des environs et dans la ville d'Angers,

quand on s'entretenait de madame de Cireix, on attribuait le douloureux isolement qu'elle s'imposait à une cause plus intime et plus grave. On parlait d'une affection de jeune fille brisée soudainement et sans retour; on s'appuyait pour cette supposition, sur un événement qui s'était passé dix ans auparavant au château de Cireix, et qui avait eu dans le pays un certain retentissement. En dehors des commentaires et des amplifications auxquels il avait donné lieu, voici le fait tel qu'on le racontait.

M. de Cireix, le beau-père de la marquise, après avoir épousé les idées libérales et philosophiques de la révolution à ses débuts, avait à la mort du roi Louis XVI émigré en Angleterre avec sa famille. Il avait emmené en même temps un de ses serviteurs, Joseph Cornier, qui l'avait autrefois suivi en Amérique et lui était entièrement dévoué. Le marquis prit part à l'expédition de Quiberon, où Cornier l'accompagnait. A l'issue de cette malheureuse affaire, il venait

d'être recueilli par les embarcations anglaises, lorsqu'il s'aperçut que Cornier n'était point avec lui. Ce brave homme, après s'être battu comme un lion pour protéger l'embarquement de son maître, était encore à terre. Le marquis le vit se jeter à la mer et nager vigoureusement de son côté. Il pria l'officier qui commandait la chaloupe de s'arrêter quelques instants; celui-ci était pressé et n'y voulut pas consentir. Il répondit même qu'il attendrait peut-être le marquis de Cireix, mais qu'il n'en pouvait faire autant pour son domestique. Cette réponse indigna M. de Cireix, qui d'un beau sang-froid répondit à l'officier qu'en ce cas il le forcerait d'attendre. En effet, il se lança délibérément à l'eau, rejoignit Cornier et le ramena vers la chaloupe. Tous deux furent ainsi sauvés. Ce dévouement réciproque unit plus étroitement encore le maître et le serviteur : Cornier, qui était marié, avait un fils du même âge que celui du marquis et son frère de lait. M. de Cireix prit cet enfant en affection,

l'éleva comme son propre fils, et lui donna les mêmes professeurs. Adrien Cornier, doué des plus heureuses dispositions, se montra digne de cet intérêt. Très-intimement lié, sauf une nuance de respectueux dévouement, avec le jeune Charles de Cireix, il devint son inséparable compagnon de plaisirs et d'études. Il l'aimait d'ailleurs tendrement et aurait donné sa vie pour lui, comme son père se fût fait tuer pour le marquis. En 1802, M. de Cireix rentra en France et parvint à s'y faire rendre son château et ses biens. Il n'avait point à s'occuper de l'avenir de son fils : Charles vivrait en gentilhomme sur ses terres et attendrait des temps meilleurs ; mais le marquis songea au sort d'Adrien, que sa naissance n'obligeait pas à garder à ses maîtres légitimes une fidélité absolue. Il eût été fâcheux que les rares aptitudes et l'intelligence du jeune homme fussent perdues, surtout à une époque où la société se renouvelait et où la plus brillante fortune était à la portée de tout homme de cœur.

D'après la volonté du marquis, Adrien fut envoyé à Paris pour se préparer à l'école polytechnique. Pendant que son père restaurait Cireix, Charles alla également à Paris, libre de son temps et de son argent, pour y renouer des relations de famille et se former au spectacle des hommes et des choses. Aux vacances, les deux jeunes gens, alors âgés de vingt ans, revinrent à Cireix. Adrien avait subi ses examens; il était admis. A sa grâce naturelle, à son élégance, à la distinction de ses manières, on l'eût pris pour le vrai frère de Charles. Ils trouvèrent Cireix très-animé. Le marquis, heureux de se revoir chez lui, recevait nombreuse société en l'honneur d'une de ses parentes, la baronne de Kfili, et de sa fille Émilie, à qui il avait offert l'hospitalité. Madame de Kfili, revenue en France un peu sur la foi des traités, était en instance pour recouvrer ses terres et n'y avait point encore réussi. Par bonté de cœur, le marquis cherchait à la distraire; car, bien qu'âgée de près

de cinquante ans, la baronne aimait beaucoup le monde et le plaisir. Aussi n'étaient-ce chaque jour que chasses, dîners et fêtes.

Les personnes qui avaient été reçues à Cireix se souvenaient très-bien de la cour respectueuse, mais vive, qu'Adrien faisait à la belle Émilie et de l'accueil favorable que rencontraient ses assiduités. Un mariage aurait-il eu lieu! Peut-être, si la baronne de Kfili fût restée pauvre et si la carrière d'Adrien se fût sérieusement dessinée ; c'est ce que personne ne pouvait savoir. L'on entrevoyait déjà cependant par d'illustres exemples, la possibilité de ces unions qui, vingt ans plus tôt, eussent paru inadmissibles. Au surplus, c'étaient là, quand on parlait de madame de Cireix, des suppositions faites après coup ; car, à l'époque où les jeunes gens montraient l'un pour l'autre une sympathie visible, nul ne se fût hasardé à rien prédire. On se rappelait aussi que la crainte de rester sans fortune était la préoccupation constante de la baronne. Elle disait à

qui voulait l'entendre, que, si on lui faisait l'injustice de ne pas lui restituer ses biens, elle n'avait pas un sou vaillant. Elle possédait en revanche une magnifique parure en diamants qu'elle montrait volontiers, mais qu'elle avait conservée dans les plus dures nécessités et dont elle ne se déferait jamais, car c'était un présent et un souvenir du roi Louis XV. A quelle occasion la lui avait-il donnée? C'est ce qu'il n'était guère facile de démêler. La baronne, qui ne se décidait point à franchir la cinquantaine, était frivole un jour et dévote le lendemain. Ce lendemain-là, elle disait bien haut que le roi, dont elle avait repoussé les avances, lui avait offert cette parure comme un hommage à sa vertu; mais, la veille, cette farouche vertu, si fort affirmée, s'était trop complu, pour qu'on y ajoutât foi sans réserve, à l'évocation des joies et des enivrants triomphes de Versailles. Ces diamants de la baronne étaient tellement connus au château, qu'un beau jour ils disparurent. Grand émoi!

on les chercha inutilement pendant que la baronne jetait les hauts cris. Le marquis, désolé, n'ayant point de soupçons précis, prit le parti de s'adresser à la justice, qui fit une descente au château. Charles y était sans Adrien, qui était parti depuis deux jours pour Paris. L'absence d'Adrien fut remarquée, mais le marquis se porta garant de l'innocence de jeune homme et ne permit pas qu'on l'accusât. Adrien revint en pleine nuit quelques jours après, et dès son arrivée eut un entretien avec Charles. Ce qui se passa entre les deux amis, nul ne le sut; mais le lendemain matin, en présence de la famille et des serviteurs assemblés sur sa demande, Adrien se déclara coupable. Il avait emporté les diamants et les avait vendus à un homme dont il donna l'adresse. Quant au prix de la vente, il refusa de dire à quoi il l'avait dissipé, et laissa seulement entendre que c'était pour une femme. Le marquis, au milieu de la stupeur générale, chassa honteusement de chez lui l'in-

digne enfant. Toutefois, voulant éviter, s'il était possible, de le perdre entièrement, il assoupit l'affaire, racheta les diamants et les rendit à la baronne. Peu de temps après, celle-ci recouvra ses biens et consentit avec joie à la demande que lui fit le marquis de la main d'Émilie pour Charles.

Le jeune homme, à ce qu'il paraît, aimait en secret et passionnément sa cousine. Émilie se laissa marier. Cette union ne devait pas être heureuse ; elle fut presque aussitôt suivie d'un double deuil, avant même que l'étrange maladie de Charles se déclarât. Dans une épidémie régnante, le marquis fut emporté par une fièvre typhoïde, et Joseph Cornier, si terriblement frappé dans son fils, mourut, dit-on, de chagrin. Ce qui étonna tout le monde, c'est que ce vieux serviteur, modèle d'honneur et de probité, ne prononça jamais contre son fils un mot de blâme ou de reproche ; on prétendait même qu'à son lit de mort, dans une sorte d'hallucination, il avait

cru le voir près de lui et avait étendu ses deux mains comme pour le bénir. Quant à Adrien, on ne l'avait pas revu et on n'avait jamais eu de ses nouvelles.

Quoi qu'il en fût de ces causes diverses auxquelles on pouvait attribuer le chagrin concentré de madame de Cireix, elle était pour tous l'objet d'une pitié émue et d'un grand respect ; mais on la voyait peu. Le château de Cireix était si triste, qu'on n'y faisait guère que les visites obligées de cérémonie. La vie habituelle s'y écoulait dans une régularité morne et se restreignait à un très-petit cercle de personnes. En dehors de la marquise, c'étaient d'abord le précepteur, un Anglais flegmatique qui s'occupait tout uniment de ses fonctions, puis le médecin et le curé de Cireix, qui venaient assez souvent, et que par politesse on retenait à dîner. Ces deux braves gens, à demi campagnards, n'étaient point fâchés de s'asseoir à une table mieux servie que la leur ; ils s'accommodaient de la taciturnité de la mar-

quise, et ne se formalisaient pas de recevoir à peine une réponse d'elle. Ils jouaient avec les enfants, plaisantaient parfois le précepteur, échangeaient après le dîner quelques phrases, toujours les mêmes, avec la marquise, et regagnaient leur village de compagnie. Pourtant, au moment où commence ce récit, le château était un peu plus animé que de coutume. La baronne de Kfili, qui venait rarement, car elle ne trouvait pas le séjour divertissant, y avait fui, dès le mois de juin 1815, les prochaines et menaçantes commotions guerrières de la capitale. Il est vrai que le précepteur l'avait quitté pour rentrer tout à fait en Angleterre, où il avait recueilli un petit héritage; mais son absence, au lieu de produire un vide, offrait un aliment à la conversation; il s'agissait de le remplacer, et cette question se débattait chaque soir. Enfin les nouvelles politiques, si nombreuses et si graves, remuaient ce petit monde comme le reste de la France. La baronne de Kfili était naturellement

une ardente royaliste; cependant, comme elle aimait beaucoup à causer, elle tolérait la discussion. Alors le médecin, à qui sans cela le respect eût fermé la bouche, prenait la défense des vaincus et s'indignait de l'acharnement avec lequel le gouvernement du roi les poursuivait. Le curé, assez embarrassé par son caractère de prêtre, qui le posait à la fois en soutien du trône et de l'autel et en protecteur des opprimés, allait d'un adversaire à l'autre avec d'onctueuses paroles de conciliation. Quoiqu'il n'eût affaire qu'à l'excellente baronne, il y avait quelque courage au docteur à soutenir son opinion; car il parlait à voix haute, et en ce temps-là les murs avaient des oreilles. La marquise, silencieuse, ne se mêlait pas à ces discussions. Elle était implacable dans son royalisme. Tout châtiment, si dur qu'il fût, lui paraissait juste, surtout s'il était infligé à quelqu'un de ces audacieux soldats de fortune qui, après avoir grandi avec Napoléon et l'avoir suivi jusqu'au bout de sa car-

rière, avaient osé préparer son retour de l'exil.

Parmi les événements politiques, il en était un qui intéressait particulièrement la contrée : c'était le licenciement de l'armée de la Loire. Décrété depuis trois semaines, il s'opérait graduellement. Chaque jour, de la grille qui donnait sur la grande route, on voyait défiler le matériel et les hommes. Le matériel, qui rentrait aux arsenaux, artillerie et fourgons, était conduit par de jeunes soldats de la dernière levée, imberbes, aux vêtemens neufs, qui n'avaient pas même eu le temps d'aller sur les champs de bataille. Ceux-là venaient de l'intérieur et n'étaient point licenciés. On les gardait sous les drapeaux comme incapables encore d'inspirer des inquiétudes aux alliés ou aux Bourbons. Les autres, les licenciés, s'en allaient isolément ou par bandes. Vieux soldats, quelques-uns blessés, l'uniforme déchiré, sans armes, ils avaient un aspect humilié, farouche, héroïque. Bien que le cœur du pays eût dû battre à l'unisson du leur,

ils n'inspiraient ni compassion ni enthousiasme. Pour les Vendéens purs, qui n'avaient jamais cessé de voir des ennemis dans les bleus, cela se comprenait à la rigueur. Le bas peuple les insultait parfois; ils ne répondaient pas, et, détournant la tête avec dédain, continuaient leur route; mais, chose plus étrange, le sentiment public leur paraissait contraire, et l'on eût dit qu'il les rendait responsables des malheurs de la France. Sur quelques-uns, leur vue produisait de l'étonnement. Le mot de *brigands de la Loire* semblait vrai. L'empire était tombé depuis quelques jours à peine, et des siècles s'étaient écoulés depuis sa chute! On sentait qu'on en avait sans retour fini avec la guerre. On était soulagé d'un poids immense, et on pensait à tout autre chose. Ces hommes de combat et d'aventures inouïes, ces séides obscurs et sublimes d'un règne évanoui, apparaissaient comme les revenants d'un autre âge. On les considérait avec stupeur, presque avec effroi. Si pourtant ces

vieilles bandes allaient se réveiller, qu'arriverait-il encore? La guerre. Quand ils étaient hors de vue, on respirait. Eux-mêmes étaient tristes et fatigués, ils n'avaient plus la foi et se dispersaient d'un pas lourd à chaque angle du chemin.

Un jour du mois de septembre, à cinq heures du soir, une petite pluie fine avait forcé les femmes à rentrer au salon. Le médecin et le curé les avaient suivies. Les enfants seuls étaient restés près de la grille, au bord de la route. Ils s'amusaient à voir les fourgons et les soldats. Dans le salon, la vieille baronne, à un coin de la cheminée, se pelotonnait dans sa bergère et se chauffait à de belles flambées de sarment. De temps en temps, elle faisait bouffer ses jupes, comme si elle eût encore porté des paniers. En face d'elle, la marquise regardait le feu et réfléchissait. Les deux hommes ne disaient mot. Le marquis, juché sur son tabouret, découpait ses images. Tout à coup la porte s'ouvrit, et les

enfants, avec une mine effarée, coururent à leur mère.

— Maman, dit Roger, il y a un soldat qui vient de tomber la tête contre la grille.

— Il est ivre, sans doute, fit la marquise. Demeurez ici tous les deux.

— Mais, dit à son tour Estelle, il est étendu tout pâle, et le sang coule.

La marquise ne répondit rien.

— Ma chère, observa la baronne, il ne faut pas être plus royaliste que le roi. Cet homme est peut-être grièvement blessé.

Le médecin et le curé s'étaient déjà levés, mais ils attendaient la permission de la marquise.

— Je ne vous empêche pas d'aller voir, dit-elle. On peut même le déposer quelque part dans les communs.

Le docteur et l'abbé allèrent à la grille. Là, en effet, ils trouvèrent étendu à terre un homme enveloppé d'une longue capote de soldat. Sa tête avait frappé contre un barreau, et le trou était

assez profond. Il portait en outre le bras gauche en écharpe, ce qui expliquait sa chute quand le vertige l'avait pris, le vertige non de l'ivresse, mais de la fatigue et du besoin, comme le disaient clairement son visage amaigri et ses traits tirés. Le médecin, aidé du prêtre, transporta le blessé non point aux communs, où rien n'eût été disposé pour le recevoir, mais dans une des chambres du château. Là, ils le mirent sur un lit, le déshabillèrent et le pansèrent. Lorsqu'ils eurent lavé le sang et la boue qui couvraient le visage du blessé, ils furent surpris de son expression de noblesse et d'intelligence. Le linge était d'une finesse que n'a point celui des soldats; les mains, belles, nerveuses, sans callosités, étaient les vraies mains de l'homme qui commande. Cet homme sortit alors de son évanouissement et regarda autour de lui.

— Où suis-je donc? dit-il.

— Chez madame la marquise de Cireix, lui répondit l'abbé.

Sans doute une seconde faiblesse le prit, car il devint très-pâle et ferma les yeux. Sans y songer, le docteur lui avait mis la main sur le cœur, qui battait très-vite.

— Ah! fit-il, voilà qui est singulier. Ce n'est pas une défaillance, c'est une émotion.

Une légère rougeur colora en effet la figure de l'inconnu, qui rouvrit les yeux et voulut parler.

— Non, dit le médecin, tenez-vous en repos et dormez, si vous pouvez. L'abbé, restez pour soigner monsieur jusqu'à ce que je revienne.

Il fit un signe à l'abbé comme pour lui recommander la discrétion et la prudence, et descendit au salon.

— Eh bien? demanda la baronne de Kfili pendant qu'Estelle et Roger accouraient vers le docteur.

— C'est, dit-il, un homme à bout de forces. Il est tombé quand il n'a plus pu marcher. Sa blessure à la tête n'a rien de dangereux, et dans

quelques jours il sera remis. Ce qui me paraît plus grave, c'est, par le temps qui court, sa situation sociale. A diverses remarques que nous avons faites l'abbé et moi, ce doit être quelque officier compromis qui s'est déguisé en soldat pour échapper plus facilement aux poursuites.

La marquise, qui écoutait, fit un geste d'indifférence.

— Vous ne voudriez pourtant pas, madame la marquise, qu'il fût arrêté dans votre château ?

Elle leva la tête vivement.

— On ne trahit personne à Cireix, dit-elle, et mes serviteurs sont sûrs. Tant que votre protégé sera ici, vous pouvez être tranquille, docteur.

Elle mit aux derniers mots une intonation douce, presque caressante. Cela lui arrivait parfois quand elle craignait ou se reprochait d'avoir blessé quelqu'un. Ces retours de grâce et de bonté chez cette femme hautaine et sévère lui ramenaient tous les cœurs. Dans ces moments-là,

le timbre de sa voix, sympathique et vibrant, faisait tressaillir. On devinait en elle comme une autre femme d'un charme irrésistible, ensevelie sous les malheurs et le chagrin.

Cependant on eût pu croire que l'idiot s'intéressait à ce qui se passait, car il donnait sur son tabouret des marques inusitées d'agitation.

— Mais qu'a donc le marquis? demanda la baronne. Voyez cela, docteur.

Le docteur s'approcha du pauvre homme, lui tâta le pouls et l'examina quelques instants.

— Il n'a rien, répondit-il, ou plutôt on dirait qu'il est content.

II

Quelques jours plus tard, comme l'avait annoncé le docteur, le malade fut sur pied. Ces quelques jours s'étaient écoulés très-tranquillement. Les serviteurs du château, qui d'ailleurs

n'étaient qu'au nombre de trois, avaient été mis dans la confidence et s'étaient relevés auprès de l'inconnu pour le veiller tant qu'il en avait été besoin ou pour le soigner. L'abbé Muron et M. Piard, afin de ne point exciter les soupçons, avaient eu la précaution de ne venir au château qu'à l'heure habituelle. Naturellement, pendant ses visites, le docteur étudiait son malade. Celui-ci n'avait point hésité à lui dire qu'il était non point soldat, mais officier à l'armée de la Loire et compromis comme un des compagnons de Labédoyère. Il s'appelait Debrès. C'était un homme doux, timide en apparence et sujet à de singulières absences : il s'absorbait parfois en de si profondes rêveries qu'il ne s'apercevait point de l'entrée du docteur, du reste très-instruit, s'exprimant avec élégance, ayant sur toutes choses des aperçus pleins de finesse et de bon sens, enjoué par instants, le plus souvent mélancolique. M. Piard et l'abbé s'étaient fort attachés à lui. Les enfants, de leur côté, se familiarisaient avec le proscrit, dont l'entrée au

château avait été le grand événement de leur vie. Il se faisait brusque avec eux et un peu soldat pour leur plaire, mais il leur portait une sorte de tendresse craintive. A ses premières sorties, il s'était rencontré avec la baronne de Kfili et l'avait séduite par ses façons respectueuses et sa bonne grâce.

—C'est étonnant, disait-elle, comme ce roturier sent son gentilhomme! Si ce nom de Debrès est réellement le sien, il doit tout au moins avoir approché la noblesse.

Quant à madame de Cireix, elle ne l'avait point vu, ni voulu le voir. Une ou deux fois seulement, par simple politesse, elle avait demandé au docteur des nouvelles de son malade. On eût dit que la présence de cet homme sous son toit lui était à charge et qu'elle la supportait impatiemment. Elle était quelque peu changée, avec des vivacités d'humeur et de paroles dont elle souffrait et s'irritait la première; il lui venait des rougeurs et des tressaillements subits. Elle ne

savait à quoi attribuer ce malaise. Elle éprouvait de l'ennui de dérober à la justice du roi un traître que son malheur même ne pouvait rendre intéressant; car ce malheur était le châtiment de sa rébellion et de sa déloyauté. L'espèce d'engouement dont elle le voyait l'objet lui semblait ridicule. Elle lui était hostile d'instinct; peut-être le devinait-il, car jamais il ne parlait d'elle, et, s'il l'avait fait remercier par le docteur de l'hospitalité qu'elle lui avait donnée, il n'avait point osé solliciter la faveur de l'en remercier lui-même. C'était sans doute cette répugnance occulte qu'il sentait peser sur lui qui le rendait par accès inquiet et agité. Quoiqu'il allât de mieux en mieux, le docteur lui trouvait de la fièvre. Une après-midi, il le surprit revêtu de sa capote de soldat, son bâton à la main, prêt à partir, d'ailleurs indécis et exalté tout à la fois.

— Vous êtes fou, lui dit-il.

— Non, répondit le proscrit, me voilà guéri, grâce à vous. Je suis fort, je ne dois pas être

plus longtemps à charge aux maîtres du château.

— Mais vous n'êtes à charge à personne, au contraire, tout le monde vous aime ici. De plus, le moment serait mal choisi. Les poursuites contre les bonapartistes sont plus actives que jamais. Maintenant surtout qu'il ne passe presque plus de soldats sur la route, vous n'auriez pas fait une lieue que vous seriez arrêté et découvert. De toute façon, si vous persistez dans cette manie de départ, il faut que nous songions à le rendre le moins dangereux possible. Attendez jusqu'à demain.

Le proscrit se laissa convaincre. Quant au docteur, très-effrayé de la résolution de l'officier, il alla en faire part à l'abbé et à la baronne. Il y eut entre eux trois, une longue conférence à laquelle les enfants furent presque admis. On y décida que le meilleur moyen de soustraire le capitaine Debrès à tout danger, était de le garder au château dans une position qu'il pût accepter et qui ne parût point étrange. Il n'avait pour

cela qu'à prendre la place vacante du précepteur. Roger et Estelle sautèrent de joie. Le château était isolé; on y pouvait arriver par la grande route sans traverser le village : nul ne s'étonnerait de la présence du nouveau venu, surtout en le voyant en fonction. Cette décision prise, il fallait la faire agréer à la marquise, et cela ne semblait aisé à personne. Il fut pourtant convenu qu'on profiterait du dîner pour parler à Madame de Cireix.

Le dîner vint; mais ce soir-là madame de Cireix était plus glaciale que de coutume. On en était au dessert que ni l'abbé, ni M. Piard, ni même la baronne ne s'étaient encore aventurés à dire un mot. Le hasard les aida. Un domestique apporta les journaux. Le docteur en prit un et le parcourut.

— Ah! dit-il, on est toujours bien sévère.

Et il lut:

« Labédoyère, les frères Faucher, Mouton-Duvernet, Chartran, vont, en même temps que

le maréchal Ney devant la cour des pairs, être traduits devant des conseils de guerre. Leur condamnation à mort ne paraît pas douteuse. »

Ces paroles, tombant au milieu du silence et des secrètes préoccupations de chacun, eurent un effet lugubre. L'organisation impressionnable des enfants le subit plus vivement, et Roger s'écria :

— Moi, je ne veux pas qu'on condamne à mort mon bon ami Debrès.

La petite Estelle se prit à sangloter.

— Ah ! fit la marquise comme réveillée en sursaut, c'est votre bon ami à présent ?

Et elle regarda sévèrement ses deux enfants.

— Madame la marquise, dit M. Piard, le capitaine Debrès ne vous gênera pas longtemps. Son intention est de partir.

— Eh bien, qu'il parte, je ne le retiens pas.

Elle sentit que ce qu'elle disait était mal.

— D'ailleurs, c'est ce qu'il peut faire de mieux puisqu'il est guéri. Tant qu'il était malade et couché, il ne courait aucun risque. Main-

tenant qu'il sort et que, par la faute ou l'imprudence de quelqu'un de ses amis, fit-elle en appuyant sur le mot, on saura bientôt qu'il est ici, j'aime mieux qu'il ne soit pas arrêté à Cireix.

— Il le sera si près du château, dit encore M. Piard, qu'on apprendra bien vite qu'il y a reçu l'hospitalité.

— Où voulez-vous en venir? dit nettement la marquise.

Le bon abbé Muron prit la parole.

— Madame, le malheureux que Dieu nous envoie doit nous être sacré jusqu'au bout. Il ne suffit pas de l'abriter une heure et de réparer ses forces; il ne faut pas le laisser sortir de la maison quand ses ennemis l'attendent au dehors.

La fière marquise regarda l'abbé d'un œil irrité; mais l'humble prêtre soutint ce regard. Il y avait dans son attitude et dans son visage une énergie vaillante et naïve. Comme tous les

hommes timides auxquels il en coûte un peu d'accomplir un devoir, il était ému et avait le regard brillant. La marquise baissa les yeux, elle comprenait qu'elle avait tort. Sa forte et généreuse nature réagit en un moment; elle se demandait compte de ses répugnances, d'ailleurs toutes gratuites, contre un homme qu'elle ne connaissait pas. Si elle obéissait à des préjugés d'opinion, ces préjugés avaient une petitesse indigne d'elle. Cédait-elle à des pressentiments? Lesquels alors? Elle-même n'aurait su que répondre. Elle se rendit.

— En ce cas, dit-elle, vous avez sans doute quelque projet?

— Oui, dit la baronne, et elle lui expliqua comment, jusqu'au jour où tout danger de poursuites serait passé, le capitaine Debrès devrait rester le précepteur des enfants.

La marquise écoutait. Elle lut sur tous les visages une telle unanimité de désir et de conviction, qu'elle s'étonna plus encore de l'éloigne-

ment que lui inspirait l'inconnu. Décidément il y aurait eu puérilité de sa part à ne pas céder.

— Soit, dit-elle, je le veux bien.

On la remercia vivement, et le docteur courut annoncer la bonne nouvelle au proscrit. Celui-ci reçut M. Piard avec un visible mélange d'anxiété et de joie. La joie fut la plus forte, et bientôt presque expansive, ce qui surprit un peu le docteur

— Cet homme-là, dit-il à l'abbé, doit être brave sur un champ de bataille, mais il s'émeut outre mesure dans les circonstances ordinaires de la vie. Les militaires n'ont pas le courage civil.

— Parce que, riposta l'abbé encore fier de ses paroles à la marquise, ils sont les instruments de la colère et non de la justice de Dieu.

Les deux amis éprouvèrent le petit plaisir de se sentir supérieurs à leur protégé. Par cela même, ils ne l'en aimèrent que davantage. La présentation du capitaine à la marquise et son

entrée en fonction ne devaient avoir lieu que le lendemain. Il fallait, en effet, lui apporter des habits bourgeois convenables, et le docteur se chargea de ce soin. Quand il les eut revêtus, et bien que ce fussent des vêtements d'emprunt, l'officier, qui avait rasé ses moustaches et dont les cheveux coupés courts autrefois avaient quelque peu repoussé, eut tout à fait l'air d'un homme du monde. M. Piard, quelques minutes avant l'heure du dîner, l'introduisit au salon. Cette grande pièce n'était alors éclairée que par les dernières clartés du jour et la lueur du foyer. Tandis que la marquise se soulevait très-légèrement à l'approche du capitaine, l'idiot s'agita sur son tabouret et jeta des cris gutturaux.

— Fi donc, monsieur le marquis! dit la baronne, vous avez l'air d'aboyer aux nouveaux visages.

La vieille dame d'ordinaire ne traitait pas fort doucement son gendre, ce qui était du reste explicable chez la mère de madame de

Cireix. L'idiot vit qu'on s'adressait à lui et se tut. Pendant ce temps, la marquise traçait très-brièvement ses devoirs au précepteur. Il n'avait qu'à surveiller les enfants à la promenade et à leur continuer les leçons qu'ils avaient commencées. Cela suffirait, ses fonctions, comme il le savait, ne devant point durer. Le capitaine ne fit que s'incliner sans répondre. On passa bientôt dans la salle à manger. Alors, à la lumière que projetait la lampe, madame de Cireix put distinguer les traits de l'officier. Les autres convives, qui le trouvaient changé sous son costume, le regardaient aussi avec curiosité. On lui eût donné de trente-cinq à quarante ans, peut-être plus. Il eût été assez difficile de lui assigner un âge précis, car son visage était jeune et vieux tout à la fois. Des chagrins et des fatigues pouvaient en avoir creusé les rides, mais souvent il s'illuminait d'un sourire, et l'expression en devenait charmante, presque juvénile. Il y avait de l'énergie dans ses traits; son front était haut

et méditatif, son œil vif et pur, mais sérieux. Le nez aquilin aux ailes mobiles, la bouche finement découpée avec des dents éblouissantes, révélaient une organisation délicate et passionnée. Cet homme si bien doué n'avait pas été heureux. Cela se devinait vite, et l'on s'intéressait malgré soi aux secrets malheurs qui l'avaient pu frapper et qu'il supportait avec une force d'âme bienveillante et sensible. Ses amis voulurent le faire valoir auprès de la marquise. Il fut aimable, mais d'une excessive réserve. Il paraissait chercher à se faire pardonner sa présence. Ce sentiment devait être puissant chez lui, car en parlant il avait dans la voix ce tremblement involontaire qui, mieux que le trouble du visage, décèle les agitations de l'âme. Madame de Cireix le considéra plusieurs fois avec une attention lente et soutenue. Elle touchait à peine aux mets qu'on lui présentait, répondait par monosyllabes, s'il lui fallait parler, et reprenait son examen. Cette attitude froide et hautaine

amena une contrainte générale. De retour au salon, et après quelques phrases échangées et de longs silences, chacun se retira. La marquise resta seule, le coude appuyé sur la cheminée, la tête dans sa main. Soudain elle se redressa et dit d'une voix sourde :

— Si c'était lui !

Elle se fit à elle-même un geste de dénégation et haussa les épaules.

— Allons donc ! c'est une folie.

Puis, sans transition, une soudaine colère faisant explosion en elle, elle s'écria :

— Et si c'était lui, quelle audace !

Elle s'avança d'un pas, la narine gonflée, les yeux étincelants et fixés sur la porte qu'il venait de franchir, prête peut-être à le chasser de cette maison. Elle s'arrêta presque aussitôt.

— Non, se dit-elle, je ne suis pas assez sûre encore.

Et, se maîtrisant avec une rare puissance, elle sonna tranquillement sa femme de chambre.

Le lendemain soir, elle ne doutait plus. L'homme qu'elle cherchait à reconnaître s'était trahi vingt fois: il s'était troublé sous son regard, avait balbutié quand elle l'interrogeait, rougi et pâli sans cause. Qu'allait-elle faire? La protection qu'elle lui avait accordée était si récente, que pour sa propre dignité elle hésitait à la lui retirer. Le château de Cireix ne pouvait, ne devait être qu'un lieu d'asile. Elle se résigna dans sa pensée à laisser le proscrit profiter d'un délai qu'elle se réservait d'abréger le plus possible.

Quant à l'officier, lui non plus ne pouvait se faire illusion. Il se voyait faible et désarmé devant une ennemie toute-puissante. A force de volonté il rattachait tant bien que mal à son visage ce masque banal d'indifférence et de complaisance subalterne qu'il s'était composé. Il flattait la baronne qui daignait lui parler et soignait Estelle et Roger qui l'aimaient de plus en plus. Quelquefois il causait avec le docteur et

l'abbé. C'étaient ses seuls moments de répit; mais, au fond, il avait la mort dans l'âme. D'heure en heure il sentait croître à son égard la haine et le dégoût de madame de Cireix. Quoiqu'elle assistât encore aux leçons de ses enfants, elle avait entièrement cessé de lui adresser la parole. Un soir, au sujet des bruits du jour, elle le regarda fixement.

— C'est heureux, dit-elle; il paraît que l'amnistie est plus que probable.

Ces paroles, que les assistants prirent pour une félicitation polie, étaient pour lui trop claires. Le ton, le regard, les expliquaient assez. Cela signifiait :

« Pourquoi ne partez-vous pas? Voilà pourtant une occasion. »

Il courba la tête. Pourquoi ne partait-il pas, en effet? Est-ce donc qu'il aimait la marquise? Peut-être. Si malheureux qu'il fût dans cette maison, de quelques secrets outrages qu'il y fût abreuvé, il y goûtait les âcres jouissances de

cette douleur et de cette honte auxquelles il se condamnait de parti-pris. Quand la marquise ne le voyait pas, il la suivait d'un long regard. Il se repaissait avec d'amères délices de cet indélébile chagrin qu'elle portait gravé sur ses traits. Si réellement il en avait été cause, ne pouvait-il se dire avec un immense orgueil que la terrible blessure était toujours saignante? Une sorte de vertige l'avait saisi. Il n'espérait rien, ne réfléchissait plus; il s'abandonnait, comme en un rêve, aux débordantes émotions de son cœur. Il ne savait qu'une chose : c'est qu'il voulait rester auprès de la marquise, et qu'il y resterait jusqu'à ce qu'elle le chassât.

Le silence de l'officier, son obstination à ne pas comprendre le sens des paroles qu'elle lui avait dites, étonnèrent madame de Cireix. Était-ce la crainte du danger qui le retenait au château? Tremblait-il pour sa vie? Après tout, c'était digne de cet homme qu'elle avait connu lâche et vil. Il n'avait pas changé. Pourtant il avait

été soldat dix ans; il le disait du moins. Mais qu'importait cela ! Les goujats de l'armée survivent là où les plus vaillants périssent. Sans doute les balles vraiment meurtrières l'avaient épargné parce qu'il avait su ne point aller au devant d'elles. Elle eut aussi le soupçon qu'il oserait peut-être encore lever les yeux jusqu'à elle. La marquise en frémit. Son sang noble se révolta. Elle appela de tous ses vœux l'instant où elle pourrait rendre à la boue du chemin l'insolent vagabond que le danger suspendu sur sa tête lui faisait seul sacré ! Mais elle ne voulut plus même l'apercevoir. Elle se renferma chez elle et ne donna plus à sa famille que le temps strictement nécessaire pour soigner ses enfants et son mari.

Estelle et Roger prenaient leurs leçons dans le grand salon du rez-de-chaussée. On s'y tenait d'ailleurs presque toujours, car on était à portée du marquis de Cireix, qui eût crié si on l'eût mis autre part. Une après midi, les enfants,

emmenés par la baronne, jouaient au jardin pendant que leur précepteur rangeait les cahiers et les livres. Le médecin et l'abbé n'étaient pas encore au château, et la marquise n'avait point paru de la journée. L'officier était non-seulement triste, mais découragé. La séquestration que s'infligeait la marquise était le coup le plus rude qu'il eût reçu. Ainsi donc il ne la voyait déjà plus. Taciturne et rêveur, il se disait qu'il lui fallait partir et ne pouvait s'y résoudre. Il s'aperçut alors qu'il se trouvait seul avec l'idiot. C'était la première fois que cela lui arrivait. Après avoir jeté les yeux autour de lui avec une curiosité inquiète, il s'approcha du marquis. Celui-ci découpait ses images. L'officier s'assit auprès de lui et le regarda. De son côté, l'idiot s'interrompit et fixa sur l'étranger ses yeux ternes. Ils restèrent ainsi quelques minutes. A mesure que cette muette contemplation se prolongeait, la poitrine de l'officier se soulevait plus violemment, et le marquis, les sourcils froncés,

semblait vouloir ressaisir quelques lueurs de sa raison et de sa mémoire. Tout un passé, étrange, sinistre et doux, se levait entre ces deux hommes, indécis et obscur pour l'un, tracé pour l'autre en traits de feu. Enfin l'officier sentit un sanglot lui monter à la gorge et ses yeux se noyer de pleurs. Dans un attendrissement subit, il prit à deux mains la tête de l'idiot et la couvrit avec emportement de baisers à plusieurs reprises. L'idiot eut d'abord peur, mais les bêtes elles-mêmes, ne se trompent pas à une caresse. Le pauvre être tressaillit jusque dans les entrailles. Une caresse! Il y avait si longtemps qu'il n'en avait reçu! Il se prit à pleurer, à rire, à pousser des cris inarticulés. Il se frôlait contre l'officier, lui manifestant, comme un chien à son maître, sa reconnaissance et sa joie. L'exaltation du proscrit s'en accrut. Cette émotion souveraine, peut-être comprimée pendant des années de douleur, ne s'arrêtait plus dans son expansion. Il s'en effraya, craignit de devenir

insensé lui-même, et s'éloignant, pâle, à bout de forces, se laissa tomber sur un canapé.

A ce moment, la marquise et le docteur entrèrent. Le médecin courut au marquis, vit la direction de son regard, l'expression à demi vivante de sa physionomie et s'écria :

— Mais, capitaine, venez donc; c'est vous qu'il appelle; c'est à vous qu'il en veut.

Et pendant que l'officier s'avançait d'un pas chancelant :

— C'est extraordinaire, madame, continuait le docteur. Je n'ai jamais vu le marquis dans cet état. Il est impossible qu'il revienne à la raison. Si cependant quelqu'un au monde pouvait le guérir, ce serait M. Debrès.

Mais le charme était rompu. Glacé par la présence de la marquise, l'officier, pour animer ce corps inerte de son âme et de sa pensée, n'avait plus ni l'émotion du cœur ni le don des larmes. Les mains du marquis se refroidirent, son visage rentra dans ses lignes heurtées et pen-

dantes. Il se dégagea, s'entrelaça les doigts et se dandina en grommelant. La marquise, attentive jusqu'à ce moment, se détourna avec un accablant sourire. L'officier comprit ce sourire. Dans la scène qui venait de se passer, madame de Cireix n'avait vu qu'une manœuvre vulgaire à l'aide de laquelle il avait cherché à exciter sa curiosité et à se donner de l'importance. Une pensée plus haute cependant, une pensée noble et généreuse, l'empêcha de remarquer les dédains de la marquise. L'idiot, grâce à lui, pouvait recouvrer sa raison. Il le rendrait à sa femme tel qu'elle l'avait connu. Qui sait? Elle l'avait aimé peut-être et ne pleurait que cet amour perdu; il le lui ferait retrouver, et ce serait là sa vengeance. Cette résolution, prompte et ardente, lui ouvrit des horizons nouveaux. Il avait désormais une tâche à poursuivre, un devoir à remplir. Le docteur ne lui avait-il pas dit qu'il était le seul homme dont le marquis pût attendre sa guérison?

3

M. Piard examinait alors le marquis de Cireix, qui était retombé dans son état d'imbécillité.

— Non, dit-il, on ne doit point se leurrer; la guérison n'est pas possible.

— Et pourquoi? demanda vivement Debrès.

— Parce qu'il est non pas fou, mais idiot. La folie n'est que la perversion des facultés, tandis que l'idiotisme en est l'anéantissement. On ne ressuscite point ce qui est mort.

Le capitaine se fit expliquer médicalement l'état réel du marquis. Il voulait savoir à quoi s'en tenir et ne point agir à l'aventure. Il interrogea donc M. Piard sur les causes probables qui avaient amené le mal. Le docteur lui dit que le marquis, même après son mariage, avait eu une jeunesse fort orageuse, et que, autant qu'on en pouvait juger, il ne s'était abandonné à ces excès que pour échapper à de secrets et cruels chagrins; ce qui semblait à bon droit étrange, ajouta le docteur, puisqu'il avait une femme belle et charmante. Ces dernières paroles du

docteur remuèrent l'officier. Il pouvait se faire que le marquis n'eût point été aimé de sa femme. Et s'il n'avait point été aimé, c'est qu'un autre amour n'avait peut-être point cessé de vivre au cœur de madame de Cireix. A cette pensée, il tressaillit d'une joie ardente et craintive ; puis, comprenant trop bien ce que l'aversion d'une telle femme devait faire souffrir, il se sentit pris d'un redoublement d'affection et de pitié pour ce pauvre être qu'il avait devant lui. Se berçant de rêves et d'espérances, il dit au docteur :

— Si difficile qu'il soit de tenter la guérison, j'essayerai pourtant.

Les jours suivants, en effet, il se mit à l'œuvre. Afin de ne point être dérangé, il avait voulu qu'on le laissât seul avec le marquis. Il passait avec lui des heures entières, sollicitant le plus léger retour à la vie intellectuelle. Tout fut inutile. Il constata bientôt que, incomplétement servie par ses organes ou frappée elle-même

dans ses sources vives indépendantes de la matière, une intelligence anéantie peut se relever jusqu'à l'instinct, mais que l'instinct ne saurait dépasser les obscures limites qui lui sont assignées. Le marquis le reconnaissait quand il entrait, cela se voyait à son regard, qui brillait une seconde; mais ce regard n'était qu'un éclair dans une nuit complète. Nulle lueur ne l'avait précédé, nulle lueur ne le suivait. Parfois l'idiot ne s'apercevait même pas de sa présence, parfois aussi on le voyait imiter certains gestes que lui faisait l'officier, rire et s'amuser avec lui; mais s'il y avait là quelque effort de mémoire couronné de succès, il n'y avait point d'association d'idées.

Ces résultats néanmoins, si vains qu'il les jugeât, apparaissaient comme très-réels aux hôtes du château. Pour eux, le semblant de vie qu'il avait communiqué au marquis était merveilleux. Tous, par bienveillance pour l'officier, songèrent à organiser une sorte de petite séance

Digitized by Google

où le marquis et le capitaine seraient appelés à jouer un rôle. La marquise ne pourrait alors s'empêcher d'être juste pour l'homme qui s'efforçait de lui rendre son mari. Cela s'était comploté à l'insu du capitaine, et un soir il fut tout surpris de voir madame de Cireix assise dans un fauteuil, avec ses hôtes et ses enfants auprès d'elle, comme dans l'attente d'une expérience. On ne lui cacha pas d'ailleurs ce qu'on désirait de lui. Un sentiment de répugnance extrême envahit l'officier. Ce qu'on demandait lui sembla impie et cruel ; mais personne ne partageait l'espèce de pudeur morale qui l'arrêtait. Depuis trop longtemps, le marquis n'était qu'une *habitude* dans la maison. On avait affaire à un automate, et non pas à un être humain et raisonnable. De plus, un vif attrait de curiosité, mélangé d'intérêt et d'espoir, poussait les amis du capitaine. Madame de Cireix, ironique et cependant inquiète, attendait. L'officier devinait en elle, s'il refusait, le parti-pris du dédain et de

l'insulte. Ne le regardait-elle pas déjà comme un imposteur? Puis sa présence même à cette scène confirmait la décevante et constante pensée qui le brûlait. Elle ne devait pas avoir aimé le marquis, puisqu'elle était là, car l'épreuve a laquelle on soumettait cet infortuné l'eût indignée comme il s'en indignait lui-même. Enfin elle serait peut-être touchée de l'œuvre persévérante et dévouée à laquelle il se livrait. Il fit taire ses scrupules et obéit. Malheureusement, cette fois encore, il ne retrouva pas l'influence puissante dont il avait disposé en un moment d'émotion inattendue et suprême; il ne put obtenir la manifestation de ces puérils résultats que sa tendresse continue et patiente produisait chaque jour. Le marquis, insensible, ne se douta même pas que l'officier s'occupât de lui.

— Monsieur, dit froidement madame de Cireix en se levant, ne fatiguez pas davantage le marquis et ne vous fatiguez point vous-même.

Puis elle sortit.

III

Le lendemain soir, la marquise descendit à l'heure du dîner et se mit à table. La baronne, enchantée de voir sa fille, se montra très-gaie, et madame de Cireix, qui se départit un peu de sa roideur, l'encouragea dans cette disposition d'esprit. En sortant de table, la vieille dame en était au règne de Louis XV et racontait ses triomphes de toilette et de coquetterie. Elle en arriva bientôt aux fameux diamants donnés par sa majesté.

— Tenez, monsieur Debrès, dit-elle, il faut que je vous les fasse voir. Moi, j'ai toujours du plaisir à les regarder, et je suis sûre que vous les trouverez très-beaux. Mariette, ma fille, continua-t-elle en s'adressant à la femme de chambre qui arrangeait le feu, va me les chercher. Ils sont, tu sais, dans mon petit salon. Voilà, pour-



suivit-elle quand la femme de chambre fut partie, ce que je n'eusse pas fait autrefois. J'aurais eu trop peur d'induire quelqu'un en tentation. Il est vrai qu'on me les avait volés une fois, et comme j'étais pauvre alors, mes craintes étaient bien naturelles. Elles ne le seraient plus maintenant. On ne prend jamais rien aux riches.

Mariette apporta les diamants, qui sortirent de leur écrin et passèrent de main en main. Chacun les admira. La marquise observait gravement l'officier ; il soupesa la parure d'une main ferme et dit avec calme qu'elle était réellement fort belle. Quand les diamants furent remis dans leur boîte, la vieille baronne s'attrista.

— C'est tout ce qui me reste de ce pauvre passé, dit-elle.

Elle parut chercher Mariette, ne la vit pas, et se tournant vers l'officier :

— Monsieur Debrès, ayez donc la complaisance de les reporter chez moi. Vous les mettrez sur le premier meuble venu.

Il se disposait à obéir quand la marquise l'arrêta d'un geste.

— Pardon! fit-elle. Il ne faut pas déranger monsieur pour cela.

Elle sonna, Mariette rentra.

— Donnez-les à cette fille, ma mère, ils seront beaucoup mieux dans ses mains que dans celles de monsieur.

Madame de Cireix le croyait-elle donc capable de les voler? Tout le monde se regarda. La baronne mit la main au-dessus de ses yeux pour mieux voir l'officier, non pas qu'elle le soupçonnât, mais afin de juger plus exactement l'impression qu'avait produite sur lui l'inconcevable antipathie de la marquise. Le proscrit resta calme. Il arrêta seulement sur madame de Cireix un regard froid et menaçant. Il y eut un silence. On partit. Quand la baronne, après avoir embrassé sa fille, se fut retirée, l'officier, qui avait jusque-là feuilleté un livre et fait semblant de lire, se leva résolûment.

— Madame, dit-il à la marquise, qui était restée debout près de la cheminée, vous m'avez parfaitement reconnu.

Elle ne répondit pas.

— Je suis, poursuivit-il, Adrien Cornier, le fils de votre ancien domestique, le compagnon et l'ami de votre mari, l'homme que vous avez aimé.

Madame de Cireix se haussa de toute sa taille avec un frisson d'indignation et de mépris.

— Vous m'avez aimé, reprit-il, j'en suis sûr. J'ai pour garants de votre amour d'autrefois la haine implacable que vous m'avez gardée, le deuil et l'austérité de votre vie, l'incurable chagrin que votre cœur voudrait nier, mais que vos traits dénoncent.

Le visage de l'officier resplendissait. Ce n'était plus cet homme doux, timide, presque craintif, qui depuis un mois, se faisant humble et petit, se laissait frapper sans résistance. C'était l'homme de la lutte et du commandement, étranger à toute hésitation comme à toute

faiblesse et dans le plein essor de sa puissance et de sa volonté.

La marquise, frémissante, mais domptée, concentrait ses forces pour accabler son adversaire.

— Et si vous avez cessé de m'aimer, poursuivit Adrien, c'est que je me suis accusé devant vous et devant tous d'avoir volé ces mêmes diamants que tout à l'heure encore vous avez paru craindre que je n'emportasse. Eh bien, madame, dit-il en baissant le ton et avec une simplicité pleine de noblesse, ces diamants, je ne les ai pas volés.

Elle le toisa des pieds à la tête et se prit à ricaner.

Adrien alla lentement vers l'idiot.

— Charles, dit-il, ton secret ne fût jamais sorti de mon cœur. Mais l'intelligence et la raison t'ont fui, tu n'es plus qu'une chose inerte dans le château de tes pères. En parlant aujourd'hui je ne te trahis plus. Pardonne-moi d'ailleurs; car ce que je souffre est au-dessus de mes forces.

Pourquoi m'a-t-elle accablé à ce point? Est-ce donc ma faute si je suis ici? J'avais bien reconnu sa demeure. Je voulais passer outre, mais la fatigue m'a vaincu, et je suis tombé tout sanglant sur le seuil. On m'a soigné, on m'a guéri. Quand j'ai dit que j'allais partir, on m'a retenu. Hélas! mon cœur trop débile me retenait aussi. Elle aurait dû me prendre en pitié, et je n'aurais pas à cette heure, dans un honteux combat, à discuter mon honneur avec elle.

Il se retourna vers la marquise.

— Pardon, madame, lui dit-il, c'est à lui que je parle, non à vous. La douleur m'égare, et je n'ai certes pas le droit de vous parler d'un amour qui vous importe peu. J'ai tout autre chose à vous dire.

Madame de Cireix s'assit et se croisa les bras, impassible et résignée en apparence, mais attendant avec une haineuse et violente curiosité les révélations sans doute mensongères que cet homme lui promettait.

— Madame, dit Adrien, il y a douze ans, j'étais au château de Cireix comme j'y suis aujourd'hui. Seulement j'étais jeune; j'avais la confiance et l'espoir. Charles était moins mon camarade que mon ami, moins mon ami que mon frère. Le marquis de Cireix me traitait presque comme son fils. J'avais dans mon avenir je ne sais quelle foi enthousiaste et aveugle. Ne m'en veuillez pas de vous rappeler cette époque, j'ai besoin de le faire pour vous expliquer comment je vous ai aimée dès que je vous ai vue, et comment j'ai pu croire qu'une union entre nous ne serait pas impossible. L'ambition et le succès m'eussent rendu grand et riche. La tendresse du marquis me laissait croire que je pourrais ne pas être indigne de vous. Vous-même ne vous montriez pas contraire à mes vœux et ne me rejetiez pas dans l'ombre. Je pouvais croire que j'étais aimé. C'est alors en plein bonheur, que je fus frappé. Charles et moi, nous arrivions de Paris. Pendant que j'y préparais ma carrière,

il y vivait dans des plaisirs trop faciles, et parfois je l'en avais amicalement grondé. En le voyant à Cireix, où je le savais à l'abri de tout danger, mes inquiétudes avaient cessé. Un jour il me prit à part.

» — Adrien, me dit-il, j'ai une confidence à te faire et un service à te demander. Quand j'étais à Paris, j'ai joué sur parole une somme considérable et je l'ai perdue. J'ai obtenu de mon adversaire un délai de trois semaines, mais ce délai expire dans quelques jours. Naturellement il m'a fallu faire face à l'échéance. Je n'ai pas osé avouer cette aventure à mon père, qui, tout dernièrement, m'a fait des remontrances assez sévères sur ma conduite; mais j'ai tout dit à madame de Kfili, et elle m'a autorisé à engager momentanément ses diamants. Un peu plus tard je m'ouvrirai de tout ceci au marquis, et il paiera. Pour le moment, il ne me permettrait pas d'aller à Paris; il faut donc que tu partes à ma place. Tu porteras les diamants chez un pré-

teur dont j'ai l'adresse ; tu toucheras la somme et la donneras à qui de droit.

» Je l'écoutai très-ému. Il me semblait étrange que la baronne se fût dessaisie de ces diamants auxquels elle tenait tant ; mais je n'eus pas un seul instant l'idée de soupçonner Charles. Je partis néanmoins avec une tristesse profonde. On m'eût dit que j'allais être séparé de vous pour toujours, que, à mon chagrin et à mes angoisses, je n'en eusse point été surpris. Je m'acquittai de ma commission le plus rapidement possible. Je revins courant la poste à franc étrier, dévorant l'espace. J'avais une hâte folle d'être au château et le pressentiment d'un malheur que je voulais devancer à tout prix. Je me figurais que, moi une fois là, si ce malheur n'était pas encore venu, il n'oserait venir. J'arrivai au milieu de la nuit. Tout le monde dormait, excepté Charles, chez qui je vis de la lumière. Je montai. Je le trouvai assis sur son lit, pâle, défait, dans un trouble extrême.

» — Eh bien, lui dis-je, tout est terminé.

» — Ah ! me répondit-il, il s'agit bien de cela ! Je ne t'ai pas dit la vérité, Adrien. Ces diamants, madame de Kfili ne me les avait pas donnés, je les lui avais...

» Il hésita.

» — Pris ? lui dis-je avec une sueur froide.

» — Oui, répondit-il. On s'est aperçu de la disparition de l'écrin, et mon père s'est adressé à la justice. Comme tu étais absent, les soupçons se sont dirigés sur toi.

» Mon premier mouvement fut le plus fort.

» — Et tu n'as rien dit ! m'écriai-je.

» — Rien, fit-il en baissant les yeux. Ces gens de police m'observaient, et leurs regards ne me quittaient point. Demain peut-être ils m'accuseront. Et moi je ne puis avouer, à mon père surtout, que j'ai volé...

» — Tandis que moi, n'est-ce pas ?... dis-je en balbutiant.

» Je n'achevai pas. Il ne répondait rien. Je m'élançai hors de la chambre, et pendant une heure je courus au hasard dans le parc, la tête en feu, me heurtant aux arbres, fuyant vos fenêtres et y revenant sans cesse. Vous dormiez, vous rêviez à une fête, à un bal, à moi peut-être... Et moi, fou de douleur, je me préparais à vous dire un éternel adieu. J'allai enfin chez mon père. Je le réveillai brusquement. Quand il me vit, il s'effraya.

» — Père, lui dis-je, il faut que tu saches ce qui se passe.

» Je le lui racontai.

» — Et maintenant que dois-je faire? lui dis-je en terminant.

» — Tu le sais, Adrien, puisque tu me le demandes.

» Je m'agenouillai auprès de son lit et j'éclatai en sanglots.

» — Le maître, reprit-il, a risqué sa vie pour sauver son serviteur. Le fils du maître ne peut

être infâme tant que le fils du serviteur est là pour lui sacrifier son honneur.

» Je regardai mon père. Il était livide. Ses cheveux gris et rares me parurent dressés sur sa tête. Son œil avait un éclat extraordinaire, et sa main droite s'étendait vers moi. Je saisis cette main et la baisai.

» — Va, mon enfant, me dit-il, fais ton devoir.

» Et le lendemain matin, madame, devant vous, devant tous, car j'avais voulu qu'il en fût ainsi et que la honte, étant publique, fût mieux prouvée, je me suis accusé d'avoir volé les diamants. Et je vous ai vue pâlir et détourner les yeux, et Charles a chancelé, et le marquis m'a chassé comme un misérable, et mon pauvre père lui-même, jouant ce jour-là seul, car depuis il n'en a pas eu le courage, une horrible comédie ne m'a pas fait un geste d'adieu... »

Adrien s'arrêta un moment et se retourna, voulant cacher peut-être les larmes qu'il jugeait

indigne de lui montrer. Quant à la marquise, elle ne tenait plus ses bras croisés sur sa poitrine. Les mains crispées aux têtes de sphinx de son fauteuil, le corps en avant, elle écoutait l'offi cier avec une défiance excessive, mais aussi avec un intérêt qu'elle était impuissante à dissimuler.

Il reprit :

« — Alors, à tout hasard, madame, j'ai été aux armées. Là, mieux que partout ailleurs, je pouvais rencontrer l'oubli et la mort. La mort n'a pas voulu de moi. Je n'avais qu'une pensée au cœur, la vôtre; qu'un regret, celui de m'être volontairement et sans réhabilitation possible déshonoré à vos yeux. J'avais changé de nom pour prendre celui de ma mère. Celui-là, dont on eût pu se souvenir, je l'ai changé tout récemment encore en entrant sous votre toit. Inutile mensonge, pour vous du moins ! Vous m'avez reconnu. Alors j'ai vu dans toute son étendue le malheur qui vous avait frappée, que je connaissais déjà en partie. Au retour de chaque cam-

pagne, mon premier soin était de m'informer de vous. J'ai su ainsi que Charles vous avait épousée. J'ai deviné qu'il vous aimait, et c'est pourquoi je lui ai pardonné. Il ne pouvait pas, il ne devait pas, lui votre allié par le sang, se couvrir de honte comme je l'ai fait. J'ai appris ensuite les désordres où il s'était jeté après son mariage et dans lesquels il cherchait sans doute à étourdir ses regrets, ses remords peut-être. Il y a laissé sa raison. Maintenant, madame, que sa folie me rend ma liberté vis-à-vis de lui, maintenant que je pars demain et que je ne vous reverrai probablement jamais, dites-moi, je vous en supplie, que vous me croyez quand je vous jure que je suis innocent. »

Il tendait les mains vers la marquise et ployait le genou.

— Monsieur, répondit froidement madame de Cireix, vous spéculez sur la maladie du marquis !

Adrien se releva et regarda dans le salon avec

égarement ; puis, avisant l'idiot, il courut à lui, et, le couvrant de son regard enflammé, l'enveloppant de son souffle, il s'écria :

— O mon Dieu ! faites un miracle, comme vous avez failli en faire un l'autre jour ! Permettez qu'il me reconnaisse pour ce que j'étais, que je le ressuscite, ne fût-ce qu'une seconde. Déliez-lui la langue, ouvrez-lui les yeux. Qu'il puisse attester la vérité !

Mais l'idiot, sans doute ennuyé qu'on ne le couchât pas, se remua impatiemment, et se mit à geindre d'un ton stupide et plaintif.

— Ah ! s'écria la marquise, n'essayez plus ces jongleries : vous voyez bien qu'il ne peut rien dire et que vous êtes sûr de son silence.

— Vous avez raison, dit Adrien, le sort me condamne ; mais vous, vous n'êtes point digne d'être aimée. Adieu, madame, je sais ce qu'il me reste à faire.

Et d'un pas ferme, la tête haute, il sortit de cette chambre où la marquise demeura trem-

blante en face de l'idiot, qui, secouant la tête de droite à gauche et sur un rhythme monotone, continuait à se lamenter.

IV

Adrien était parti, et cependant madame de Cireix subissait encore l'impression de sa parole ardente et triste. Une inconcevable émotion la dominait. Des sensations douces et cruelles, depuis si longtemps oubliées qu'elle n'en aurait jamais cru le retour possible, se réveillaient en elle. Elle s'indignait et ne pouvait les chasser. Cet homme avait-il dit vrai ou n'était-il qu'un imposteur ? C'était alors un bien redoutable comédien ; il fallait se garder de lui ; toutefois elle ne pouvait faire que dans ce soldat, en même temps énergique et désolé, qui tour à tour l'avait suppliée et bravée, elle ne retrouvât quelques traits de ce jeune homme naïf et fier, charmant

et vainqueur, qu'elle avait aimé jadis. Elle se complut un instant, et malgré elle, à ces souvenirs; c'était la première fois qu'elle les accueillait. S'il avait dit vrai pourtant! si ses dernières paroles n'étaient pas une vaine menace! Elle tressaillit et prêta l'oreille. Il lui semblait à chaque moment qu'elle allait entendre une détonation, que l'officier n'était rentré chez lui que pour se tuer. Elle l'eût voulu, elle le désirait presque. Comme au bout d'une heure aucun bruit n'avait troublé le silence de la maison, elle se rassura et plissa ses lèvres avec dédain. Où donc avait-elle pris qu'un tel homme eût l'idée de se tuer? Elle était folle; elle se coucha, dormit peu et fut debout d'assez grand matin. Quoi qu'elle en eût, elle ne croyait pas que l'officier se bornât à partir; quant à rester désormais au château, c'était impossible. La marquise avait ouvert sa fenêtre et regardait vaguement dans le parc. Une belle matinée d'automne venait de commencer; un léger brouillard flottait dans l'atmos-

phère, mais sous les rayons du soleil étincelait aux feuilles des arbres la rosée de la nuit ; d'agrestes senteurs se dégageaient des bois. Madame de Cireix aspira cet air frais et pur qui la calmait ; tout à coup elle aperçut d'assez loin Adrien traversant une allée. Il marchait d'une allure vive et facile qui n'était point du tout celle du précepteur des derniers jours. Cela lui parut étrange, et elle se cacha quelque peu derrière ses rideaux pour l'observer sans être vue. Le jardinier du château travaillait au bord du chemin qu'il suivait, Adrien l'accosta, lui dit quelques mots en lui remettant une lettre et continua sa promenade du côté de la Loire. L'homme laissa là sa bêche, entra aux communs et en sortit bientôt avec sa veste, son chapeau et un bâton ferré. Il allait évidemment faire une commission pour l'officier. La marquise descendit dans la cour et rejoignit le jardinier au moment où il franchissait la grille.

— Où allez-vous, Jean ? lui dit-elle.

— Madame la marquise, je vais porter à la ville une lettre de M. Debrès,

— Montrez-la-moi.

Le jardinier la lui donna ; elle était adressée au procureur du roi.

— Et vous ne trouvez pas surprenant que M. Debrès, dans la position où il est, écrive au procureur du roi ? Il est bien imprudent.

Le jardinier fut tout étonné ; la marquise n'avait pas l'habitude de causer avec ses gens, encore moins de leur demander leur avis. Cependant, il répondit :

— Madame la marquise a raison ; c'est drôle à lui tout de même.

— Jean, reprit Madame de Cireix, vous pouvez rester au château jusqu'à nouvel ordre ; je garde la lettre. Il faut que je parle de cela à M. Debrès.

Elle remonta dans sa chambre avec un incroyable battement de cœur. Là, elle retourna la lettre entre ses mains. Ce papier la brûlait.

Digitized by Google

Que contenait-il ? Certes l'officier se livrait, mais de quelle façon ? Dénonçait-il sa retraite au château de Cireix ? Elle ne lui en reconnaissait pas le droit. Une rougeur fébrile colora ses joues; un mouvement d'orgueil offensé se joignit à sa curiosité passionnée. Elle rompit le cachet presque sans s'en apercevoir, et lut :

« Monsieur,

» Je sais qu'on recherche activement le général comte Adrien Berthelot, un des principaux membres de l'ancien comité bonapartiste de Paris. Je suis le général. On me trouvera au château de Cireix, dont la châtelaine m'a recueilli tout sanglant sur la route. La marquise ignore d'ailleurs mon nom et ma qualité ; elle n'a fait qu'accomplir un simple acte d'humanité. Si vous preniez la peine de venir vous-même à Cireix et que je n'y fusse pas, ayez la bonté de m'attendre, je ne tarderai pas à rentrer. Vous me pardonnerez de n'avoir pas abrégé

une charmante promenade que je fais en ce moment sur les bords de la Loire. Au reste, vous trouverez dans ma chambre, entre la doublure et le drap de ma capote de soldat, les pièces qui établissent mon identité. »

Ce nom de Berthelot troubla au dernier point la marquise. Vingt fois elle l'avait vu dans les bulletins militaires de l'empire. Elle y avait fait attention alors, non point parce que c'était le nom de la mère d'Adrien, — elle ignorait de pareils détails, — mais parce que le nom d'Adrien s'y joignait par hasard et qu'elle avait songé à ce que cet homme avait pu devenir. N'était-ce point là une nouvelle imposture ? N'avait-il pas volé ces papiers comme il avait volé les diamants? La malheureuse femme doutait de tout, de lui et d'elle-même. Elle voulait savoir la vérité, et, sans réfléchir à l'étrangeté de sa démarche, elle courut, emportant la lettre, à la chambre d'Adrien. La longue capote bleue était en

évidence sur une chaise. La marquise la prit; elle trouva dans la doublure, parmi plusieurs papiers, la feuille de route délivrée au général et signée par lui. Elle compara la signature à celle de la lettre; elles étaient identiques. Madame de Cireix poussa un soupir de soulagement. C'eût été aussi trop d'infamie; puis elle s'assit, car ses jambes se dérobaient sous elle. Ainsi c'était bien lui. Elle se souvint alors de ce qu'elle avait lu à diverses époques sur ce jeune officier, signalé par des traits d'audace inouïs, le plus brave entre les braves. Il entrait le premier dans une ville prise d'assaut ou, dans un combat corps à corps, s'emparait d'un drapeau. Plus tard, colonel ou général, on le citait pour son caractère loyal et chevaleresque. Il était un des chefs que l'Empereur avait envoyés en Espagne comme les plus capables par les talents, l'humanité et la douceur de nous attacher ce malheureux pays. Plus tard enfin, et il y avait de cela deux mois à peine, sa tête était mise à prix. La marquise s'abîma

dans ses réflexions, s'étonnant que tant de grandeur d'âme et de vertus vaillantes s'unissent à tant de bassesse, et que cet homme fût parti du vol et de la honte pour s'élever à l'illustration et à la gloire. Son sein gonflé se soulevait, de longs frissons parcouraient tout son corps. Sa triple enveloppe de glace se fondait à un feu intérieur et tout-puissant. Et elle était là, s'irritant contre le présent qui la subjuguait et liée encore par la sombre habitude du passé à son mépris et à sa haine. Ne découvrant point d'évidentes raisons de croire à l'innocence du général, elle s'acharnait à sa terrible conviction de dix ans et se disait qu'il était coupable. Cependant le temps s'écoulait, et madame de Cireix demeurait assise sur la chaise de paille, tenant sur ses genoux ce vêtement de soldat, les papiers et la lettre entre ses mains tremblantes, les regardant et ne les voyant pas.

En ce moment la porte de la chambre s'ouvrit, et le général entra. Il s'arrêta pâlissant sur

le seuil. Au bout d'un instant, madame de Cireix l'aperçut. Elle se leva et ne trahit aucun trouble.

— Vous ici, madame, vous! dit Adrien d'une voix sourde et toute vibrante d'émotion. Qu'êtes-vous venue y faire?

— Vous le voyez, répondit-elle; j'ai eu quelques soupçons de vos desseins. Le général Berthelot peut se livrer, si bon lui semble, à la justice du roi, je ne lui reconnais pas le droit de se faire arrêter chez moi.

Les traits du général s'altérèrent. Il avait été assez fou pour croire à un mouvement de pitié chez la marquise. En face de cette tranquillité froide, il sentit la colère et l'indignation s'allumer dans ses veines.

— Le droit! dit-il. Et c'est vous qui l'invoquez! Eh bien! ce droit que vous ne me reconnaissez pas, je le prends. Il y a dix ans, j'ai été chassé de ce château comme un misérable. J'en suis sorti pour aller à l'inconnu, à la honte peut-être;

on m'y saisira aujourd'hui, mais pour me conduire à la mort.

— Et moi, je ne veux pas que ce château vous soit deux fois fatal, je ne le veux pas, général !

Elle appuya sur ce dernier mot et y mit une intonation singulière. Il y avait encore de la dureté, mais aussi une certaine douceur, un commencement de défaite. Le général saisit cette nuance; sa colère fit place à une surprise mêlée d'attendrissement. Cette femme hautaine lui était donc moins rude !

— Vous croyez au moins, reprit-il amèrement, que ce titre est le mien? J'aurais pu aussi l'inventer pour m'en parer !

— Non, dit-elle en rougissant un peu et en lui montrant les papiers, j'ai eu la preuve qu'il vous appartient.

— C'est vrai, fit-il avec une ironie triste, il vous faut des preuves. Qu'on ne puisse vous en donner; et vous ne croyez plus à rien. Si aujour-

d'hui je vous jurais comme hier soir que je suis innocent, vous ne me croiriez pas davantage.

La marquise hésita, elle était oppressée et paraissait souffrir. Elle se domina pourtant.

— Je crois, répondit-elle, que vous avez réparé par tout une vie de belles actions un moment d'égarement ou d'erreur.

— Et c'est là tout ce que vous croyez?

— Laissons cela, général, et ne me demandez maintenant pas plus que ce que je vous dis.

— Vous pourriez donc me croire un jour? s'écria-t-il.

— Ah! tant pis pour vous, répondit-elle d'un ton véhément et courroucé, vous me pressez trop. Non, jamais je ne croirai qu'un honnête homme consente à se flétrir lui-même d'une accusation infâme.

— Hélas, reprit tristement le général, en ce temps-là, pour mon père et pour moi-même, l'honneur, ce n'était qu'un aveugle dévouement à votre famille.

Les tumultueux sentiments qui s'agitaient en elle avaient accablé madame de Cireix. Elle se laissa tomber sur une chaise et se cacha le visage dans ses mains, mais les larmes ne jaillirent point de ses yeux. Cette âme forte, aux convictions absolues et rigides, était ébranlée, non vaincue. Son désordre ne se trahissait que par la prostration physique et l'abandon de cette fierté qui lui était si chère, et avec laquelle jusque-là elle n'eût jamais imaginé de compromis possible. Elle discutait avec cet homme et daignait lui répondre. Il n'était plus en son pouvoir de le chasser de sa présence ou de sortir elle-même.

Quand le général la vit ainsi, il s'approcha doucement, et de cette voix dont l'éloquence entraînante est puisée aux sources mêmes du cœur, il lui dit :

— Madame, je vous aime si profondément aujourd'hui, que je doute presque de vous avoir autant aimée autrefois. Mon affection, mes dé-

sirs vers vous étaient alors un rêve si brillant qu'il m'éblouissait. Qu'étais-je, en effet? Un enfant du peuple élevé en grand seigneur par un caprice de la fortune et la bonté de ses maîtres. Quand mon père, ce droit et inflexible vieillard, m'a dit : « Adrien, fais ton devoir, » j'ai été précipité du haut de mes chimères dans la réalité. Je me suis vu tel que j'étais, non plus libre, non plus l'homme que je pouvais devenir et que je suis devenu, mais l'humble serviteur de cette famille et taillable par elle ; car elle avait sur moi le droit du bienfait et du malheur. J'étais foudroyé sous mon abaissement. Je me suis épouvanté d'avoir osé lever les yeux jusqu'à une fille noble. J'étais le fils de mon père, et, comme il eût fait, j'ai agi. Voilà toute l'explication de ma conduite, la seule, la vraie.

Madame de Cireix ne répondait pas. Elle pleurait.

— Ah ! s'écria le général avec transport, vous me croyez enfin.

— Je n'en sais rien, dit-elle avec un sanglot. Je le voudrais, je ne puis pas encore. Que n'ai-je, continua-t-elle d'une voix basse, plus lente, en montrant les papiers tombés à terre, une preuve comme celle-là!

Le général fut frappé de l'accent de la marquise. Il la regarda. Tous deux restèrent quelques secondes silencieux. Avaient-ils donc une pensée commune qu'ilsn'osaient se confier?

— Vous parlez de preuve, dit enfin le général. Il y en a peut-être une.

— Laquelle?

— Avez-vous remarqué cette clef pendue à une chaîne d'acier que Charles porte toujours à son cou et à laquelle il parle dans sa folie?

— Si j'ai remarqué cela!

— Une clef dont il ne se dessaisit jamais, n'est-ce pas?

— Jamais on n'a pu la lui ôter.

— Et savez-vous ce qu'elle ouvre?

— Oui, un tiroir de son secrétaire.

— C'est bien cela. Je le connais, moi, ce tiroir. Charles y serrait ses lettres. La preuve est là peut-être.

— Peut-être.

— Et, ne pouvant avoir la clef, vous n'avez jamais songé à ouvrir ce meuble.

La marquise fit un mouvement.

— Général, vous ne pensez pas à ce que vous dites.

Adrien rougit.

— D'ailleurs, continua-t-elle, il eût fallu le briser.

— Il faudrait, reprit Adrien, qu'il nous donnât la clef.

— Oui, il le faudrait... Il vous la donnera peut-être, à vous.

— Essayons.

Elle l'arrêta.

— Et si vous n'obteniez rien de lui? Si vous n'aviez point sur lui cette influence que vous n'avez que par instants?

— Oh ! non, répondit Adrien. Si je n'ai rien pu sur lui quand vous étiez là, c'est que votre présence me remplissait de crainte et de doute, c'est que je vous savais hostile. Maintenant au contraire que vous ne serez plus près de moi en ennemie, je réussirai ; je le veux, je le sens.

Ils descendirent précipitamment au salon, sombres, muets, surexcités, unis par une complicité tacite et sachant mal faire; car, si réellement il y avait un secret là où ils le cherchaient, ils allaient tenter par la ruse, au besoin même par la force, de le ravir à un être sans défense. Le marquis était à sa place ordinaire. Sa femme se posta derrière lui afin de n'en être point vue, car elle savait qu'elle lui faisait peur. Adrien l'aborda de face. L'idiot reçut le général avec des grognements de plaisir. C'était de bon augure. Adrien se mit à jouer avec lui comme un enfant, à lui sourire, à lui faire de petits gestes gais et badins. L'idiot s'amusait et ripostait de son mieux. Au bout de quelques instants, le général prit la clef

entre ses doigts, la fit sauter, la reprit. Le marquis ne résistait pas, mais il surveillait les moindres mouvements de son ami. C'était, à tout prendre, une horrible chose. Cet homme de guerre, brave et bon, grimaçait, l'angoisse au cœur, la sueur au front. La marquise, le visage altéré, se penchait au-dessus de son mari. L'idiot seul semblait doué de raison. Quant au général, il jouait mal son rôle. Il n'inspirait pas confiance au marquis. Un moment, Adrien posa ses mains près de la petite clef de chaque côté de la chaîne afin de l'enlever prestement. Aussitôt le marquis y appuya également ses mains, un peu plus haut, l'une à droite, l'autre à gauche, tout près de son cou, contre lequel il maintenait ainsi une partie des anneaux. Il fallait en finir ou recommencer. Recommencer, c'était impossible, le général ne s'en fût pas senti le courage. Il éleva la chaîne en l'air avec une sorte d'insistance suppliante. Le marquis grondait sourdement et ne cédait pas.

— Enlevez-la lui ! s'écria la marquise.

A ces mots, aiguillon terrible qui ne lui permettait plus d'hésiter, le général, debout, dominant de toute sa taille le marquis assis sur son tabouret, donna de bas en haut une rude et violente secousse à la chaîne; mais le marquis, de ses deux mains qu'il rapprocha l'une de l'autre, s'y cramponna avec une telle énergie qu'il fut presque soulevé de son siége. La lutte se continua quelques secondes. La chaîne eût pu casser, mais l'acier était de bonne trempe et tint bon. Enfin et tout d'un coup l'idiot se mit à pousser des cris si rauques et si sauvages, qui avaient si peu de la voix humaine, que le général et la marquise s'épouvantèrent. Madame de Cireix défaillante s'appuya au mur, Adrien lâcha prise, et tous deux s'entre-regardèrent avec effarement.

V

Tout le monde accourut aux cris du marquis. Madame de Cireix et le général, reprenant leurs esprits, prétendirent que cette attaque s'était déclarée sans cause. On alla en toute hâte prévenir le docteur. En arrivant, il trouva le marquis dans d'effroyables crises qui se succédaient à de courts intervalles. Il n'y vit heureusement qu'un phénomène ordinaire à ce genre de maladie. Toutefois l'état du marquis était fort grave. On le coucha, et il fallut le veiller our et nuit. Madame de Cireix voulut d'abord garder seule son mari ; mais le soir même, accablée par tant d'émotions, elle tomba malade et s'alita. Le général prit alors sa place au chevet de Charles. Pendant huit jours, il ne bougea point d'auprès de lui, ne dormant pas, mangeant à peine, l'étreignant durant ses accès pour qu'il ne se brisât point

les membres et, l'accès terminé, s'efforçant avec un soin pieux et repentant de ramener le calme dans cette pauvre âme tout hantée de terreurs et de visions. Il y réussit peu à peu. Souvent, il est vrai, le marquis, tenant ses deux mains sur sa chaîne, regardait le général d'un œil effrayé; mais il y avait entre ces deux hommes une sympathie latente si réelle et si douce, qu'elle triompha de la rancune et des défiances de l'idiot. A la façon de l'animal, il comprit que la main qui l'avait blessé le voulait guérir, et il ne s'y opposa point. Les crises s'éloignèrent graduellement, et le matin du huitième jour M. Piard annonça que le marquis était hors de danger.

Ce matin-là, madame de Cireix, convalescente elle-même, se rencontra près du lit de son mari avec le général.

— Vous avez été plus vaillant que moi, lui dit-elle, et vous l'avez sauvé. Merci.

— Il le fallait bien, répondit Adrien. Je lui avais fait tant de mal!

Le marquis dormait paisiblement, ses deux bras étendus le long de son corps. En lui soulevant quelque peu la tête avec précaution, ils eussent pu facilement s'emparer de la chaîne. Cette pensée leur vint naturellement à tous deux, mais ils auraient eu horreur de la mettre à exécution.

— Nous ne recommencerons jamais, n'est-ce pas, mon ami? fit la marquise.

— Oh! non, jamais, répondit Adrien.

— Maintenant, général, j'ai été injuste et cruelle envers vous. Pardonnez-moi. Je tiens pour vrai tout ce que vous m'avez dit. Il ne faut pas que vous songiez à partir tant qu'il y aura quelque péril à le faire, et même, s'il n'y en avait plus, je désire que vous demeuriez au moins un certain temps.

Elle lui tendit sa main, que le général baisa.

Le changement de madame de Cireix à l'égard du général fut promptement remarqué. Il était dû sans doute à l'infatigable dévouement de l'of-

ficier pendant la maladie du marquis ; mais on l'attribua aussi à ses éminentes qualités, qu'une femme supérieure comme la marquise n'avait pu méconnaître plus longtemps. Ce qu'on remarqua également, ce fut la nouvelle physionomie de l'officier, l'aisance de son maintien, la joie intime et profonde qui, malgré ses efforts pour la maîtriser, se révélait par le rayonnement des traits, la franchise du sourire, la limpidité du regard. Libre de la contrainte douloureuse qui pesait sur lui, ce n'était plus le même homme. Il avait singulièrement grandi en noblesse, en autorité. Les enfants eux-mêmes s'en étaient aperçus. La baronne, M. Piard, l'abbé Muron, n'étaient pas éloignés de croire qu'il ne fût d'un grade et d'une position bien plus élevés que ceux qu'il s'était donnés. Aussi ne furent-ils qu'à demi surpris quand la marquise leur fit confidence du titre et du grade d'Adrien. Cette confidence, dans les projets de madame de Cireix, s'adressait surtout à la baronne. Il s'agissait de la décider à partir pour

Paris, où grâce à ses relations avec la noblesse la plus en faveur, elle pourrait obtenir la grâce du général Berthelot et peut-être sa réintégration dans les cadres de l'armée. L'excellente dame se prêta volontiers à ces vues, car elle aimait le général. Elle partit donc, et aussitôt à Paris se mit en campagne; mais il lui fallait se conduire avec beaucoup de prudence : ses démarches étaient forcément pleines de diplomatie et n'aboutissaient pas vite. Elle donnait de ses nouvelles tous les huit jours, et au bout de deux mois, tout en espérant un résultat heureux, elle ne pouvait encore l'annoncer.

Pour la marquise et le général, ces deux mois s'écoulèrent en plein bonheur. Ils ne se disaient point qu'ils s'aimaient et vivaient dans une secrète entente de cœur et de pensée qui croissait chaque jour. Ils ne retrouvaient plus leurs naïves impressions d'autrefois, mais découvraient avec délices l'un chez l'autre et savouraient dans sa plénitude cette délicatesse exquise des senti-

ments généreux particulière aux nobles natures, et que les luttes de la vie peuvent seules développer et mûrir. Le véritable amour n'est-il pas d'ailleurs plutôt fait de mélancolie que d'enthousiasme? Respectueuse et discrète chez le général, bienveillante et douce chez la marquise, leur affection était également profonde. Madame de Cireix subissait de plus en plus l'ascendant de cet homme supérieur et ne s'en défendait pas. Le sombre château avait, lui aussi, changé d'aspect; les arbres élagués n'éborgnaient plus les fenêtres de leurs branches, la grille, dont les dorures avaient été délivrées de la rouille, tournait facilement sur ses gonds; c'était désormais l'élégante entrée d'une demeure seigneuriale. La cour d'honneur, débarrassée de ses herbes parasites et sablée sur les côtés, offrait un pavé sonore où roulait chaque après-midi une voiture légère et où retentissaient les pas des chevaux de selle. Le général, invoquant la santé des enfants et les distractions nécessaires à leur âge, avait décidé ma-

dame de Cireix à une sortie quotidienne. Ces promenades sous les grandes allées du parc dont le soleil d'automne dorait le feuillage et que les premières brises de l'hiver n'avaient point encore éclaircies, étaient délicieuses. Pendant que le général l'escortait à cheval avec Estelle et Roger, la fière Émilie, enfoncée dans un coin de sa calèche, jouissant d'un-bien être inconnu, avait des frémissements d'orgueil et de tendresse. Elle aimait mieux ses enfants qu'aimait le général et dont il était adoré. Elle admirait ce soldat illustre qui se faisait bon et facile pour eux et l'en remerciait par un regard d'intelligence. Avec une coquetterie remplie d'art et de tact, elle avait insensiblement modifié sa toilette. Sans se parer encore, elle était bien loin de ces uniformes et tristes habits qui semblaient la vêtir d'un deuil éternel. Une fleur, un ruban, un bijou accusait chez elle le réveil de la femme. Ses traits, que n'immobilisait plus un chagrin constant, s'étaient détendus. Elle n'avait point

cessé d'être belle et, par instants, apparaissait jolie. Le général la contemplait à la dérobée et s'enivrait de la voir. Au retour, à table, on causait gaiement. Par suite même de la présence du comte, madame de Cireix avait voulu que le docteur et l'abbé vinssent dîner chaque soir. Ils étaient enthousiastes, chacun à sa façon, de cet homme qu'ils avaient sauvé. Monsieur Piard voyait en lui un héros de l'empire et l'abbé Muron, en songeant à la transformation de la marquise, cette ouaille qui lui était chère, mais dont il avait peur, s'émerveillait du miracle que le général avait opéré. Tous deux enfin, le médecin et le prêtre, en faisant honneur à la bonne chère dont ils étaient friands, s'applaudissaient de pouvoir causer et rire sans que les quatre murailles de la salle à manger fussent seules comme naguère à leur répondre par un écho glacial.

Un beau jour, la baronne arriva. Elle avait voulu apporter ses nouvelles. Le général Berthe-

lot était non-seulement gracié et rappelé au service actif, mais nommé au commandement de la subdivision militaire d'un département voisin.

—Maintenant, général, lui dit la vieille dame, n'allez pas retomber dans le jacobinisme. J'ai répondu au roi de votre fidélité. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un peu de l'indulgente malice de son jeune âge, la marquise est nourrie de bons principes, et vous voyez que, pour plus de sécurité, je vous ai placé près d'elle.

Quelque temps après, le général se rendait à son poste. Il était bien entendu qu'il viendrait chaque mois passer à Cireix les quelques moments qu'il pourrait dérober au service. Ces jours-là étaient de grands jours au château. On en parlait à l'avance et on se réunissait pour l'instant de l'arrivée. Le général faisait son entrée avec une exactitude militaire, dans une berline de poste attelée de quatre chevaux tout ruisselants de sueur. Il saluait la marquise, et tous deux, en se serrant la main, pouvaient savoir à

quel point ils étaient heureux ; puis les enfants, les hôtes du château, s'empressaient autour du comte. Il embrassait Estelle et Roger, donnait de cordiales poignées de main à M. Piard et à l'abbé. Ensuite il allait dire bonjour au marquis de Cireix, qui l'avait aperçu par la fenêtre et qui prenait sa part de la joie commune. Fort triste lors du premier départ du général, au point qu'on avait été inquiet pour sa santé, puis ayant vu revenir son ami, il avait fini par apprécier le temps qui s'écoulait entre ces retours périodiques. Tout au plus donnait-il certains signes de malaise lorsque la visite se trouvait différée de quelques jours. Du reste il se portait très-bien, et le docteur pensait qu'il mourrait vieux. Quoique sa mort eût rendu libre madame de Cireix, ni elle ni Adrien ne la comptaient au nombre des événements possibles. Ils avaient trop souffert pour cela. Outre qu'ils eussent rougi de s'arrêter à une telle espérance, ils n'en étaient pas encore à cette période de l'amour partagé où la

violence de la passion ne tend plus qu'à l'égoïste satisfaction de ses désirs. Le bonheur du général était trop complet pour qu'il osât l'imaginer plus grand encore. Lorsqu'il se rappelait ses longues souffrances, le mépris où l'avait tenu cette femme, l'impossibilité à laquelle il avait cru de reparaître jamais devant elle autrement que courbé sous la honte, il se demandait si l'amitié tendre qu'elle lui témoignait n'était pas un rêve. Il arrivait toujours à Cireix avec un battement de cœur et n'avait point, en le quittant, la certitude absolue d'être aimé. Quant à la marquise, cette liaison noble et chaste lui suffisait. Elle n'avait jamais connu les joies enivrantes de l'amour et, les ignorant, ne les cherchait pas. Elle appelait d'une impatiente ardeur la venue du général, regrettait les heures qui s'étaient envolées si vite auprès de lui, les attendait de nouveau. Leur existence tournait dans un cercle heureux de souvenirs et d'espérances dont ni l'un ni l'autre ne voulaient sortir. Seulement,

à mesure que le temps s'enfuyait, le cercle s'agrandissait, et tous deux se conviaient graduellement et sans remords à une expansion plus large et à une confiance plus entière.

Plusieurs années se succédèrent ainsi. Jamais plus il n'avait été question entre eux du fatal secret. La marquise y pensait-elle? Quelquefois. A moins qu'une conviction absolue, entretenue dix ans par la haine et le désespoir, ne soit mise à néant par des faits irréfutables, on ne passe pas sans d'involontaires et cruelles réserves à la conviction contraire. En dépit des élans de cœur qui nous emportent, de l'éloquence de sentiments qui nous persuade, de la générosité du caractère qui s'indigne, il est des instants funestes où l'habitude du passé nous ressaisit de sa froide étreinte. De loin en loin la marquise doutait. Elle voulait en vain se soustraire au doute; il la poursuivait et ne la quittait plus. Il est vrai que, lorsque le général était là, elle respirait.

Digitized by Google

n'avait pu voler. Elle ne comprenait pas davantage qu'on s'accusât d'une action honteuse. Il est vrai qu'Adrien n'était pas gentilhomme. Elle ne le savait que trop. Cette naissance obscure qui expliquait et justifiait le dévouement du serviteur, avait pu, d'un autre côté, l'exposer aux tentations basses. Elle se débattait en vain dans ces raisons contradictoires et sortait brisée de ces rudes assauts que lui livrait le passé. Toutefois, elle avait relativement de longues périodes de confiance et de calme. Mais alors même il lui restait de ses secousses précédentes un imperceptible malaise qui n'échappait pas à l'œil perçant, au cœur toujours inquiet du général. Il en devinait la cause, s'en attristait, mais ne se décourageait pas. Il avait dans l'avenir qui devait le réhabiliter aux yeux de son amie, une foi inébranlable et sereine. Il n'interrogeait point madame de Cireix. A quoi bon? on ne combat pas le doute avec des arguments. On le terrasse, si l'on peut; sinon on le laisse s'user. C'est ce dernier parti qu'avait

Digitized by Google

pris le général comme le plus digne de la marquise et de lui. Il était bien sûr qu'elle n'aborderait jamais la première le sujet de ses angoisses cachées, et il espérait qu'aucune circonstance imprévue ne les remettrait en face du passé jusqu'à l'heure où ils pourraient sans crainte le regarder en face.

Vers la fin de 1820 se dénoua un singulier procès. Cogniard, un ancien forçat, fut condamné à mort. Quoique commencée depuis longtemps, l'affaire avait traîné en longueur. Il avait fallu confronter l'accusé avec des compagnons de chaîne difficiles à trouver; puis le pourvoi et le recours en grâce avaient pris du temps. D'ailleurs l'histoire de cet homme était extraordinaire. Envoyé très-jeune au bagne pour meurtre et pour vol, il s'était évadé au bout de quelques années et avait gagné l'Espagne. Là, dans une gorge déserte, ayant rencontré un officier français, le comte de Sainte-Hélène, il l'avait assassiné. Le hasard faisant qu'il ressemblât à sa victime, il

avait imaginé de se donner pour le comte. A l'aide des papiers du mort, de quelques lettres jointes aux papiers et du contenu desquelles il s'était pénétré, grâce surtout à une incroyable audace et à un rare esprit d'intrigue, il réussit à jouer son rôle En 1815 et pendant les années qui suivirent, des circonstances favorables et son royalisme exalté le portèrent à un grade élevé. Il se parait hardiment de son titre de comte ; il était devenu lieutenant-général. Malheureusement pour lui, dans une revue qu'il passait en présence du roi, deux de ses camarades d'autrefois le reconnurent. Ne voulant ou ne pouvant point satisfaire aux demandes insatiables de ces deux hommes, il fut peu de temps après dénoncé par eux. Sa fortune s'était brisée à ce vulgaire écueil. Quoique cet aventure eût fait grand bruit dans toute la France, on ne s'en était que fort peu entretenu au château de Cireix. Ce n'est pas que le docteur ou l'abbé n'en eût parlé ; mais, que le général fût ou non présent, la marquise avait

toujours laissé tomber ou détourné la conversation. C'était concevable. Quelle que fût la distance du comte Berthelot au comte de Sainte-Hélène, il y avait, meurtre à part, dans les destinées de ces deux hommes, de saisissantes et redoutables analogies. Le jour où les feuilles du temps annoncèrent l'exécution de Cogniard, le général et la vieille baronne étaient au château. Madame de Kfili était loquace, et, bien qu'on ne lui donnât pas la réplique, elle s'étendit sur l'événement et sur les étonnantes péripéties de l'époque où l'on vivait.

— Eh bien, dit-elle, vous ne savez pas ce que j'ai toujours pensé à l'endroit de ce procès ?

Et elle fit une pause comme pour bien s'assurer de l'attention des convives. Le général et la marquise eurent un pressentiment sinistre ; ils échangèrent un coup d'œil plein d'anxiété.

— C'est, reprit la baronne, que ce fameux comte de Sainte-Hélène pourrait bien être le garçon qui m'a autrefois volé mes diamants.

Le général essaya de porter son verre à ses lèvres pour cacher son émotion, mais sa main tremblait tellement qu'il le posa sur la table.

— Quelle idée vous avez là, ma mère! balbutia la marquise.

— Mais pas si étrange, ma fille. Ce garçon, je m'en souviens, était bien de sa personne, avec de l'entregent et de l'usage. Il était capable d'arriver à tout.

Madame de Cireix devint si pâle qu'on s'empressa autour d'elle. Elle prétexta une indisposition et se retira. Le général se mit bientôt à sa recherche et la rencontra couchée à demi sur un banc du parc, le visage dans ses mains et comprimant ses sanglots. Il la fit lever.

— Après les six ans que nous venons de passer ensemble, lui dit-il, vous doutez encore que je sois innocent et vous en avez toujours douté. C'est malgré vous, je le sais, mais c'est ainsi.

— Eh bien, oui, répondit-elle, je doute; mais

ce n'est pas ma faute, et je vous en demande pardon à deux genoux.

Elle allait s'agenouiller lorsqu'il l'attira vers lui et la serra sur son cœur.

— Oui, fit-il avec une indicible tristesse, vous êtes de ceux qui ont besoin de voir et de toucher pour croire. Hélas! puisse Dieu ne jamais vous punir!

Il la ramena au château, et rien, par la suite, ne parut changé dans leur manière d'être. Le général revenait chaque mois comme à son ordinaire; seulement il était sombre ou d'une gaieté bruyante et factice. Il cherchait à ne point penser. Madame de Cireix, craintive et soumise, redoutant de l'avoir à jamais offensé, se hasardait à peine à lever les yeux sur lui. C'en était fait de ces joies douces et timides, confiantes pourtant, qui les avaient si longtemps bercés. Ils s'aimaient follement et ne savaient plus même se le laisser deviner. Un jour, quelques mois plus tard, ils venaient de faire une longue promenade,

préoccupés et silencieux. Le général semblait avoir reçu quelque nouvelle dont il hésitait à informer la marquise, et madame de Cireix n'osait le questionner.

— Mon amie, dit-il enfin, nous sommes malheureux tous deux ; il faut nous séparer.

— Ah ! s'écria-t-elle avec des larmes dans la voix, c'est bien ce que j'avais prévu.

— Il le faut, reprit-il. Au moins nous ne souffrirons pas l'un par l'autre, mais par des circonstances indépendantes de notre volonté, et nous puiserons dans l'absence les forces nécessaires, vous pour obtenir la foi qui vous manque, moi le courage que je n'ai plus. D'ailleurs, continua-t-il en s'efforçant de sourire, nous ne nous quitterons pas pour longtemps.

— Où allez-vous donc !

— En Espagne. La guerre est décidée, et la campagne ne tardera pas à s'ouvrir. Comme je connais le pays, on m'a proposé de partir en avant, et j'ai accepté.

— Et si vous étiez tué! dit-elle en pâlissant.

— Est-ce qu'on est tué! fit le général en haussant les épaules. Si c'était comme autrefois, je ne dis pas, quoique j'aie fait cinq ans la guerre en Espagne sans attraper une égratignure; mais aujourd'hui on ne se battra même pas ; ce sera une simple promenade militaire.

— Partez donc, dit la marquise. Aussi bien, vous avez peut-être raison ; mais soyez prudent et revenez vite. Et surtout, murmura-t-elle, surtout que Dieu me protége

VI

La guerre d'Espagne ne devait commencer réellement qu'au printemps de 1823; mais le général était parti plus d'une année à l'avance avec une mission presque diplomatique, tant pour se rendre compte de l'état des esprits que pour étudier les ressources du pays. Pendant cette année,

les craintes de madame de Cireix pour l'homme qu'elle aimait ne pouvaient être sérieuses. La guerre n'était pas encore déclarée. La marquise eut bientôt d'ailleurs dans la santé de son mari un sujet d'inquiétudes très-graves. Depuis le jour où le général avait été recueilli au château et pendant les années qui avaient suivi, la vie si incomplète du marquis s'était éclairée de quelques lueurs, non de raison, mais de sentiment. Il s'apercevait de l'arrivée et du départ de son ami, supputait la durée de ses absences, et, selon le cas, manifestait à sa façon sa joie ou son chagrin. Quand le général fut parti et qu'au bout d'un mois il ne le vit pas revenir, il donna des signes d'extrême agitation. Les mois suivants, cette agitation devint douloureuse et dégénéra enfin en une tristesse morne et concentrée. La seule affection que le marquis pût comprendre, et sur laquelle il s'était habitué à compter, lui faisait défaut. L'idiot dépérissait visiblement, quoique avec lenteur. Il n'avait pas de crises, car

sans doute le chagrin qui le minait consumait ses forces au jour le jour; il en vint à refuser ses aliments, ne s'occupa plus de ses images et demeura immobile sur son tabouret, regardant toujours par la fenêtre, jetant de loin en loin un petit cri plaintif et les mains si obstinément fermées que les ongles lui entraient dans la chair. On avait beaucoup de peine à les lui ouvrir pour laver les plaies, et il geignait alors comme un enfant. Tout le monde le soignait, et madame de Cireix était la première à son poste. On ne put bientôt plus se faire illusion sur sa fin prochaine, et, en effet, un matin du milieu de l'été de 1823 on le trouva mort dans son lit. Pendant qu'on s'attristait ou qu'on pleurait autour de lui, madame de Cireix, les yeux secs, réprimait mal une impatience fébrile. Quand on l'ensevelit, elle s'empara dela chaîne en acier et de la petite clef qu'il portait au cou, puis le lendemain, tandis que se faisaient les funérailles, elle profita de ce que le château était désert pour aller dans la

chambre de son mari. Elle avait voulu être seule afin qu'à ce moment suprême où son sort se déciderait, nul ne pût lire dans son âme ou sur ses traits. Elle ouvrit le tiroir d'une main tremblante. D'abord elle n'aperçut rien, et il lui parut vide. La marquise se sentit défaillir. Elle amena violemment le tiroir à elle. Alors, tout au fond, elle vit une lettre et se jeta dessus. Il y avait sur une grande enveloppe : « A n'ouvrir qu'après ma mort. » On lisait plus bas : « A Madame la marquise de Cireix. » Ce devait être cela. Elle décacheta la lettre.

« Madame, écrivait Charles, je vous aime, et vous ne m'aimez pas. Je crois que le chagrin et d'affreux remords qui me tourmentent abrégeront ma vie. J'écris ceci pour que vous rendiez justice après ma mort au malheureux que vous aimiez sans doute et qui s'est sacrifié pour moi. Adrien est innocent du vol dont il s'est accusé. »

Venait ensuite un récit conforme de point en point à celui que le général avait fait à la mar-

quise. Madame de Cireix ne douta plus. Elle avait entre les mains cette preuve évidente, palpable, qu'elle avait si longtemps demandée. Il se fit en elle un grand apaisement. Elle goûta toutes les joies triomphantes de la certitude, et pour la première fois son cœur altier, dévoré jusque-là de tant d'inquiétudes, put battre sans crainte. L'homme qui l'aimait était digne d'elle. Quant au marquis, elle n'eut pas pour lui un instant de pitié. Loin de là, elle ressentit de la haine. N'était-il pas l'auteur de tout le mal et ne le réparait-il pas lâchement, comme il l'avait commis, au seul moment de sa mort, après avoir infligé vingt ans de douleur à ses victimes? Aussi, quand on avertit madame de Cireix que les personnes qui avaient accompagné le marquis à sa dernière demeure voulaient lui présenter leurs compliments de condoléance, elle refusa de les recevoir. Elle eût mal dissimulé devant eux le peu de regrets qu'elle éprouvait. Elle se trahit même devant ses enfants. Ils vinrent, tout remués

encore par la cérémonie, se jeter en pleurant dans ses bras; mais elle les accueillit avec indifférence et se hâta de les quitter pour écrire au général.

L'armée française, après de faciles succès, traversait alors l'Espagne pour aller assiéger Cadix, où les cortès et le roi Ferdinand VII, qu'elles retenaient captif, s'étaient réfugiés. La ville ne pouvait tarder d'être prise. La marquise, après avoir informé le général de la mort de Charles et de ce qui avait suivi, le pressait de revenir. Elle écrivait avec la fièvre; elle avait peur. Elle redoutait pour lui les dangers de l'assaut. Il en avait assez fait dans sa vie comme soldat. Elle ne composait même pas avec les exigences de sa réputation militaire. Il fallait qu'il revînt, coûte que coûte. Sans lui dévoiler entièrement, par une sorte de convenance, les projets qu'elle formait pour leur bonheur à venir, elle les lui laissait entrevoir. — Cette lettre écrite et envoyée, elle se sentit plus calme

et reprit dès le lendemain sa vie habituelle avec une paix et une sorte d'enjouement qu'on ne lui avait jamais vus. M. Piard et l'abbé Muron ne s'en étonnaient pas trop et soupçonnèrent vite le dessein qu'avait la marquise d'épouser le général. Ils lui eussent pourtant voulu plus de réserve. Estelle et Roger, alors adolescents, avaient également deviné leur mère, mais son attitude les indisposait contre elle. Malgré la vive et reconnaissante affection qu'ils portaient au comte, ils avaient l'inflexibilité d'idées de leur âge et ne comprenaient pas que leur père fût si promptement oublié. Ils étaient donc gênés et froids avec la marquise, madame de Cireix s'en apercevait à peine et s'en souciait peu. Elle avait reçu deux lettres du général, mais antérieures à celle qu'elle lui avait écrite. C'était sa réponse à celle-là qu'elle attendait. Ne la voyant pas venir, elle commença de s'inquiéter. Chaque après midi elle allait épier elle-même au bord de la route le piéton qui faisait le service de la

poste. A cette heure-là elle rencontrait souvent l'abbé ou le docteur. Elle leur prenait alors le bras, se promenait, causait avec eux. Tant que le piéton n'était point passé elle se montrait gaie et animée. Quand cet homme était arrivé, n'apportant qu'une lettre insignifiante de la baronne de Kfili, alors à Paris ou des journaux qui ne parlaient point du général, elle reprenait silencieusement et le cœur serré le chemin de sa maison. Par instants elle était fort exaltée et ne se contraignait pas avec ses vieux amis. Une fois, au mois de septembre, le docteur, un peu alarmé de son état d'excitation nerveuse, lui conseillait de se soigner.

— Ah ! lui répondit-elle, quand je pense qu'il y a huit ans à pareil jour il est tombé tout sanglant contre cette grille.

Il y avait chez cette femme, jusque-là si ferme et d'un caractère si viril, une tardive et puissante explosion de tendresse et de séve. De son côté, l'abbé Muron s'effrayait. La religion condamne

ces manifestations trop vives et ce tumulte de l'âme.

— Ne me grondez pas, mon cher abbé, lui dit-elle. Jamais je n'ai été plus à Dieu qu'à présent. J'ai tant besoin de croire à sa bonté!

Cependant le temps s'écoulait. On était à la fin d'octobre, et l'armée avait dû attaquer les hauteurs du Trocadero, qui défendent Cadix. D'un jour à l'autre, on s'attendait à la prise ou à la reddition de la ville. La marquise n'avait point reçu de réponse du général. Elle était à bout de patience, et de sombres pressentiments l'assiégeaient. Une après-midi, selon son habitude, elle était allée sur la route attendre le courrier : elle aperçut M. Piard et l'abbé Muron, et il lui sembla qu'à sa vue tous deux s'étaient un instant arrêtés comme en suspens. Ils étaient trop loin pour qu'elle pût lire sur leur physionomie; mais leur contenance lui parut accablée, leur démarche hâtive et lente à la fois. L'abbé tenait des papiers à la main. A coup sûr, c'étaient

des nouvelles ; mais lesquelles? Elle voulut aller au devant d'eux et n'en eut pas la force. Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas, elle devina un malheur.

— Madame, dit l'abbé, le général m'a écrit. Il est blessé grièvement, très-grièvement.

— Ah ! s'écria-t-elle, il est mort.

Le prêtre et le médecin ne répondirent que par leur silence.

— Mais, reprit doucement l'abbé, avec ma lettre il y en a une pour vous. La voici.

La marquise, toute défaillante, la prit, l'ouvrit et la lut à demi voix, de sorte que les deux hommes purent entendre.

« Mon amie, disait le général, je viens d'être mortellement blessé. Lorsque je ne serai plus, cette lettre partira. Je l'adresse à notre bon abbé, afin que la nouvelle de ma mort, vous arrivant par lui, vous soit moins pénible. Ayez du courage. Je meurs heureux, car je sais enfin que je

suis aimé de vous et qu'à vos yeux j'ai le droit de l'être. Votre lettre a couru partout après moi. Je ne l'ai reçue que quelques heures avant l'attaque. Je l'avais sur mon cœur quand j'ai été frappé. Aussi mon bonheur était trop grand, et tout bonheur se paie. Pleurez-moi et ne m'oubliez pas. Je vous aime tant! Adieu, je ne puis plus écrire. »

Madame de Cireix laissa tomber ses bras, pencha la tête, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Madame la marquise, fit l'abbé, soyez chrétienne. Ayez l'espérance, ayez la foi.

— Ah! répondit-elle avec une amertume navrante, vous avez raison, l'abbé. C'est la foi qui m'a toujours manqué. Docteur, reprit-elle en se tournant vers M. Piard, donnez-moi le bras. Je ne pourrais peut-être pas rentrer seule chez moi. Et venez demain matin, j'ai un service à vous demander.

Elle ne vit pas ses enfants et s'enferma dans sa chambre. Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, Estelle et Roger, M. Piard et l'abbé attendaient la marquise avec une anxiété cruelle. Quand elle entra, ils furent saisis de stupeur; madame de Cireix avait repris ses vêtements noirs et sa glaciale impassibilité d'autrefois. Elle s'assit, adressa quelques mots à chacun, mangea même un peu. Personne ne parla du général. En se levant de table, la marquise retint Estelle et Roger.

— Mes enfants, leur dit-elle, vous êtes assez grands pour ne point demeurer plus longtemps à Cireix ; le séjour d'ailleurs vous en serait mauvais. Vous partirez donc aujourd'hui même pour Paris, où M. Piard veut bien vous conduire, et vous y vivrez auprès de votre grand'mère.

Les jeunes gens se turent et s'inclinèrent en signe d'obéissance.

A quatre heures du soir, une berline de poste, toute disposée pour le voyage, s'arrêtait à la

grille; Estelle et Roger prirent congé de leur mère. La marquise embrassa Estelle.

— Ma fille, lui dit-elle, vous êtes en âge de vous établir, et j'écris en ce sens à la baronne. Du reste vous êtes tout à fait libre; mais, si j'ai un conseil à vous donner, n'épousez que l'homme que vous aimerez.

— Quant à vous, monsieur le marquis, fit-elle, tâchez d'être un loyal gentilhomme.

Le jeune homme offensé se redressa brusquement; mais il vit un tel éclair dans l'œil de sa mère qu'il n'osa dire un mot.

La berline partit. Quand elle eut disparu à l'angle de la route, la marquise jeta autour d'elle un morne regard.

— Seule, seule au monde ! dit-elle. Je n'ai eu qu'une affection dans ma vie, et je l'ai perdue par ma faute; mais du moins, pauvre et cher Adrien, je resterai avec ton souvenir, dont rien ne me distraira, aux lieux où nous nous sommes aimés, où nous aurions pu nous tant aimer.

A partir de cette époque, madame de Cireix vécut dans l'isolement le plus complet; elle ne reçut même plus l'abbé Muron ni le docteur Piard. De temps en temps ils venaient demander de ses nouvelles; alors elle les faisait remercier de l'intérêt qu'ils voulaient bien lui porter. Une fois par an seulement, Estelle et Roger, accompagnés de la vieille baronne de Kfili, toujours ingambe, venaient présenter leurs devoirs à leur mère. La visite était courte, la marquise et ses enfants l'abrégeaient d'un accord tacite.

La baronne s'affligeait, il est vrai, de voir sa fille dans un pareil état de réclusion et de tristesse; mais elle avait peur de mourir dès qu'elle s'ennuyait, et elle s'ennuyait horriblement à Cireix. Elle partait donc au plus vite. Quant au château, il était d'une apparence encore plus désolée qu'autrefois. Ce deuil des choses plaisait à la marquise; il était en harmonie avec celui de son cœur. Pendant la belle saison, en automne surtout, elle se promenait

souvent sous les arbres touffus de la cour d'honneur, devant la grille. Si quelque voyageur étranger au pays passait alors sur la route, il s'arrêtait tout surpris à la vue de cette femme de haute taille, aux vêtements noirs, aux traits durs, à la pâleur éclatante, et, avisant quelque paysan, lui demandait qui elle était.

— C'est la grande marquise, lui répondait-on.

LE

COMTE D'ARBRAY

I

Le château des Roches est situé tout au bord de la mer, à l'entrée même de la baie de Laber-vrac'h. Cette baie, à quelques lieues de Brest, est remarquable par le chenal hérissé de roches qui en permet l'accès. Celles-ci se dressent à côté les unes des autres et jalonnent la passe étroite et profonde. C'est d'elles que le château a reçu son nom. A en croire les gens du pays, il a existé de tout temps ; et de fait, il offre des murailles lézardées et des tourelles à demi détruites. Bâti sur un entablement de granit qui surplombe la

mer et fait terrasse, il est en plein battu des vents du large. La campagne qu'il a derrière lui est sans végétation, et le ciel gris de la Bretagne s'y abaisse rapidement vers un horizon de terrains caillouteux et jaunâtres. Le très-petit village des pêcheurs se dissémine, selon la courbe de la baie, en cabane sordides, presque au ras du sol, et ce lieu, chétif et nu en été, devient pendant l'hiver sinistre et désolé. Le château des Roches appartenait, il y a quelques années, à l'héritière de la noble maison des Penfelt ; mais cette héritière, mademoiselle Aurélie, l'avait quitté tout à coup, et on ne savait point ce qu'elle était devenue. Deux serviteurs seulement gardaient le château et ne recevaient jamais de nouvelles de leur maîtresse. Ils s'adressaient pour leurs gages à un notaire de Brest, et, laissant d'ailleurs la clef du logis sous la porte, vivaient parmi les pêcheurs. Aussi furent-ils très-étonnés quand ils apprirent, par un soir d'octobre, qu'un étranger demandait à leur parler. Cet étranger, de haute taille, enve-

loppé dans son manteau, entouré déjà par la population avec une curiosité sauvage, s'informa auprès d'eux s'il ne serait point possible de louer le château. Ils répondirent qu'ils n'en savaient rien et que cela regardait le notaire. Comme il était trop tard pour que le voyageur retournât à Brest ce soir-là, il accepta l'hospitalité d'un des pêcheurs, mangea les coquillages et but le cidre qu'on lui offrit, mais sans dire un mot, et dormit ou plutôt veilla toute la nuit, assis sur un escabeau, auprès du feu. Le lendemain, en partant, il donna une pièce d'or à son hôte, ce qui, joint à ce fait étrange de l'arrivée d'un inconnu à Labervrac'h, causa une rumeur extraordinaire. Cependant, à quelques heures de là, le notaire reçut la visite du voyageur et consentit, sur sa prière, à s'enquérir des intentions de mademoiselle de Penfelt. Celle-ci, à la grande surprise du notaire, répondit au bout de quelques jours que le château des Roches était à l'entière disposition du comte d'Arbray. Il n'était point question du prix de

location, que le notaire régla comme il l'entendit. Dès que le bail fut passé, le comte, accompagné d'un vieux matelot, s'installa aux Roches en enjoignant aux deux serviteurs de ne se préoccuper de lui en aucune façon.

La vie que menèrent à partir de ce jour-là le maître et le serviteur fut toujours la même. Le matelot, qui s'appelait Le Drevez, servait à la fois au comte de valet de chambre et de cuisinier. Le temps qu'il n'employait pas à ces fonctions, il le passait à frotter les escaliers, à fourbir les cuivres, à maintenir du haut en bas le château dans un état d'étincelante propreté. Il prétendait qu'il se fût ennuyé sans cela, et que ces soins de chaque minute lui rappelaient la toilette de son navire. En même temps il veillait sur le comte avec une sollicitude de chien fidèle, et secouait parfois tristement la tête en le regardant à la dérobée. Le comte, qui s'était imaginé sans doute que l'intérieur du château devait être, comme délabrement, en harmonie avec l'extérieur,

l'avait trouvé au contraire décoré et meublé avec une recherche extrême de luxe et d'élégance. Il s'était choisi pour appartement deux pièces du rez-de-chaussée. L'une était une chambre à coucher tendue de satin de Chine blanc, broché de personnages et d'oiseaux. Les rideaux des fenêtres, le baldaquin du lit et les siéges étaient de même étoffe; les meubles, à pieds droits, à encoignures et poignées de cuivre doré, étaient en marqueterie d'instruments et de fleurs. La seconde pièce était un salon carré et avait des panneaux recouverts de tapisseries des Gobelins du dernier siècle, copiées sur les dessins de Boucher. L'aspect en paraissait à la fois souriant et sévère, et se complétait par la vue de la mer. Une grande porte-fenêtre ouvrait en effet sur une terrasse légèrement inclinée se terminant par une balustrade de pierre d'où faisaient saillie, à une centaine de pieds d'élévation au-dessus de l'eau, des gargouilles gigantesques à têtes d'animaux fantastiques. C'était de préférence dans le salon

et sur la terrasse que se tenait le comte. Il y restait des heures entières, assis ou accoudé à la balustrade, à contempler la mer ; puis il se promenait longuement et sans relâche, les mains derrière le dos, la tête penchée. Il semblait non point plongé dans des réflexions profondes, mais bien absorbé par de cruels souvenirs et tristement perdu dans sa pensée. Quand, à l'heure des repas, Le Drevez venait le prévenir, il s'arrêtait, jetait d'un air vaguement étonné les yeux autour de lui et recouvrait avec un accablement résigné le sentiment de la vie réelle. C'était un homme de quarante ans, de traits accentués et fiers, au front largement découpé, aux yeux gris et calmes où s'était amorti le feu des passions. Ses cheveux, encore abondants, longs et noirs, blanchissaient par endroits, et sa bouche, aux coins tombants, avait une expression abandonnée d'amertume et de découragement. A table, il mangeait à peine, se laissait gronder par Le Drevez, ou échangeait parfois quelques mots avec lui. Après le dîner,

il s'asseyait au coin de la cheminée dans un large fauteuil et se mettait à fumer en regardant le feu comme il avait regardé la mer. C'étaient aussi les mêmes promenades à travers le salon ; les heures de la nuit s'écoulaient ainsi comme celles du jour. D'ailleurs la même impassibilité morne, aucun geste, aucune parole, nul soubresaut de l'âme ou du corps. De quelque coup qu'il eût été frappé on eût dit qu'il s'était immobilisé dans sa douleur. Vers le milieu de la nuit, il jetait son dernier cigare, regagnait sa chambre et s'engourdissait dans un lourd sommeil d'où il avait au matin quelque peine à sortir.

— Monsieur le comte, lui dit un jour Le Drevez, vous vous tuerez, si vous continuez.

— Bah ! tu crois ? répondit le comte.

— Cette vie-là ne vous vaut rien, à vous qui faisiez tant de courses sur terre et sur mer. Aussi me suis-je permis, ajouta-t-il timidement, d'écrire au docteur Hersent.

— Tiens ! c'est une heureuse idée que tu as

eue là, fit le comte avec sa bonhomie froide; j'aurai plaisir à le voir.

Quelques jours après, le docteur arrivait. Il avait l'âge du comte et la physionomie douce, spirituelle. Tout d'abord, avec un attendrissement dont il ne fut pas le maître et qui tenait sans doute à de récents souvenirs, il serra fortement son ami dans ses bras. Le comte devint très-pâle et lui dit:

— Est-elle bien au moins là-bas? A-t-elle sur sa tombe les fleurs qu'elle aimait?

— Oui, je les lui porte en ton nom, et je les renouvelle quand elles sont fanées. La chère créature ne souffre plus.

—Que c'est bizarre, Hersent! dit tout à coup le comte avec une amertume pleine d'ironie.

Pendant quarante ans, je m'étais cru de bronze ou d'acier tant je réagissais contre les émotions de cette vie, et voilà que cette enfant disparue m'entraîne doucement après elle ; car je me meurs, mon ami, tout simplement.

—Oui, répondit Hersent en le regardant attentivement; tu t'en vas d'infiltration et d'anémie. Tu permets? continua-t-il en lui touchant le dessous des yeux et lui tâtant le pouls. Les chairs se bouffissent, et la machine s'arrête. Veux-tu que je te guérisse?

—Avec des remèdes, de l'exercice et du fer, n'est-ce pas? dit le comte en souriant.

—Pas davantage, si tu veux te remettre à vivre avec la volonté, avec la force d'un homme.

—Ah! voici le difficile, voilà l'impossible, et je n'y mets pas de parti-pris, je te le jure: je n'ai plus de goût à la vie; mais je te conterai cela ce soir. Tu es fatigué et tu dois avoir faim. Allons dîner.

Pendant le dîner, le comte s'occupa de son hôte, l'écouta et lui répondit avec affabilité; mais il était facile de voir qu'il ne prenait à la conversation qu'un intérêt de pure politesse. Après le repas, ils s'assirent devant le feu et restèrent d'abord silencieux. Le vent souf-

flait au dehors et la pluie fouettait les vitres. Le comte paraissait se recueillir, et Hersent attendait.

— Eh bien ! Maxime ? lui dit-il enfin.

Le comte tressaillit.

— C'est vrai, fit-il, tu n'as guère vu que le dénoûment ; quand j'eus tué le mari de Lucile, et que la pauvre femme est morte entre mes bras, brisée d'émotions, d'angoisses et de terreur. Sa mort est venue de la rupture d'un anévrisme, m'as-tu dit ?

— Oui, répondit Hersent.

— Mon cher ami, reprit le comte, je n'ai pas à te raconter mon existence, tu la connais, puisque nous avons presque toujours navigué ensemble ; mais je t'expliquerai, parce que j'y ai beaucoup réfléchi dans ma solitude, comment j'en suis arrivé à l'état moral où tu me vois. Jusqu'à ces derniers temps, j'avais été constamment heureux. On ne se doute pas de quel prix se paie le bonheur. Être heureux, cela paraît

simple et facile, et l'est en effet. Il n'y a qu'à se laisser aller au courant. Les circonstances s'enchaînent et se résolvent au gré de nos désirs. La fortune nous prend par la main, et, sans même que nous ouvrions les yeux, nous conduit au but. Nous devenons ainsi, de façon inconsciente, aveugles et souriants comme elle. Or la fortune, à le bien juger, est une divinité froide et stérile. Elle immobilise, en les pétrifiant chaque jour davantage, ceux qu'elle se plaît à protéger, dans l'insouciance égoïste et superbe, dans le profond dédain des autres, dans l'immense amour de soi. A vingt ans, j'avais tous les biens de ce monde, la santé, la force, un beau nom, l'argent et les protections; j'étais de plus admirablement doué. J'avais l'imagination vive, l'intelligence prompte et lucide, le cœur ardent. J'aimais enfin la carrière où j'entrais et qui me fut aussitôt une fête. La marine, par les changeants spectacles qu'elle offre, par la mobilité des impressions qu'elle donne, par la remar-

quable faculté d'oubli qu'elle développe en nous, devait d'ailleurs m'entraîner rapidement sur la pente de l'éclectisme commode et du scepticisme élégant auxquels se complaît l'orgueil d'un jeune homme. Je me livrai tout entier, avec la fougue de mon âge, aux plaisirs et aux aventures de femmes. Je n'avais point au surplus, à la manière des prolétaires de l'ambition dans toute carrière hiérarchique, à me préoccuper de mon avenir. L'avancement venait à moi de lui-même, grâce à l'intérêt bienveillant de mes chefs, qui me choisissaient au moment voulu quelque poste brillant ou difficile à remplir. Je poursuivis donc sans obstacle la réalisation de mes rêves. J'appelle ainsi, au point de vue du cœur et des sens, l'idéale, la décevante, l'infatigable recherche d'émotions nouvelles; mais là encore de nombreux succès m'aplanirent tellement la route que j'y trouvai seulement la monotonie séduisante de la fantaisie et du changement. Rien de mon être ne s'y fondit. Je planai au-

dessus de mes aspirations et de mes faiblesses avec une satisfaction sèche, hautaine, très-rarement attendrie. J'étais sans conviction et sans entrailles. Mon existence vagabonde m'épargnait elle-même les cruautés perfides ou les ennuis poignants de la rupture. Tout se dénouait par l'absence dans ces liaisons éphémères; rien ne s'y brisait de façon à me donner une impression vive ou durable. A mon grand contentement, car j'eusse vu une fatigue à ce qu'il en fût autrement, ma rouerie était innocente. En un mot, jusqu'à trente-huit ans, j'ignorai la passion, et j'en étais venu, avec une insolence naïve, à nier qu'elle existât. Quelle est, en effet, la définition vraie de la passion ? — Un irrésistible mouvement de l'âme. Ce mouvement, je ne l'avais jamais éprouvé. Peut-être est-ce aussi la faute de notre manière de vivre. Nos habitudes d'esprit, les alternatives d'obéissance et de commandement qui se succèdent pour nous, la résignation forcée que nous impose le plus souvent l'inertie des

éléments, l'impossibilité de hâter en maintes circonstances la marche du temps ou le dénoûment des situations critiques, excluent pour nous cette impétuosité prime-sautière et quelque peu puérile qui se répand en transports, en cris, en actes même. Lorsque nous serions tentés de nous laisser emporter, il nous vient à l'esprit l'appréciation logique, instantanée des choses. Nous ne concevons, je ne conçois, pour ma part, que la passion contenue, qui se réserve, et dont le second mouvement, bien plus vrai que le premier, est implacable et décisif, car il s'est trempé à la réflexion, à l'image du fer rougi que l'on plonge dans l'eau pour lui donner la résistance élastique et condensée de l'acier; mais ce second mouvement lui-même, qui est la passion concentrée en toute sa puissance, je ne l'admettais qu'en théorie et comme un résultat intéressant de spéculations psychologiques.

Eh bien, Hersent, j'ai vécu ainsi jusqu'au jour où j'ai rencontré madame Davenel. Je me

suis pris à l'aimer, parce qu'avec sa faiblesse, son charme d'extrême jeunesse, le besoin qu'elle avait de protection, j'ai vu en elle une autre femme que toutes celles que j'avais connues. Elle ne se présentait à moi ni avec cette coquetterie mondaine qui fait pressentir la banalité d'une intrigue, ni avec cette tendance au despotisme qu'a trop souvent l'amour exclusif chez les femmes sincères. Je me sentais son maître, son appui, son amant. Je devinais que, si elle était déjà tout entière à moi, j'allais également lui appartenir; mon heure enfin était venue d'aimer. J'eus alors, avec une violence inouïe, douloureuse et singulière, cette marée montante de désirs, d'angoisses, d'effusions, qui fait la passion, en même temps que je conservai la redoutable lucidité qui permet de mesurer les obstacles et de sonder les abîmes. Quand les nuages se sont amassés, que l'orage a grondé et que ma pauvre Lucile a été menacée, j'ai frappé, sans pitié comme sans regret, quiconque se plaçait entre

elle et moi. J'ai tué son mari, qui me la disputait, et, si elle eût vécu, je l'eusse emportée n'importe où, comme mon bien suprême, comme ma proie ; elle est morte, et je ne suis resté debout qu'en apparence. Après tant d'années d'égoïsme ou de lâches jouissances, cette tardive explosion de toutes mes forces aimantes a été si complète, si souveraine, que rien en moi ne lui a survécu. Ça été là mon châtiment ; la passion, à laquelle je ne croyais point, m'a frappé comme l'eût fait la foudre, et n'a laissé sur son passage que des cendres éteintes. J'ai plus que le dégoût de la vie, j'en ai l'indifférence absolue.

— Tu n'as que quarante ans, fit Hersent ; tu aimeras encore.

— Non, répondit le comte avec une tranquille sécurité ; la guérison n'est point là, cher docteur.

— Pourquoi ne deviendrais-tu pas ambitieux ? Tu peux prétendre aux plus hauts grades de ta carrière.

Maxime haussa les épaules.

— A quoi bon? fit-il; je ne comprends qu'on soit ambitieux que par devoir ou par plaisir. Or rien ne m'y force, et je n'ai pas de goût à l'être. Le jour où l'on se battra, j'irai à mon poste; j'aurai même une joie réelle à m'enivrer de poudre, de bruit et de violences; puis, s'il vous arrive alors les illuminations soudaines du génie, on a quelque chance de devenir un Nelson; cela en vaut la peine. Autrement, non. En dehors des champs de bataille, l'ambition n'est plus que l'intrigue. Elle se réduit, sur une moindre échelle qu'à la cour, à l'art banal du courtisan, à de petites manœuvres, à de petites perfidies, à de grandes courbettes. Combien j'en ai vu qui suivaient ce chemin, humbles, effarés, inquiets, et qui, après toute une vie de dépendance et de convoitises, retombaient à leur mort des plus hauts sommets de la gloire factice à laquelle ils avaient su atteindre, dans l'obscurité de l'histoire et dans l'oubli de tous. C'est puéril et malsain, et j'y éprouve-

rais encore moins de répugnance que d'ennui. Non, Hersent, non, mon ami, le comte d'Arbray ne sera le serviteur que de lui-même et le courtisan que de sa dignité.

— Il te reste l'argent. Prends ce qu'il donne. Distrais-toi.

— Il ne donne que la sensation. Je n'y tiens plus, et je n'ai la curiosité de rien.

— Que comptes-tu faire alors!

— Rester ici. Ou je deviendrai plus malade, et j'y suis résigné, ou ma constitution réagira d'elle-même contre l'existence que je mène. Alors je serai guéri, et je me remettrai à vivre comme tout le monde. La nature se charge parfois de ces phénomènes tout physiques auxquels n'ont part ni l'esprit ni la volonté. En attendant, cette mer battue de vent, ces nuages sombres, ces rochers grisâtres, ont pour moi une tristesse en harmonie avec mon cœur, qui ne bat plus.

— Tu n'as donc plus d'amitié pour moi? fit Hersent.

Le comte se leva, et prit vivement les mains du docteur, mais il se rassit presque aussitôt en lui disant d'une voix calme ;

— Si fait, je t'aime bien.

II

Hersent ne resta aux Roches que peu de jours, pendant lesquels Maxime ni lui ne revinrent plus sur la conversation qu'ils avaient eue ensemble. Très-inquiet toutefois, le docteur essaya de tirer le comte de sa torpeur en lui témoignant le désir de faire quelques promenades en mer ou dans les environs de Labervrac'h. Maxime se montra d'une docilité amicale, mais toute passive, sous laquelle il était facile de voir la contrainte et la fatigue. Aussi éprouva-t-il une sorte de soulagement quand son ami le quitta. Il allait du moins retomber dans cet accablement volontaire où il appartenait tout entier à sa douleur et à ses regrets.

Il avait repris sa vie habituelle, lorsqu'un jour, dans une de ces promenades lentes et continues qu'il faisait par le salon, il s'arrêta devant un petit meuble Louis XV, moitié cabinet, moitié secrétaire, en bois de rose et d'un travail curieux. Le tablier, relevé, n'avait point de serrure et présentait un capricieux assemblage de clous dorés. Maxime appuyait machinalement son doigt sur chacun d'eux, quand, au dernier qu'il toucha, le tablier s'abattit brusquement. Il y avait dans l'intérieur du secrétaire un cahier dont le comte lut aussitôt, sans même le vouloir, le titre écrit en grandes lettres. Ce titre portait :

NOTES

SUR MA VIE ET SUR MA PERSONNE

Maxime aurait voulu refermer le secrétaire, mais pour cela il fallait sans doute connaître quelque ressort caché, et il n'y put réussir. Le cahier resta donc ainsi exposé à sa vue, et il lui prit

bientôt la curiosité de le lire. C'était une indiscrétion ; mais, comme il se sentait capable de garder avec le plus tranquille désintéressement un secret, quel qu'il fût, il ne vit aucun inconvénient à ce qu'il allait faire.

Voici ce qu'il lut :

« J'ai vingt-cinq ans, je suis grande, mince et bien faite. Mes cheveux sont d'un roux ardent, ma peau blanche et d'une extrême finesse, mes yeux d'un bleu pâle et changeant et d'une expression indéfinissable ; mon nez est légèrement recourbé avec des ailes frémissantes et mobiles, ma bouche dédaigneuse et sensuelle, et mon menton très-ferme. Si du visage je passe à ma personne, mes épaules sont tombantes et d'un irréprochable modelé, ma poitrine est ample et riche, ma taille ronde et souple. J'ai enfin de très-jolies jambes, le pied cambré et excessivement petit. J'oubliais mes mains, qui sont longues, transparentes et le plus souvent brûlantes.



» Je suis née de père français et de mère irlandaise qui, tous deux, si j'en crois les miniatures de madame de Mirbel, étaient remarquablement beaux. Je ne me souviens en effet que très-imparfaitement de mes parents, les ayant perdus de fort bonne heure. Mon père a l'air et l'attitude d'un fier gentilhomme, et ma mère est une vraie fille de la verte Érin. Il y a d'ailleurs dans sa physionomie comme dans la mienne un caractère d'étrangeté. C'est quelque chose d'énigmatique et d'ondoyant. Je croirais que nous sommes moins faites de limon terrestre que de l'écume des flots au bord desquels nous avons vu le jour.

» C'est mon oncle, un frère de ma mère, qui m'a élevée, ou plutôt j'ai grandi auprès de lui sans qu'il s'occupât de moi le moins du monde. Je l'ai toujours connu fort âgé. Il était venu s'établir à Penfelt et vivait, tout à la science, au milieu de cornues et d'alambics Je m'imagine qu'il cherchait la pierre philosophale. Il est mort

à plus de quatre-vingts ans. Je dois lui rendre cette justice, qu'il n'a pas fondu dans ses creusets une seule parcelle de ma fortune, qui est considérable, et qu'il l'a au contraire parfaitement administrée.

» J'ai passé toute mon enfance à courir en liberté, au grand air, sur les galets, dans les algues et les rochers, à demi dans la mer, et la plus grande partie de ma jeunesse enfermée à lire dans la bibliothèque du château. Personne ne me surveillant, j'ai lu, sans exception, au hasard de ma fantaisie, avec une ardeur inconcevable, fébrile et jamais assouvie, les quinze cents volumes qui se trouvaient là. J'allais des uns aux autres avec le même étonnement ravi et la même impatience de savoir. Ma mémoire est prodigieuse, et je n'oubliais rien. Aussi vivais-je en une sorte d'hallucination cérébrale. J'assistais par l'histoire, par la poésie, par les romans, à un spectacle sans fin, et qui recommençait à toute heure sous un aspect différent. J'accumu-

lais d'ailleurs mes impressions. Je ne les discutais ni ne les classais. Où étaient le vrai et le faux, le bien et le mal? Je n'en savais rien, et ne m'en préoccupais pas. Ils se faisaient plutôt contre-poids, et mon intelligence n'essayait même pas de contrôler mes plaisirs d'imagination. Ceux-là étaient sincères, sans cesse renouvelés et d'une spontanéité complète. Je ne commençai à réfléchir que lorsque je n'eus plus, pour ainsi dire, aucun volume à lire. Pour la première fois, je m'arrêtai avec une espèce d'inquiétude, puis je revins sur mes pas, prise d'une hésitation et d'un trouble mal définis. Certains livres m'attiraient, avaient pour moi un charme secret et dangereux. J'avais dix-huit ans, et j'étais encore une jeune fille; mais, d'esprit, je devins femme en analysant ce qui m'avait vaguement sollicitée d'abord, en cherchant un sens aux confuses émotions qui m'avaient agitée. Quand je me fus rendu compte de ce qu'est la vie du cœur et des conséquences positives qu'elle entraîne,

quand j'eus pressenti, deviné, compris l'amour sous sa double face, avec ses élans vers l'idéal et ses voluptés dont la signification précise ne m'échappa point, je ne me décidai, tant était indécis et flottant en moi le sentiment de la vertu et du vice, ni pour une voie ni pour l'autre. Je fus uniquement saisie d'un irrésistible et froid désir d'aller au monde, à la foule, au bruit, au combat, et de substituer pour mon propre compte et à mes risques et périls, à la fantasmagorie qui me hantait la pleine réalité de l'existence.

» La mort de mon oncle, qui arriva vers ce temps-là, me laissa une complète liberté d'action, et j'en profitai pour aller à Paris. J'y avais une tante, sœur de mon père, que je ne connaissais pas, mais qui me reçut à ravir et se prit pour moi d'une espèce de passion. Elle prétendait que je lui ressemblais de visage et de caractère, et que je lui rappelais sa jeunesse. Cette jeunesse, je le savais par ouï-dire, avait été très-brillante et fort légère. Madame de Sennepré

était, sous la Restauration, une de ces rares et excentriques duchesses qui continuaient, avec un scandale adouci par une exquise élégance de ton et un respect absolu de certaines convenances, les traditions des femmes de l'ancienne cour. Raisonnable et folle, sans principes, mais très-fière, sûre de l'impunité par son rang, par sa fortune, par l'affection du roi, elle avait porté à l'extrême la hardiesse de ses choix et de ses aventures. En même temps toutefois elle s'était si peu livrée, avait dominé de si haut les hommes qui s'imaginaient avoir surpris son cœur ou sa fantaisie, qu'elle avait maintenu sa position intacte. Elle n'avait jamais eu de ces affections vives qui amoindrissent une femme en accusant son rôle ordinaire de dépendance et de faiblesse. C'était la patricienne qui entrait au bain devant ses esclaves. Cette galanterie hautaine, assaisonnée d'un esprit implacable et d'une perfidie charmante, s'était continuée fort longtemps pour elle. Elle y avait pourtant re-

noncé, par orgueil plus encore que par prudence, aux environs de ses cinquante ans, et quoiqu'elle fût très-belle encore. Si faibles que fussent sur sa personne les atteintes de l'âge, elle eût redouté et presque rougi de les laisser constater par ses courtisans, dont l'admiration avait été jusque-là sans restriction.

» Elle n'était point femme à renoncer au monde du même coup, mais dès lors elle n'eut plus qu'un salon. Ce salon, très-vivant, à la mode du temps, avait néanmoins un parfum d'ancien régime. C'était une société d'élite, polie et spirituelle, avec beaucoup plus de hardiesse dans les idées que dans les mots, ce qui est le contraire de ce qu'on voit aujourd'hui. On y causait de tout avec un éclectisme parfait et sans aucune sévérité de morale. On voyait que ma tante s'était recruté un état-major parmi ses anciens amis et ses anciennes rivales. Les hommes avaient traversé trois révolutions et les femmes deux générations d'adorateurs. Le jeune monde

qui venait après celui-là se modelait un peu sur lui pour les idées, mais était fort lancé dans les plaisirs et les fêtes. Ma tante l'y retenait. Elle aimait autour d'elle, autant que les causeries délicates, l'éclat et le bruit. A mes débuts dans ce monde, je fus un peu dépaysée et comme effrayée. Quoique mon immense lecture eût fait de moi une sorte de monstre dans l'ordre moral, je n'avais pas impunément mes vingt ans. Je sentis d'instinct le besoin d'échapper à cette solitude bruyante et de m'appuyer sur un homme que j'eusse aimé et qui m'eût épousée. Vraiment je ne me croyais pas bien exigeante. Je ne tenais ni au rang ni à la fortune, point même à l'âge. Je voulais seulement un homme que je me reconnusse supérieur par l'intelligence et par la volonté, qui m'aimât de façon douce et protectrice. J'étudiai les hommes qui m'entouraient et dont aucun ne répondit à ces conditions. Je ne m'en étonne plus maintenant. L'orgueil d'une jeune fille telle que je l'étais ne pouvait être

dompté que par l'amour qu'elle eût ressenti. Je me rebutai vite de cette poursuite que je traitai de romanesque, et m'acclimatai au milieu où je vivais. La duchesse de Sennepré avait, je crois, caressé le rêve de se voir revivre en moi, et me donnait en toute naïveté des conseils dans ce sens. J'étais pour elle bien plutôt une jeune femme qu'une jeune fille, et il n'y avait, si je puis m'exprimer ainsi, que mon état de célibataire qui la gênât un peu. Aussi aurait-elle voulu que je prisse un mari; mais il me le fallait, au rebours de mes intentions premières, de composition facile; car j'étais trop bien douée, me disait-elle, pour m'astreindre aux vertus et à la fidélité d'une bourgeoise. Ce qu'elle me vantait comme d'un attrait sans égal, c'était cette royauté féminine qu'elle avait si longtemps exercée, et qui lui avait valu tant de succès, tant de plaisirs de tout genre.

» — Mais, ma tante, lui dis-je un jour qu'elle

m'induisait en tentation, il faut, quoi qu'on en dise, la payer de sa personne.

» La vieille duchesse eut un intraduisible haussement d'épaules et un sourire d'une malicieuse éloquence où se lisaient toutes les joies disparues de son passé.

» — Va, tu n'es qu'une enfant, me répondit-elle.

» Ce qui est certain, c'est que cette omnipotence de la femme sur ce qui l'entoure, je la rêvais, à part moi, avec une âpreté violente. Il y avait à cela de l'orgueil, du dépit, presque de la haine. J'en voulais à tous ces hommes dont nul ne m'avait fait battre le cœur. Je les désirais à mes pieds, asservis, humiliés, subissant ma vengeance et mes dédains. J'avais aussi de tumultueux mouvements. Ce n'était pas de bonheur que j'avais soif, c'était de vie, de sensations partagées. Ma jeunesse s'élevait en moi avec d'indomptables soubresauts de désir et d'ardeur. Ma bizarre éducation portait ses fruits. J'avais

la fièvre et le vertige. Je voulais, semblable aux prêtresses de l'antiquité, toucher du doigt, lire de mes yeux, ces livres sibyllins des destinées de la femme dont mon imagination seule avait pénétré le secret.

» Je pris mon parti avec une curiosité maladive. Je me sentais assez forte pour me rejeter en arrière, s'il le fallait, et j'avais néanmoins le ferme propos de marcher en avant. Parmi les nombreux jeunes gens qui me faisaient la cour, je choisis donc pour mon expérience, car c'est le vrai nom à donner au dessein que je formais, non point celui qui m'eût été le plus sympathique peut-être d'esprit ou d'intelligence, mais celui dont l'extérieur fût le plus à mon gré. J'accueillis ses soins avec une émotion et une réserve calculées qui pussent lui donner le change sur mes sentimens réels. M. de Méritens songea tout de suite à un mariage qui eût été pour lui une affaire solide, et fort peu à l'aventure que je tentais, mal définie encore dans ma

pensée, et dont, je dois l'avouer, il n'osait même entrevoir la possibilité. Aussi, quand il crut démêler que je voulais l'entraîner en plein roman, eut-il des hésitations et des étonnements assez comiques. A la fin pourtant il se risqua dans ces sentiers galants qui paraissaient s'ouvrir complaisamment devant lui et dont je ne lui fermai pas l'accès. Ces menus suffrages de l'amour, pour employer le langage de ma tante, me causèrent une impression singulière. Je les accordais, il est vrai, ce qui rentrait assez dans ce rôle de condescendance satisfaite auquel je voulais bien me prêter, mais en même temps je les subissais.

» Les situations n'étaient pas interverties, comme l'eût rêvé mon orgueil de femme, et à chacune des entreprises, si légères qu'elles fussent, que je permettais, je m'apercevais que j'étais, dans de certaines limites, humiliée et vaincue. Quant à la sensation que j'avais cherchée, elle me venait indécise et sans rien de ce trouble et

de ce plaisir que ma solitude avait pressentis. Était-ce donc, ainsi que me le criait ma conscience, qu'une femme bien née ne saurait avoir de joies vulgaires, si son cœur n'est touché le premier? Et certes je n'aimais pas M. de Méritens, et je n'eusse aimé personne. Je ne me refusais pourtant point encore à la voie où j'étais entrée; j'y marchais avec une résolution cauteleuse, scrutant d'un œil défiant, de plus en plus désenchanté, sous les fleurs douteuses dont je m'obstinais à les recouvrir, les précipices au bord desquels je me hasardais. Un soir, je me trouvais seule avec M. de Méritens dans le jardin de l'hôtel. Nous étions assis à côté l'un de l'autre sous une charmille. La nuit tombait lumineuse et pure avec toute sorte de senteurs s'échappant des arbres. Il me parlait avec feu de son amour et de ma beauté. Entre ses mains brûlantes ma main était sèche et glacée. Je ne lui répondais pas, mais je l'examinais fixement. J'étais oppressée et dans l'attente. Il cessa tout à coup

de parler, m'entoura la taille d'un de ses bras et se pencha vers moi. J'eus son souffle sur mon visage, et pour la première fois ses lèvres touchèrent les miennes. D'un bond, je me dégageai et fus sur pied. L'épreuve était faite. Dans ce baiser, si rapide qu'il eût été, dans ce contact d'une seconde, j'avais eu la perception nette, foudroyante à froid, si je puis dire cela, de l'ardeur emportée, dominatrice de l'homme et de la soumission passive imposée à la femme. Qu'était donc cette royauté prétendue qu'on m'avait vantée, à laquelle j'aspirais, si à quelque degré que ce soit, pour l'obtenir ou pour la conserver, il faut être l'idole, moins exaltée que profanée, sur laquelle ses adorateurs portent leurs mains hardies ?

» Non, aucune femme ne saurait réaliser pour elle, ainsi que j'en avais un instant conçu le fol espoir, une destinée à la don Juan. Tout lui manque pour cela, le port, les allures, la force, la superbe. A l'heure même du triomphe,

elle n'attaque plus, elle se rend. Elle marche de conquête en conquête à la condition dérisoire d'oublier, non de se souvenir. Sa victoire de la veille est sa défaite du lendemain. Elle a, quoi qu'elle fasse, appartenu à l'amant qu'elle quitte, et ne conserve l'équivoque prestige du désir et de l'inconnu que pour ceux qu'elle n'a point possédés. Pour ceux-là, en les tenant à distance, elle reste ceinte de lauriers imaginaires; mais quelle singulière victorieuse que celle qui s'abstient du combat! Telle femme a joué cette comédie pendant les trente premières années de ce siècle, qui est demeurée surtout une énigme médicale, tandis que les illustres écrivains qui la courtisaient, bien moins hommes d'action que d'idées, s'accommodaient d'un amour platonique en harmonie avec leur maturité d'âge et la placidité de leur système nerveux. J'avais assez lu pour juger à leur vraie taille les femmes célèbres de l'histoire. Les maîtresses des rois n'ont jamais tenu qu'un sceptre d'emprunt. Le

jour où le royal caprice s'est lassé d'elles et ne les a plus soutenues, elles sont tombées dans le cloître, dans l'opprobre ou dans l'obscurité. La vraie Marie Stuart, et même, si l'on veut, celle de la légende, n'a que l'auréole de ses malheurs. Les seules femmes qui aient véritablement fait servir les hommes à leurs plaisirs avec un absolutisme et un mépris égaux à ceux dont certains hommes usent avec nous, étaient des monstres par l'obésité ou par la laideur; mais Élisabeth et Catherine avaient pour armes, et ce ne sont point celles dont leur sexe peut disposer d'ordinaire, la puissance et l'échafaud.

» Ces réflexions m'occupèrent longtemps. Je m'arrêtai aussi à Marguerite de Bourgogne, qui, celle-là, était femme par la beauté et les passions. Le dénoûment tragique de ses caprices me plaisait. Puisque notre lot est de nous humilier dans l'amour, périssent du moins les imprudents par qui nous nous laissons surprendre en ces heures de faiblesse ! Il en advint mal de mes der-

nières méditations sur ce sujet à ce pauvre M. de Méritens. Ce n'était pas un homme d'esprit, et il avait le tort de ne se comporter qu'en amoureux à demi éconduit. Comme cela m'irritait au dernier point et que je n'avais pas de tour de Nesle d'où je pusse le précipiter, je lui laissai chercher querelle par un jeune homme qu'il s'imaginait être son rival. Le duel eut une issue plus funeste que je ne le prévoyais. M. de Méritens fut tué, et j'avoue que le premier saisissement passé, je me sentis soulagée d'un grand poids. Je ne fus mêlée à aucun propos à l'occasion de cette rencontre, et je rentrai ainsi en pleine possession de moi-même.

» Dès lors, je n'eus plus aucune velléité, je ne dirai pas d'aliéner ma liberté, mais de renouveler des expériences dont la première m'avait si mal réussi. Bientôt aussi je me dis que, si j'étais probablement faite pour vivre seule, en dehors des entraînements comme des affections de la femme, mon indépendance du moins, aussi

absolue qu'elle pût l'être, m'appartenait à jamais avec mon nom et ma fortune. La duchesse de Sennepré, qui ne voyait déjà plus en moi la continuatrice éventuelle de ses succès d'autrefois, me laissa partir sans trop de chagrin, en répandant ces larmes qui coulent aussi aisément dans la vieillesse que dans l'enfance. Je retournai d'abord aux Roches, que je me plus à installer comme on les voit aujourd'hui; toutefois au bout de peu de temps je fus prise d'un ennui mortel en ces mêmes lieux d'où j'étais partie inquiète et troublée à coup sûr, mais vivante et avide d'émotions, tandis que j'y revenais désillusionnée et fatiguée. Je n'étais pas entrée dans la bibliothèque. N'en savais-je pas plus que tous ces livres qui ne m'avaient appris que l'erreur et le doute ! J'eus envie de voyager, d'aller très-loin, aux pays sauvages; mais comment? Allais-je me mêler de nouveau au monde, me heurter à ses exigences, à ses obstacles, subir ses hommages ou sa recherche ! J'étais misanthrope dans l'âme,

franchement, sans composition d'aucune sorte. J'hésitais donc sur les moyens de mettre mes projets à exécution quand le hasard vint à mon aide. Dans une visite que je fis à Brest à mon notaire, je rencontrai chez lui un de ses clients, un capitaine au long cours que de mauvaises spéculations forçaient de vendre son bâtiment, une admirable goëlette, disait-il. Il parlait les larmes aux yeux, et paraissait tellement désolé que je le pris en pitié et me proposai pour acquéreur. Sa joie fut grande, mais non sans mélange. Sur quel navire allait-il naviguer désormais? Ce fut alors que, mon dessein s'achevant soudain dans mon esprit, je demandai à ce brave homme s'il ne lui plairait point de naviguer pour mon compte, en me conduisant où il me plairait de voyager. Je crus qu'il embrasserait mes genoux. Le notaire était là, et le traité fut signé séance tenante. Le sieur Yvenin devenait le capitaine de la goëlette l'*Errante*, sous les ordres de l'amiral demoiselle de Penfelt.

» Voilà trois ans que je cours la mer, m'arrêtant quelques jours, quelques heures où mon caprice me porte, où ma fantaisie me retient. J'ai dans Yvenin le plus intrépide, le plus doux, le meilleur, le plus dévoué serviteur. Je suis maîtresse absolue à mon bord, et dans le monde où je passe je ne suis qu'une voyageuse. Je ne reçois point de lettres et n'en écris point. J'ignore s'il existe encore vraiment des femmes ou des hommes ; car, pour ce qui regarde ces derniers, ceux que j'ai sur *l'Errante* n'en sont pas. Ce sont simplement des matelots pour moi, comme je ne suis guère pour eux que leur maître et non une femme.

» Je crois que dans cette solitude, dans ce spectacle des grands horizons, dans cet oubli profond de ce qui pour moi était le monde, je suis devenue meilleure. J'ai l'apaisement que donne la vie calme, repliée sur elle-même, isolée de la lutte et des passions ; mais je n'oserais dire pourtant que je sois heureuse. Où vais-je, en effet, et qu'adviendra-t-il de moi ?

» Écrit et fait dans une de mes relâches à Labervrac'h et laissé aux Roches, afin qu'en me relisant plus tard je puisse comparer ce que je serai à ce que je suis présentement. »

Le comte d'Arbray relut une seconde fois cette confession assez étrange dans sa crudité et son réalisme, resta songeur, puis remit le cahier où il l'avait trouvé, en haussant les épaules et en se contentant de dire :

— Drôle de fille que cette demoiselle de Penfelt !

III

Trois mois plus tard, le comte Maxime d'Arbray était assis sur la terrasse du château des Roches. Cette après-midi de février était aussi belle qu'elle peut l'être en Bretagne. Le soleil, quoique pâle, brillait sur les flots avec de tièdes rayons de printemps. La mer, comme fatiguée

des violences de l'hiver, expirait sans force au pied des rochers. Une légère brise chassait de petits nuages blancs dans un ciel d'un gris-bleu. Les mouettes rasaient l'eau et décrivaient de grands cercles en poussant leur cri rauque. Maxime, renversé dans son fauteuil, jouissait presque en malade de l'adoucissement de la température. Son visage s'était encore amaigri et creusé. Sa belle chevelure, à demi blanche, tombait en longues boucles autour de son front. Ses sourcils, épais et pendants, ombrageaient ses yeux, qui gardaient leur expression tranquille et morne. Le comte ne s'ennuyait ni ne pensait; il se laissait aller à cet engourdissement qu'Hersent lui avait prédit, et qui l'envahissait par degrés. Ses forces, qu'il n'entretenait point, l'abandonnaient, et son intelligence s'égarait en d'indécises rêveries. Sa douleur ne l'occupait même plus ainsi qu'autrefois. On eût dit qu'elle s'usait en usant sa vie. Les heures s'écoulaient pour lui comme pour les enfants, d'une façon

distraite et inconsciente. Il regardait patiemment le flot qui montait le long de la falaise, puis qui en redescendait à la marée basse. Il s'inquiétait de la chasse heureuse de la mouette et du goëland, quand ils se rapprochaient par leur vol concentrique de la surface de la mer et plongeaient tout à coup à la crête d'une lame pour y saisir le poisson. Parfois il fermait les yeux et sommeillait.

Ce jour-là, il examinait à l'horizon un petit bâtiment dont on n'apercevait encore que la voilure, mais qui semblait plus gros que les barques de pêcheurs. Ses voiles d'ailleurs, au lieu d'être peintes en rouge et triangulaires comme celles des bateaux de la côte, étaient blanches et carrées. La brise poussait droit de l'arrière vers la baie de Labervrac'h le petit navire, qui grossissait à vue d'œil. La carène en émergea bientôt des flots, et Maxime reconnut une goëlette d'un assez fort tonnage, très-élégante et très-fine, quoique bien assise sur l'eau qui rejaillissait en

volutes aux deux côtés de sa proue. Bien qu'elle ne portât point de flamme, son gréement était tenu et ses voiles orientées comme à bord d'un navire de guerre. Le Drevez, qui était venu sur la terrasse, regardait aussi la goëlette.

— Voilà un joli bâtiment, monsieur le comte, dit-il à Maxime, et qui a l'air d'avoir le cap sur Labervrac'h.

— Va me chercher ma longue-vue, répondit Maxime.

Il put alors distinguer les objets et les matelots sur le pont de la goëlette. A l'arrière, près de la roue du gouvernail et surveillant la route, était un homme d'une cinquantaine d'années, à longs favoris blanchissants, coiffé d'un chapeau de cuir bouilli, et vêtu d'un caban de marin, mais sans autres marques distinctives que des ancres d'or aux revers. Quant aux matelots, ils étaient en chemise de laine et en bonnet phrygien. Ils avaient les mains et le visage hâlés et basanés à un tel point que Maxime s'en étonna et les examina

à deux fois. A cette seconde inspection, il vit que c'étaient des noirs. Il y avait, presque à la poupe et appuyant une lorgnette sur les enfléchures des haubans de grand mât, un dernier personnage près duquel se tenaient gravement assis deux énormes chiens de Terre-Neuve. Ce furent ces animaux qui attirèrent sur lui l'attention du comte. La goëlette s'était alors considérablement rapprochée, et n'était plus guère qu'à un mille de l'entrée de la baie. Ce personnage braquait précisément sa longue-vue sur le château des Roches. Le comte put aisément découvrir son visage, qui lui parut celui d'une femme. Les cheveux, séparés en bandeaux et ramassés à la nuque, s'abritaient sous un large chapeau de marin maintenu par une jugulaire. Les mains qui soutenaient la lorgnette, bien en évidence, étaient nues et chargées de bagues. Le costume se composait d'un caban bleu long, descendant jusqu'au genou, d'un pantalon et de bottines de mer en cuir jaune. Sous les plis du vêtement, la taille se devinait haute et svelte.

— Parbleu, se dit le comte après un certain effort de mémoire, c'est la demoiselle de Penfelt, et la goëlette est *l'Errante*.

La goëlette, alors à l'avenue des roches de Labervrac'h, avait tour à tour à loffer et à laisser porter pour en suivre les sinuosités. Elle accomplissait ces mouvements avec une précision rare. Enfin, après avoir franchi le dernier coude, elle cargua ses voiles et mouilla sous les murailles mêmes du château.

Maxime ne s'était pas trompé. C'était bien mademoiselle Aurélie de Penfelt. Les Roches se remplissaient de bruit sous les pas des domestiques qui prenaient possession des appartements et des marins qui montaient les bagages. Le comte, qui habitait le rez-de-chaussée, entendait marcher au-dessus de sa tête et avec assez de légèreté pour qu'il pût penser que ce fût mademoiselle de Penfelt elle-même. Il était dans une certaine perplexité sur ce qu'il allait faire. L'arrivée inattendue de la maîtresse des Roches le gênait au

plus haut point. Elle l'arrachait momentanément, en supposant que le séjour de la jeune femme fût de courte durée, sinon à la solitude, au moins au silence dont il s'était fait une habitude. Il songeait aussi que mademoiselle de Penfelt pourrait le prier de lui céder la place, et il se demandait où il irait. Ce site désolé, cette mer sauvage, avaient été les témoins, presque les confidents de sa douleur. Il les aimait et tenait à eux. Il ne pouvait cependant se dispenser de saluer la châtelaine des Roches, et il lui envoya Le Drevez pour savoir à quelle heure elle lui permettrait de se présenter chez elle. Le Drevez revint bientôt. Mademoiselle de Penfelt s'excusait auprès du comte de sa brusque arrivée, le suppliait de ne rien changer pour elle à son genre de vie, et le prévenait qu'elle lui ferait visite le lendemain. Maxime n'en était plus à s'étonner d'un caprice de femme ; il attendit donc tranquillement mademoiselle de Penfelt. Le lendemain, en effet, après avoir à peine donné à Le Drevez

le temps de l'annoncer, elle entra brusquement dans le salon où se tenait Maxime. Il était alors étendu sur une chaise longue, de sorte qu'avant qu'il se fût levé, il put apercevoir mademoiselle de Penfelt de bas en haut. Certains visages, ainsi entrevus, ont leur expression vraie, toute différente de celle qu'ils paraissent avoir d'ordinaire. Le comte eut la rapide conscience de cette fille orgueilleuse, dépourvue de sens moral, agitée de confus désirs, telle d'ailleurs qu'elle s'était dépeinte elle-même. Quand il fut debout et la vit en face, elle lui apparut avec une physionomie d'un charme tourmenté, d'une rare et inquiétante beauté. Ils échangèrent quelques phrases de politesse après lesquelles mademoiselle de Penfelt, avec une certaine témérité de pensée et de langage, entretint Maxime des nombreux voyages qu'elle avait faits dans le Levant.

— Est-ce l'influence de l'Orient, lui demanda le comte, qui vous a fait composer votre équipage presque exclusivement de noirs?

— Oui, fit-elle hardiment, ce sont des bêtes intelligentes préférables à des hommes avec la prétendue dignité desquels il faut compter. On fait ce qu'on veut de ces gens-là, sans bruit. Il suffit de la bastonnade ou de quelques bons traitements. J'ai vite changé mes matelots blancs au fur et à mesure que les noirs étaient dressés.

Maxime, sans dire un mot, considérait mademoiselle de Penfelt avec curiosité. Elle se troubla quelque peu, jeta les yeux autour d'elle, et aperçut, dans le petit meuble ouvert, son manuscrit de notes. Ce fut à son tour de regarder Maxime. Le comte lui raconta simplement ce qui s'était passé.

— Et vous avez lu le cahier? fit-elle.

— Oui, mademoiselle.

Elle hésita, puis au bout d'un moment :

— Tant mieux, monsieur, je suis ainsi pour vous une vieille connaissance, quoique, ajouta-t-elle avec une grâce extrême un peu triste, je ne me sois point flattée, et que je vaille peut-être

mieux que cela. Moi aussi, je vous connais, de réputation au moins, et c'est pour cela qu'au premier avis de mon notaire je me suis empressée de mettre les Roches à votre disposition. Je sais, pour y avoir longtemps vécu seule, que l'ennui vague et le chagrin réel s'y trouvent à l'aise. Maintenant pardonnez-moi une dernière fois mon voisinage, qui ne sera pas long, je le pense, et qui, je l'espère, ne vous sera point importun.

Pendant les jours qui suivirent, Maxime put croire que le château n'était toujours habité que par lui seul. L'unique bruit qui lui parvînt était, au-dessus de sa tête, celui de ces pas légers qu'il attribuait à mademoiselle de Penfelt. Elle veillait tard et se promenait, comme lui, par la chambre. Parfois il réfléchissait à l'existence bizarre de la jeune fille. Dans le cours de sa carrière, il avait connu quelques femmes excentriques qui voyageaient à l'aventure sur un yacht où se faisaient en Orient les imitatrices de lady Stanhope. Il ne conservait de ces femmes qu'un

Digitized by Google

souvenir mélangé de bien et de mal. Ne sont-elles pas de vivantes énigmes, comme le sphinx, prêtes ainsi que lui, sinon à dévorer, du moins à perdre dans sa vie et dans son amour l'insensé qui se laisse interroger par elle, prêtes à obéir à celui qui les devine? Mais, ainsi défini, le sphinx féminin n'est déjà plus une énigme. C'était là ce que se disait Maxime, et cependant la présence de mademoiselle de Penfelt sous le même toit que lui le distrayait de cette inertie de corps et d'esprit où il s'était plongé jusque-là. Il se surprenait à des impatiences de la mieux connaître et à la pensée qu'il n'était peut-être point étranger à la visite qu'elle faisait aux Roches.

Le plus souvent, dans l'après-midi, mademoiselle de Penfelt sortait avec son yacht de la baie de Labervrac'h et allait évoluer au large. Elle reprenait pour cela ses habits de marin, et, à l'entrée comme à la sortie, il lui arrivait souvent de se tenir au gouvernail et de

diriger elle-même la course de la goëlette. Bien que le capitaine Yvenin restât auprès d'elle pour l'aider, car la manœuvre de la barre eût été parfois pénible pour une femme, elle n'avait recours à lui que lorsqu'il le fallait absolument. Maxime passait de préférence ces heures-là sur la terrasse. Il saluait mademoiselle de Penfelt, qui lui rendait son salut d'un geste, tout occupée qu'elle était aux changements de barre dans les étroits méandres du chenal. Quelquefois, dans les grains de pluie et de vent ordinaires à la saison, la goëlette se couchait sur son plat-bord et disparaissait entre deux lames et sous leurs embruns. Le comte tressaillait malgré lui, si on ne filait pas assez tôt une écoute, si l'on ne bordait pas assez vite une voile. Un instant après, il apercevait mademoiselle de Penfelt trempée d'eau, mais souriant avec un certain air de défi dans les yeux et de joie sur le visage. Quelques jours s'écoulèrent, et il lui rendit sa visite. Il la trouva au retour d'une de ses courses, venant de

dîner, vêtue d'un long peignoir de laine blanche, enfoncée dans les coussins d'un divan et fumant son houka. Elle le reçut sans trouble aucun, amicalement, avec une nuance pourtant d'estime et de déférence. Ils parlèrent marine et voyages, prirent à cet entretien un égal plaisir, et se promirent de se revoir. Mademoiselle de Penfelt avait proposé au comte d'essayer *l'Errante*, et il avait accepté. Ces excursions en mer lui firent du bien.

Il y ressaisit quelques lueurs d'énergie et presque de gaieté. Quand il s'animait un peu en discutant avec le capitaine Yvenin quelque point du métier, mademoiselle de Penfelt demeurait à l'écart, le regardait, tombait dans une rêverie de quelques instants et n'en sortait qu'en soupirant. Le soir, ils causaient en fumant, chez l'un ou chez l'autre, car la jeune femme affectait de traiter son hôte avec une camaraderie toute masculine qui paraissait d'ailleurs convenir à Maxime. Il se montrait avec mademoiselle de Penfelt d'une courtoisie facile, presque recon-

naissante, nullement émue. L'idée ne lui venait point qu'il pût être aimé d'Aurélie, ou, si elle lui venait, il la chassait comme importune et gênante. Aimer ! il frissonnait à ce mot-là comme si l'amère douleur du passé lui eût encore tordu le cœur. Alors il redevenait inquiet et brusque, ou avec une douceur subite, un peu hautaine, demandait à mademoiselle de Penfelt la permission de se retirer. Il était fort rare que leur conversation abordât les sentiments. Dans ce cas, Maxime était bref, mademoiselle de Penfelt hésitante et timide. Il semblait qu'il y eût une question qu'elle avait à faire au comte et qu'elle ne se décidait point à risquer. Un jour pourtant, après un assez long silence, elle lui dit tout d'un coup :

— Vous l'avez profondément aimée ?

— Qui cela ? répondit Maxime comme en sursaut.

— Celle que vous pleurez et dont on m'a raconté l'histoire.

— Dont on vous a raconté l'histoire ! fit-il doucement.

— Oui, se hasarda-t-elle à dire, Lucile.

— Lucile ! répéta encore le comte à voix si basse qu'elle semblait un souffle.

Et sans que rien pût faire pressentir chez lui cette commotion subite, il jeta comme un sanglot et se cacha le visage dans ses mains. Cela ne dura que quelques secondes. Il offrit presque aussitôt aux regards anxieux de mademoiselle de Penfelt un visage calmé, aux yeux humides, empreint d'une tristesse domptée.

— Pourquoi m'avez-vous demandé cela ? reprit-il.

— Ah ! mon ami, s'écria-t-elle, je ne vous le dirai pas. Vous n'avez eu d'émotion que pour celle qui est morte, mais qui vit tout entière dans votre cœur.

Elle l'aimait donc. Qu'allait-il faire ? Garderait-il le silence pour ne le rompre, au bout de quelques instants, que par un mot banal qui n'au-

rait point trait à ce qu'ils venaient d'éprouver tous les deux. C'était un détour cruel et peu digne de lui. Répondrait-il, au contraire, à ce cri de l'âme qui avait échappé à mademoiselle de Penfelt par quelques paroles de sympathie et d'espérance? Oui, s'il se sentait capable de tenir ce qu'il promettrait... Maxime s'interrogea au vif avec la soudaineté que réclamait la circonstance, et ne trouva dans son cœur qu'une compassion froide et le néant de l'amour. Il n'aimait pas, il n'aimerait point Aurélie. Elle était là cependant près de lui, assise sur le divan, mais le dos à la muraille, les pieds étendus sur un tabouret, avec une certaine rigidité de pose, la tête pensive, le cou baissé, confuse et rougissante. Maxime la voyait de profil, elle s'offrait à ses regards et à sa pensée telle qu'une de ces belles statues de l'antiquité dont on entrevoit les formes sous les larges plis du *peplum*. Il se rapprocha d'elle avec une émotion et une curiosité indécises. Une des mains de la jeune femme pendait

abandonnée le long de son corps. Il la prit, mais en la soulevant, pour ainsi dire, sans la serrer : il songeait certes moins à provoquer des sensations en elle qu'il n'épiait celles qui pourraient s'éveiller en lui; puis lentement il entoura de son bras gauche la taille de la jeune femme, qui se tendit légèrement en se recourbant comme un arc. Le cou, qui demeurait baissé, offrait, entre le bord du vêtement et le bas de la nuque, où voltigeaient des boucles de cheveux soyeuses et rebelles, une place blanche et ferme, savoureuse à l'œil qui la voit, au baiser qu'elle appelle. Ce fut alors qu'un souvenir vint au comte : il se rappela dans la vie de mademoiselle de Penfelt, qu'elle avait écrite elle-même, cette soirée, analogue à celle-ci, où elle avait attendu d'un homme, presque pris au hasard, la révélation, moins de l'amour que de ses réalités. Était-ce donc une épreuve semblable qu'elle s'imaginait de tenter? Il lâcha la main qu'il tenait, releva brusquement le front d'Aurélie, et l'enveloppa

tout entière d'un regard dur, profond, auquel nul secret ne se fût dérobé. Elle avait peut-être fait le même retour vers le passé, car elle ne se méprit pas à l'expression du visage de Maxime. Les yeux grands ouverts, toute frémissante, les mains à demi tendues, elle se tourna vers le comte, attendant son arrêt, et lui jetant, de son regard humide, de la grâce et de la supplication de son sourire, cette protestation qui n'osait descendre en paroles sur ses lèvres : « Je ne suis plus cette femme-là; oubliez. » Maxime la vit ainsi, et ses traits se détendirent. Il crut à la loyauté qu'elle affirmait, et fut presque ébloui du changement qui s'opérait en elle, de la jeune fille qu'il avait eu le droit de soupçonner à la femme honnête et vaillante qui se montrait à lui. Une fois encore, il fit comme un appel désespéré aux forces vives de son être, aux facultés aimantes de son âme. Rien ne lui répondit, hélas ! ni l'élan de son cœur, ni le trouble de ses sens. Alors, il se leva, attira doucement à lui mademoi-

selle de Penfelt, l'embrassa au front et sortit.

La nuit se passa paisiblement pour Maxime. Si ce nouvel incident de sa vie l'affligeait en ce qui concernait mademoiselle de Penfelt, il se perdait pour lui dans le courant égoïste de cet autre chagrin qui, à force de le hanter, l'avait rendu inaccessible à toute émotion étrangère. Le lendemain pourtant, il se préoccupait de sa première rencontre possible avec Aurélie, lorsque vers deux heures de l'après-midi il vit appareiller la goëlette. C'était l'heure habituelle des excursions en mer de mademoiselle de Penfelt, et Maxime se sentit plus à l'aise. Ainsi la scène de la veille ne modifierait en rien l'existence de chaque jour, et par une convention tacite elle s'effacerait dans le silence, peut-être dans l'oubli. Toutefois, vers six heures, la goëlette, au lieu de rentrer, se mit, sous sa petite voilure, à courir des bordées devant la passe. En même temps une embarcation s'en détacha et nagea vers la terre. Le trajet était assez long, et la nuit commençait

à se faire. Ce fut à peine si Maxime, de la terrasse où il s'était accoudé, put distinguer le canot au moment où il accostait le rivage. Il ne fit d'ailleurs que mettre un homme à terre et reprit la direction du large. Quand il eut rejoint son bord, la goëlette fit aussitôt route vent arrière. Après avoir suivi ces divers mouvements avec quelque surprise, le comte rentra au salon et sonna Le Drevez. Le Drevez ne répondit pas, et Maxime, saisi d'une vague inquiétude, sortit du château et s'avança sur le chemin qui menait au village. Le Drevez le gravissait, une lettre à la main. Il la remit à son maître, qui reconnut l'écriture d'Aurélie.

Cette lettre n'avait que quelques lignes.

« Mon ami, écrivait mademoiselle de Penfelt, je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime. Depuis que je vous vois, je comprends que la vraie destinée de la femme est de s'abandonner sans réserve à la protection de l'homme que son

cœur a choisi; mais, hélas! hier soir, j'ai compris aussi que les imprudences de son passé pouvaient compromettre à jamais pour une femme son bonheur à venir, et que, de votre côté, vous aviez trop pleinement aimé, vécu et souffert, pour avoir le courage de recommencer. Si toutefois il n'était trop tard ni pour vous ni pour moi, si vous croyiez possible de me rappeler, allumez cette nuit, à dix heures, sur la terrasse, le fanal qui servait à nous guider à l'entrée du port. L'*Errante* croisera en vue de ce petit phare et reviendra bien vite. Sinon, elle emportera à jamais loin de vous celle qui se dit votre tendrement dévouée.

» AURÉLIE DE PENFELT. »

Le comte d'Arbray demeura en proie à une douloureuse incertitude, se demandant à quoi il allait se résoudre, et ne se résolvant à rien. Il tenait cette lettre entre ses mains et rentrait parfois au salon pour la lire de nouveau. C'est qu'il

n'était plus dans le même état que la veille. Mademoiselle de Penfelt était partie, et il ne la reverrait point. Ces mots, qu'il se répétait, le pénétraient d'une tristesse intense que, le soir précédent, il ne se fût point cru capable de ressentir. Et cependant, pour que mademoiselle de Penfelt revînt, il n'avait qu'un geste à faire. Le ferait-il? Se laisserait-il aller à une surprise du cœur, et, s'il s'y abandonnait, où en serait-il le lendemain quand se dresseraient en face de lui les sérieuses réalités d'un amour qu'il ne saurait plus éprouver. En même temps il ne se faisait point à l'idée de perdre Aurélie sans retour. Il se la rappelait à ses côtés comme une amie qui allégeait sa peine, et sa volonté faiblissait. La soirée marchait toutefois et la nuit sombre s'était étendue sur les eaux. Tout à coup Maxime tressaillit. Dix heures sonnaient à la petite horloge du village. Chacun de ses coups, grêle et plaintif, qu'entendait le comte lui retentissait dans l'âme. Il prit sa longue-vue, et loin, bien loin devant

lui, il distingua dans l'obscurité la silhouette de *l'Errante*. Il se dit que là-bas, à ce point perdu de l'horizon, mademoiselle de Penfelt tendait sans doute les bras vers lui. A ce moment, soit hasard, soit à dessein, Le Drevez s'approcha.

— Monsieur le comte, dit-il, il faudrait peut-être allumer le fanal pour que la goëlette puisse rentrer.

Maxime ne bougea point; mais il sentait à deux pas de lui le brave serviteur l'interrogeant du regard. Une fois encore il contempla l'horizon, baissa les yeux, secoua la tête, et, se tournant vers Le Drevez :

— Non, lui dit-il seulement.

IV

A partir de ce jour, il se fit chez le comte d'Arbray un grand changement. Jusque-là, dans cette retraite qu'il s'était choisie aux Roches, il

avait vécu de son chagrin et s'y était progressivement absorbé au point de n'y plus réfléchir. Tel se sent frappé, que le coup terrasse, et qui ne cherche à reprendre ni ses sens ni ses esprits. Néanmoins, comme il l'avait dit au docteur Hersent, le temps eût peut-être fait son œuvre. La nature à la longue eût réagi, et Maxime se fût remis à vivre à l'exemple des autres hommes, chez qui la douleur finit par s'user parce qu'elle n'a d'autre aliment qu'elle-même ; mais l'épreuve à laquelle les circonstances venaient de le soumettre lui avait rendu l'activité de sa pensée et l'avait disposé par suite à envisager la situation sous un jour funeste. Puisque vis-à-vis d'une femme comme mademoiselle de Penfelt rien dans tout son être n'avait tressailli, c'était donc qu'en lui toute source d'émotion s'était tarie. Il eût pu faire honneur de cette insensibilité au souvenir de l'affection qu'il pleurait ; mais non, cet amour lointain ne le laissait plus qu'indifférent et étonné. Ainsi il s'éveillait d'une nuit profonde, où la

perception des impressions extérieures avait cessé de lui parvenir, pour se retrouver en pleine lumière avec la seule sensation d'un isolement absolu, sans autre perspective à son regard qu'un horizon fermé de tous côtés. Alors, comme les solitaires, il se mit à argumenter avec lui-même et à demander à la vie ce qu'elle est, d'où elle vient, et de quel droit, en ses phases diverses, elle s'impose à l'homme. L'idée de Dieu fut la première qu'il discuta. Que Dieu existe, soit. La raison, trop faible encore pour prouver son existence, est impuissante à le nier; mais le sentiment, l'instinct de tous les peuples et de tous les âges, le reconnaît et le réclame. Il est donc, et ce qui nous intéresse, c'est la relation possible entre lui et nous. Or là, se disait Maxime, il faut se l'avouer, de par l'immuabilité des lois physiques, il n'y a dans l'ordre matériel des choses qu'une fatalité mécanique à laquelle Dieu, qui l'a créée, est soumis tout le premier. Il a voulu que toute cause ait son effet. Dans tout bouleverse-

ment de la nature, nous ne crions pas moins à lui, et nous avons raison. Maxime se rappelait ces nuits de tempête où la pensée, comme une prière, s'élève à Dieu. Le vent hurle dans sa furie aveugle, le navire craque et gémit, les écueils se devinent sous l'écume des flots. Il est alors des instants où l'esprit vacille, où la route que l'on suit se sème, en ce tourbillon des éléments, d'appréhensions et de doutes. A ces instants, on se souvient que Dieu existe, et on a recours à lui. Ce n'est pas en vain. Certes il n'ordonne ni au vent de se taire, ni à la mer de s'apaiser; mais il fait descendre au cœur de celui qui l'implore la volonté lucide et sereine, ennemie du trouble et des visions. Il semble qu'un pilote hardi et tranquille soit tout à coup venu en aide au navigateur hésitant et lui montre son chemin. Là cependant, de même que dans les crises morales où l'âme effarée et suppliante invoque son créateur, l'influence sur nous de ce Dieu tout-puissant n'est qu'indirecte. Elle est plus en nous qu'elle n'émane de lui. Sans y

songer, nous lui reprenons à notre profit ce que nous lui avons prêté de force.

Cet acte de prier ou de ne pas prier, qui relève du libre arbitre, constitue pourtant à lui seul, par l'espoir qu'il nous ramène ou l'affaissement dans lequel il nous laisse, ce qu'au fond il y a pour nous de logique dans nos rapports avec la Divinité. Hors de là, que serait-il de ces rapports? Comment s'exerceraient-ils d'elle à nous avec une protection efficace? Dieu sait à l'avance ce que nous ferons, mais cette prescience même, infaillible comme celle d'un esprit suprême qui conclut des prémisses au résultat, enchaîne sa volonté. Que deviendrait en effet l'infaillibilité de la prescience, si la volonté de Dieu flottait ou se modifiait plus tard au gré de nos objurgations ou de sa pitié ? Il est donc le spectateur immobile, sinon impassible, de la manière dont nous nous servons, dans tous les actes de la vie, de ce libre arbitre qu'il nous a donné. Si, après nous avoir armés, Dieu se tient, dans sa justice et sa sagesse,

en dehors de nos luttes, la prière n'est plus pour nous, par une évolution heureuse de la pensée, qu'une aspiration noble où l'âme se retrempe; mais où nous mènent de tels sentiments, lorsque cette prière que nous adressons à Dieu, lorsque nos élans vers lui, reconnus déjà par nous comme fatalement impuissants à déterminer l'intervention divine positive et directe, le sont également à changer l'état de notre âme et ne lui apportent plus le rassérénement, la clarté ou le courage? On marche à la lassitude de la vie, à de secrets désirs d'en sortir. Maxime en était là. N'ayant plus la foi qui sauve, ne recevant de l'idée de Dieu aucune consolation, il ne se préoccupait d'une existence qu'il se sentait disposé à quitter qu'au point de vue de ce qu'il pourrait rencontrer au delà. Et la question se résumait pour lui dans un court dilemme. Ou il y a le néant, ou il est une vie future. Le sommeil répond trop bien à l'idée du néant pour que cette idée soit une inquiétude ou un effroi. Elle symbolise au contraire le repos et

l'oubli, et quiconque a souffert les accepte aisément. Quant à une autre vie, elle n'est admissible avec quelque intérêt pour l'homme que s'il y conserve le sentiment exact de son individualité. Toute autre immortalité n'est que spéculative, et au fond le touche peu. Eh bien! l'autre vie, ainsi conçue, avec la permanence du moi, qu'elle soit d'ailleurs de châtiments ou de récompenses, a de plus que celle-ci, qu'on a épuisée, l'attrait du changement et de l'inconnu.

En regardant ce vaste océan aussi monotone en ses colères qu'en son calme, en plongeant dans ces profondeurs du ciel que le jour et la nuit remplissent indifféremment tour à tour, le comte d'Arbray se fatiguait et s'irritait. Cette matière en mouvement lui pesait. Or, qu'était-il autre chose lui-même? Avec le commencement de monomanie qui atteint les rêveurs et les chercheurs, il sentait et traînait impatiemment le poids de son corps. Il avait de soudaines ardeurs à s'en débarrasser, et, adoptant alors en projet le genre de mort dont

la perspective lui était la plus familière, il se courbait sur la balustrade de la terrasse et se plaisait à regarder l'eau d'un vert glauque qui bruissait et miroitait en bas. Il la regardait longtemps et avait peu à peu le clair frisson des voluptés de l'abîme. Le vertige n'a de sensation douloureuse que pour ceux qui ne veulent pas mourir; il a pour ceux qui caressent la pensée du suicide le charme attirant de l'espace et du vide. Quand l'impression qu'il subissait prenait trop d'empire sur lui, Maxime se reculait en souriant. N'était-il pas sûr de la goûter pleinement au jour et à l'heure qui lui conviendraient? Sa résolution était assez ferme pour qu'il n'en hâtât point l'accomplissement. Toutefois il le préparait avec un soin singulier, tant il vivait en étroite communauté avec l'idée fixe qui le dominait. La terrasse était élevée de cent cinquante pieds environ au-dessus de la mer. A marée haute. par les temps calmes, la nappe d'eau, gonflée d'une légère ondulation, s'étendait silencieuse

et s'irisait des rayons de la lune. C'était de préférence la nuit que le comte se proposait d'exécuter son dessein. Par les coups de vent, le flot en colère rejaillissait tout blanc contre la droite muraille du roc. Maxime ne savait pas encore ce qu'il choisirait de la tempête ou du calme. Un point le préoccupait. Un homme dont la vie avait été si élégante ne voulait pas mourir défiguré. Il se rendait un compte assez exact de ce qu'il adviendrait de lui quand il se précipiterait. Dans une telle chute, le corps, livré aux hasards de l'air et aux lois de la pesanteur, tournoie sur lui-même. Le trajet si rapide supprime la respiration; on arrive au terme étouffé... L'immersion, en supposant qu'on la perçoive, c'est-à-dire que l'on vive encore, amortit seulement le choc qui doit achever cette vertigineuse agonie. Deux ou trois mètres d'eau en effet, et c'était à peu près le mouvement moyen de la marée, ne sont point une profondeur suffisante pour neutraliser l'effet combiné de la vitesse et de la masse. Il était donc intéressant de déter-

miner la place où il fallait que le corps, à la fin de sa course, allât frapper. Maxime examina le fond que la mer découvrait en se retirant. C'était de la roche, que des pointes plus ou moins aiguës bossuaient çà et là. Après de lentes recherches, il trouva un endroit assez large, tout uni, tapissé de varech. C'était ce qui lui convenait. Il tomberait, s'arrêterait là, et quelques heures plus tard, au jour, Le Drevez l'apercevrait à la laisse du flot et le reconnaîtrait aisément, car il se serait endormi foudroyé, mais non mutilé, sur ce dernier lit de repos. Afin de ne se point tromper, le moment une fois venu, il fit à la balustrade de pierre, sur la terrasse, une marque correspondant à l'emplacement du varech. Ces préparatifs minutieux lui causaient un plaisir âpre. En les faisant, il se cachait de Le Drevez avec une gaieté malicieuse. C'est que le brave serviteur était sur ses gardes et observait le comte, dont le changement d'humeur ne lui semblait pas naturel. Enfin, un jour du mois de septembre, Maxime se montra

dès le matin d'une animation plus vive encore et d'une impatience qui n'avait point de motifs apparents. Il consultait le baromètre, qui baissait, allait sur la terrasse, examinait le ciel. La température était lourde, l'océan tout plombé, et la brise soufflait par rafales. Serait-ce un coup de vent d'équinoxe? le comte l'espérait. Il s'était, à propos de son secret dessein, après quelques dernières réflexions allégrement menées, décidé pour la tempête. Vers les sept heures, au moment où vint la nuit, le vent se mit à gronder, et la mer se souleva. La marée grossissait, elle aussi. A dix heures, l'océan n'était plus qu'une onde blanchâtre fouettée par l'ouragan. Le comte, qui avait donné congé à Le Drevez en feignant de vouloir dormir, sortit du salon, dont il referma la porte avec précaution, et s'approcha de la balustrade. Là, il se pencha et frissonna de contentement à la vue du gouffre.

— Enfin ! dit-il.

Il était sur le point d'enjamber le rebord de

la pierre et de se laisser aller, lorsqu'une détonation éloignée, semblable à celle d'une bouche à feu de faible calibre, lui parvint. Il s'arrêta. La détonation fut suivie d'une autre, puis d'une autre encore, à intervalles réguliers. L'obscurité était si complète d'ailleurs qu'il eût été impossible de rien distinguer.

— C'est un navire en détresse qui tire correctement du canon, se dit Maxime. Bah ! eux et moi, nous allons peut-être nous retrouver bientôt dans l'autre monde.

Comme il prononçait ces mots, la porte du salon s'ouvrit violemment, et Le Drevez, tout haletant, courut au comte.

— Commandant, lui dit-il, c'est la goëlette de mademoiselle de Penfelt qui est échouée à l'entrée de la passe.

Dans le premier instant, Maxime, presque en défaillance, ne bougea point. Le Drevez s'y trompa.

— Est-ce que vous voulez vous tuer encore ?

fit-il brusquement, car il avait deviné pourquoi le comte était là.

— Non, mon ami, non, répondit Maxime. Je vais la sauver ; viens vite.

Ils arrivèrent en courant au bas du château, sur le bord de la mer. Une dizaine de pêcheurs écoutaient le canon, se consultant autour d'une barque qu'ils n'osaient mettre à l'eau, car la vague était déchaînée, roulait vers eux avec un bruit sauvage, et les femmes en désordre les empêchaient de partir.

— La barque à l'eau, mes enfants ! s'écria Maxime, il y a là-bas des malheureux qui nous appellent.

Et tout le premier, saisissant la barque d'un bord avec une étonnante vigueur, tournant vers les pêcheurs son visage empreint d'une ardente énergie, il ébranla l'embarcation sur ses rouleaux. Le Drevez la tirait de l'autre côté; elle descendit vers le flot. Les pêcheurs, entraînés, allèrent à elle en poussant un hourra, la main-

tinrent contre la lame, qui la soulevait, puis l'abandonnait, et y entrèrent enfin quand elle flotta. Ils l'avaient munie de ses avirons et d'une longue corde destinée à servir de va-et-vient, et dont les femmes tinrent l'extrémité sur le rivage. Il n'y avait guère qu'un quart de mille à franchir, mais au milieu de roches, dans l'étroit chenal, par une mer horriblement montueuse et courte. Maxime avait pris la barre, les hommes étaient à leurs bancs et nageaient.

Le plus souvent les avirons battaient l'air, mâchant à vide la lame qui se dérobait. L'embarcation sautait lourdement, retombait dans les creux, n'avançait pas. On se taisait, prêt au découragement, prêt à la peur, prêt au murmure. Maxime, avec autant de défi que de prière, se souvenait qu'il y a un Dieu, et, comme en ses nuits d'autrefois, malgré lui, il l'invoquait. On avança, on le sentit, on était plus fort que la tempête et grandi par elle. Il n'y avait plus qu'à continuer. La goëlette était tout près, entre

deux rochers. On allait la toucher, on la toucha.

Le comte d'Arbray saisit une corde qu'on lui jeta et s'élança sur le pont de l'*Errante*.

— Mademoiselle de Penfelt, s'écria-t-il, Mademoiselle de Penfelt, où est-elle ?

— Mais, lui répondit tranquillement le capitaine Yvenin, elle n'est pas ici. Nous l'avons laissée en Syrie, et d'après ses ordres je venais avec sa goëlette nous mettre à votre disposition. quand je suis tombé sur ces bêtes de rochers que je n'ai pu voir. C'est que la nuit est si noire que le diable se marcherait sur la queue.

Maxime, atterré, ne répondait pas.

— Si je n'avais pas eu mes canots enlevés, continuait le capitaine, et la crainte avec cela que la goëlette ne se défonçât, je ne vous aurais pas dérangé avec mon canon. Nous aurions fait notre va-et-vient sans l'aide de personne, car j'ai tous bons matelots, meilleurs que les moricauds que vous avez vus et que la demoiselle a lâchés, comme elle les avait pris, sans dire gare.

Les matelots que montrait Yvenin s'étaient enhardis, s'approchaient et souriaient à Maxime d'un air de connaissance.

— Est-ce que vous ne me remettez pas, commandant? fit l'un deux.

— Et moi? fit un autre.

— Si, dit faiblement le comte d'une voix douce, si, mes enfants.

— Je crois, reprit le capitaine, que c'est pour vous faire plaisir qu'elle vous les a retrouvés en les cherchant un à un, à Brest et à Toulon, où nous avons relâché.

Yvenin, lui aussi, regardait Maxime en souriant, comme s'il eût deviné ce qui se passait dans le cœur du comte.

Maxime lui serra fortement la main.

— Et votre bateau, lui dit-il, occupons-nous-en; comment se comporte-t-il?

— Pas trop mal : il a les côtes un peu serrées, mais de l'eau sous la quille. Si le mauvais temps

vient à cesser, ce qui est bien possible, car le coup de fouet a donné, je crois que l'*Errante*, qui est solide, se tirera de là.

V

Le capitaine Yvenin ne s'était pas trompé. Au matin, la tempête s'était apaisée, et la goëlette, toujours saisie entre les rochers, n'avait pas trop souffert.

Un remorqueur la tira de sa prison et la conduisit à Brest, où elle se répara. Un mois plus tard, elle était sur rade, prête à appareiller.

Maxime allait en Syrie rejoindre mademoiselle de Penfelt. Toutefois il n'avait point eu de ses nouvelles et ne savait que ce qu'Yvenin lui en avait dit. Elle était retournée en Orient, puis à Caïpha, près de Jaffa, elle s'était sentie fatiguée et avait loué une maison. Elle y était restée en ordonnant au capitaine de conduire l'*Errante* au

comte d'Arbray. Yvenin avait tout simplement obéi sans en demander davantage. Le voyage de Brest à Caïpha fut long et pénible à cause de la saison, car on était en octobre au moment du départ, et l'*Errante* n'atteignit qu'en novembre le milieu de la Méditerranée où elle fut, un mois encore, retenue par les calmes. Quoique le comte d'Arbray et Yvenin eussent à différentes reprises écrit à mademoiselle de Penfelt, ils ne trouvèrent aucune lettre d'elle dans les diverses relâches qu'ils firent et qu'ils lui avaient indiquées. Ce n'était pas très-surprenant, les lettres ayant pu se croiser. Maxime n'avait point d'inquiétudes; il allait devant lui avec une confiance calme, heureuse, quitte envers le passé, qu'il avait expié par sa douleur et ses souffrances, ne sachant encore ce que serait pour lui mademoiselle de Penfelt, ce qu'il serait pour elle, mais l'associant aux joies saines de sa vie à venir, aux viriles espérances de sa carrière, qu'il comptait reprendre. Le comte était de toutes façons un con-

valescent, et se sentait plus de forces pour revivre que pour souffrir de nouveau. Le 26 décembre, l'*Errante* mouilla devant Caïpha. La chaleur était très-forte, et le soleil brûlait le sable fin de la plage, d'où s'élançaient de hauts palmiers. Maxime et le capitaine Yvenin descendirent à terre aussitôt et s'acheminèrent vers la maison blanche, entourée d'un jardin de figuiers, de citronniers et d'arbousiers, où demeurait Mademoiselle de Penfelt. Ils étaient assez étonnés tous deux qu'elle ne vînt point à leur rencontre; ils pensaient que, dans ces heures chaudes du jour, elle reposait et qu'on ne l'avait pas prévenue de l'arrivée de la goëlette. Au moment où ils touchaient à l'habitation, un Arabe, qu'ils avaient vu sortir du village et se diriger ensuite vers leur canot accosté à la plage, les rejoignit avec une lettre. Elle était de mademoiselle de Penfelt.

« Je viens, disait-elle à Maxime, de reconnaître l'*Errante* et je vous écris. Je suis au Carmel

et trop fatiguée pour descendre au devant de vous. Venez vite. »

— L'écriture était tremblée et indécise, Maxime se douta de quelque malheur, de quelque accident tout au moins.

— Je vais la voir, dit-il à Yvenin.

Le mont Carmel finit à pic sur la mer. Du côté où le comte l'abordait, au-delà du petit village de Caïpha, ses flancs sont couverts d'oliviers et de chênes; mais le sentier qui le gravit, contournant la face qui regarde la mer, est creusé dans le roc. Au bout d'une heure, à la nuit tombante, le comte atteignit la plate-forme où le couvent est bâti. C'est moins un couvent qu'une hôtellerie. Il y a tout un corps de logis réservé aux touristes. Un homme en sortit précipitamment et courut à Maxime, qui, avec autant de surprise que d'alarme, reconnut le docteur Hersent.

—Que fais-tu donc ici ? lui dit-il.

— Il y a un mois qu'elle m'a appelé près d'elle. Je la soigne. Elle est bien mal, mais

n'aie pas l'air de t'en douter; elle se croit mieux et se fait belle pour te recevoir. Je sais que tu n'as pas voulu d'elle, et c'est là peut-être la première cause de son mal. Puisque tu es venu, sois bon pour la pauvre fille, qui ne vivra pas longtemps.

— Qu'a-t-elle donc?

— Elle est poitrinaire.

— Elle, la vigueur même, c'est impossible.

— Elle a fait des imprudences.

En entendant ce mot, Maxime ne dit plus rien et fut conduit par le docteur Hersent chez Aurélie, qui l'attendait. Deux femmes du pays l'avaient aidée à s'habiller et l'avaient assise à demi sur son lit. La chambre était blanchie à la chaux, sans autre ameublement que quelques siéges et de grands coffres peints.

Aurélie accueillit le comte avec une grande émotion, et, le faisant asseoir à son chevet, le pria de lui raconter tout ce qu'il avait fait depuis qu'elle ne l'avait pas vu. Elle le savait un peu

déjà par les lettres qu'il lui avait écrites, elle voulait le savoir entièrement. Quand Maxime en fut à la nuit de l'échouage et à cette heure de suprêmes efforts où, la croyant à bord de la goëlette, il avait voulu la sauver, le visage d'Aurélie, après une vive reconnaissance, peignit le plus affreux regret.

— Ah ! dit-elle, si j'avais su cela, je n'aurais point fait ce que j'ai fait.

— Et quoi donc ? dit Maxime.

Aurélie se troubla ainsi qu'un enfant pris en faute et chercha des yeux le docteur, qui s'approcha.

— Demandez-le-lui, répondit-elle à Maxime.

— Comme toi, dit Hersent, elle a voulu mourir. Elle courait à cheval la nuit, puis, tout en sueur, se plongeait dans la mer.

. . . .

Mademoiselle de Penfelt vécut quelques jours encore, pendant lesquels Maxime la soigna,

moins en amant qu'en frère. Aurélie ne s'aperçut point de cela. Après l'immense joie que lui avait causée la venue du comte, elle était tombée en une sorte de délire doux et tranquille.

Quand Maxime lui eut fermé les yeux, il sortit de la chambre et s'en fut sur la terrasse du couvent. De là comme aux Roches, mais dans un horizon plus grandiose, il apercevait le ciel radieux et la vaste mer, toute tamisée de lumière et dont la respiration était puissante et calme. Son premier sentiment fut de la révolte. Quoi! partout, et de quelque malheur que nous soyons atteints, éclate, dans le tumulte ou la sérénité, l'implacable indifférence de la nature! Rien ne s'émeut autour de nous, et nous restons le même atome que nous n'avons jamais cessé d'être, emporté dans l'impassible tourbillon! Toutefois, ce sentiment de révolte, Maxime l'avait subi déjà. Il le connaissait, non dans ses défaillances, car il en avait poussé l'audace jusqu'au suicide, mais dans ses évolutions

possibles. Il savait que l'âme, à quelque degré qu'elle se soit jugée anéantie par la douleur, renaît cependant sous un choc soudain aux émotions généreuses, et, ce qui atteste moins encore sa faiblesse que son impérissable vitalité, aux espérances qu'elle devrait croire sans retour évanouies pour elle. Aussi le comte d'Arbray s'attendrit lentement, plus qu'il ne s'irrita. Il demeurait immobile, le cœur oppressé, les yeux humides. Alors de la baie de Caïpha, où l'*Errante* se balançait à une petite houle, des chants lui arrivèrent. C'étaient ceux des matelots de la goëlette. Il écouta l'harmonie lointaine en songeant à ces hommes qu'Aurélie, avec l'instinct de la femme aimante, avait réunis et lui avait envoyés à l'époque où il était solitaire et désespéré, comme pour le rappeler, par le souvenir de son passé, aux luttes fécondes et au courage. Et du jour en effet où il les avait revus, il s'était remis à vivre. Qu'y avait-il donc de changé? Son devoir n'était-il plus le même?

Certes cette nouvelle épreuve le lui faisait plus rude, mais il n'avait pas le droit de faiblir.

D'un geste involontaire et énergique, il salua ses anciens marins, qui ne le voyaient point et qui bientôt, ainsi que lui, recommenceraient au service de leur pays leur existence d'abnégation et de périls. N'était-ce pas qu'il comprenait désormais, comme il l'avait entrevu déjà, que l'homme a pour destinée d'être aimé et d'aimer, de souffrir et de combattre; qu'il peut, en une heure douteuse, penser à se tuer, mais que cette heure, une fois franchie, ne se représente plus à lui, parce qu'au-dessus de ses affections et de ses souffrances égoïstes il y a, pour lui faire accepter la vie, le sacrifice et le dévouement?

LE

CIRQUE GORY

I

Frédéric de Kermadeuc avait vingt-cinq ans. Sa noblesse était excellente, mais sa fortune médiocre. Si, en effet, un de ses ancêtres avait combattu à côté du sire de Beaumanoir, à la passe d'armes des Trente, son père ne lui avait laissé qu'un castel à demi ruiné à deux lieues de Vannes et une dizaine de mille livres de rente. De cet argent, Frédéric avait fait deux parts : il dépensait six mille francs en trois mois d'hiver à Paris, et le reste de l'année demeurait dans ses terres. Comme tous les hommes dont l'imagina-

tion est ardente et la vie inoccupée, il avait le caractère romanesque. En se promenant à cheval dans les sombres forêts de la Bretagne, il se fût volontiers attendu à rencontrer au détour du chemin quelque belle princesse errante et sonnant du cor pour appeler à l'aide. Mais il n'apercevait que des paysans ployant sous leur faix de ramée, et n'entendait que le bruit du vent dans les grands arbres. Aussi l'inaction de sa vie lui pesait. Ses principes politiques l'avaient empêché de se faire marin ou soldat. Son grand-père avait été tué à Quiberon, et il eût regardé comme une défection à la légitimité de servir un gouvernement qui n'était pas celui de ses rois. A défaut de l'ambition, l'amour aurait pu remplir sa vie; mais, jusqu'alors, il n'avait point été aimé. Son cœur chevaleresque et passionné, trop loyal peut-être et un peu sauvage, lui avait fait tort dans le monde. Les femmes sont rarement attirées vers ces hommes dont la nature droite et franche n'a point de séductions brillantes et qui

sont capables de ne ressentir qu'un seul amour. On dirait qu'elles s'effrayent de l'éternité de bonheur qui leur est promise. Cependant, ce n'était jamais sans regrets que Frédéric quittait Paris, car il n'entrevoyait de son existence de Bretagne que des rêves sans issue et une solitude monotone.

Nous avions été au collége ensemble, je l'aimais beaucoup. Il y a deux ans, à l'époque du carnaval, il me proposa de l'accompagner à Kermadeuc pour que ses premiers jours d'exil lui fussent moins pénibles. J'acceptai avec plaisir, et nous partîmes. A cette époque de l'année, la Bretagne est encore pleine de tristesse et de tempêtes. Les coups de vent d'équinoxe passent en ouragans sur l'océan, et se succèdent à de courts intervalles. Dans ces intervalles même, le ciel est gris et froid, et la campagne semble frissonner sous un voile de brume. Nous passions nos soi rées à fumer et à causer dans la salle basse du manoir, toute lambrissée de chêne, au coin d'une

haute cheminée où brûlaient d'énormes bûches. Dans la journée, nous faisions de longues excursions aux environs; mais, le plus souvent, nous gravissions, de promontoire en promontoire, les escarpements de la côte. De temps en temps nous nous arrêtions pour regarder l'océan. Nous aimions à contempler cette immense plaine aux vagues vertes et blanches qui se brisaient à nos pieds sur les roches, ou qui, fouettées par la brise, couraient au large les unes sur les autres. Nous suivions de l'œil quelque chasse-marée, qui louvoyait en soulevant à sa proue des flots d'écume, tandis que les mouettes, pressentant l'orage, décrivaient de grands cercles autour des mâts et jetaient dans les airs leur cri plantif. Une fois, nous étions arrêtés de la sorte. La mer était calme, la brume moins épaisse et les pâles rayons d'un soleil de printemps avaient percé les nuages. La marée, en descendant, avait laissé à découvert un vaste espace de goëmons et de varechs. De distance en distance, sur ce sombre

terrain, on voyait des formes humaines se baisser et se relever.

— Que font ces gens-là ? demandai-je à Frédéric.

— Ces gens-là sont des femmes, me dit-il en souriant.

C'étaient des femmes, en effet. Seulement, de loin, ces pauvres créatures, avec leurs cagoules, leurs vêtements bruns, leurs jupons relevés entre les jambes, n'étaient d'aucun sexe. Elles avaient aux pieds de longues planches minces qui leur servaient à ne point enfoncer dans la vase. Elles se baissaient pour ramasser des coquillages qu'elles vont ensuite vendre à la ville. Comme leurs maris, dont le bateau de pêche à la voile rouge se balançait au large, elles vivent de la mer.

— Il y a loin, n'est-ce pas, reprit Frédéric, de ces femmes à celles que nous rêvons? Et cependant, ajouta-t-il, ne trouvez-vous pas à ce paysage où l'homme est si peu de chose, où la poésie de la mer est si grande, un certain charme mélancolique?

— Comme tous les Bretons, lui dis-je, vous êtes amoureux de votre Bretagne.

— Je l'aime, fit-il simplement, parce qu'elle semble rêver comme je rêve souvent, mais je ne suis amoureux que de l'inconnu,

Ce mot le révélait tout entier. Il était fatigué de la régularité et de l'isolement de son existence, et, faute d'aliment, sa riche nature se consumait elle-même.

A quelque temps de là, les fêtes de Pâques arrivèrent. A l'occasion de ces fêtes, les populations des villages voisins se portent à Vannes, où elles sont sûres de rencontrer, en grand nombre, des boutiques de marchands forains et des baraques de saltimbanques. La petite ville de Vannes, si triste d'ordinaire, est alors fort animée. Ces fêtes avaient pour moi un attrait particulier, car je devais y voir les costumes bretons dans toute leur originalité. Nous y allâmes le dimanche même de Pâques. La vaste place de la Plaine était couverte d'une foule immense. Les hommes, la

plupart petits et trapus, avaient leurs longs cheveux flottant sur les épaules et le cou nu, sans cravate. Ils portaient le chapeau de feutre noir, garni d'un ruban de velours, les larges braies retenues aux genoux par des bouffettes, les guêtres passementées de rouge et de bleu, et le gilet croisé à deux rangées de très-petits boutons d'or, d'argent ou de nacre.

Les femmes avaient d'amples jupes ornées en bas de galons d'argent et d'or. Leur taille se serrait dans un étroit corsage d'où sortait toute droite une gorgerette brodée, tandis que leurs bras disparaissaient sous ces belles manches en dentelles de Ploermel ou de Quimperlé qu'on ne tire que deux ou trois fois l'an du bahut de famille. La principale partie de leur vêtement était la cagoule, blanche ou de couleur, découpée en pointe dans le dos, couvrant le sommet de la tête, mais s'écartant des tempes en brides festonnées. Sous ces cagoules on voyait uniformément, chez les jeunes filles, de grands yeux bleus, des che-

veux blonds et une peau transparente et rosée. Toutes ces naïves physionomies d'hommes et de femmes exprimaient autant de joie que d'étonnement : c'est que toutes les parades de saltimbanques commençaient à la fois. Partout, sur les tréteaux, les queues-rouges, les Pierrots, les Cassandres, les pitres et les Colombines se gourmaient à grandes gifles et à grands coups de pied. Les hommes forts, en maillot couleur de chair et en caleçon rouge, s'élançaient aux trapèzes. Les ânes savants se dressaient sur leurs pieds de derrière pendant que les singes leur caracolaient sur le dos. Et ce n'était que la promesse de spectacles plus attrayants encore dont on pouvait se faire une idée en regardant les grandes toiles peintes qui les représentaient. Ces toiles montraient des Alcides passant, le sourire aux lèvres, dans un cercle hérissé de poignards, ou s'arcboutant horizontalement à des anneaux de fer, tout en soulevant avec les dents des poids énormes; puis des pyramides humaines terminées par un

enfant de quatre ans qui jetait des roses au public, des magiciennes et des fées, une baguette d'or à la main et forçant des animaux féroces à se rouler à leurs pieds dans les poses les plus câlines ; plus loin, les combats de Crimée et d'Italie, rouges de sang et noirs de poudre ; plus loin encore, le portait de la jeune Élisa, qui n'avait que dix-neuf ans et pesait trois cents kilos. La jeune Élisa relevait coquettement le bas de sa robe. En même temps, toutes les musiques faisaient rage. L'aigre clarinette, le fifre étourdissant, le clairon aux sons aigus, les cymbales retentissantes, la grosse caisse, le canon et les coups de fusil de Sébastopol lançaient leur note stridente ou sauvage dans ce formidable concert. Les Colombines, à l'aide de portevoix, faisaient leur boniment aux spectateurs. Le boniment fini, elles criaient par la bouche de cuivre : — Entrrez ! entrrez ! — et, à chaque cri, elles arrondissaient le bras en l'étendant vers le public et en le ramenant à elles, comme

si ce geste, à chaque fois, eût dû pousser un flot de la foule dans l'intérieur de la baraque. Et le peuple applaudissait, riait, criait, se pressait, entrait et s'engouffrait dans ces spectacles en plein vent, dont sa masse faisait éclater la toile et craquer les planches.

Vers six heures tout ce bruit s'affaiblit graduellement : il y eut un entr'acte. La foule et les saltimbanques eux-mêmes allaient dîner, et nous fîmes comme eux. Lorsque nous revînmes, deux heures plus tard, les parades avaient recommencé et le cirque Gory s'était illuminé. Par respect pour le rang élevé que tiennent les cirques dans la hiérarchie des spectacles de saltimbanques, celui-ci ne s'était point compromis pendant le jour aux bagatelles de la porte, et s'était contenté d'annoncer sur de grandes affiches les merveilles du soir. L'affiche nous tenta et nous entrâmes. C'était bien d'ailleurs le cirque forain traditionnel. Des gradins en amphithâtre et pouvant contenir un millier de personnes, étaient chargés

Digitized by Google

de spectateurs. Un grand mât, élevé au centre du manége, soutenait une tente en toile grossière qui s'évasait au-dessus des gradins, et les préservait autant qu'il était en son pouvoir du vent et de la pluie. Des stalles réservées où nous étions assis, nous avions en face de nous l'entrée des chevaux. Près de cette entrée, à l'extérieur du cirque, étaient, d'un côté, les écuries, de l'autre les loges des artistes. Au-dessus, on avait disposé la tribune des musiciens. Ces musiciens, au nombre de six, étaient dirigés par le chef d'orchestre ordinaire de la troupe, *il signor Roda*. La représentation allait commencer. A huit heures, un domestique en livrée blanchâtre amenait un cheval ayant sur le dos le large *panneau* ou selle plate dont on se sert pour faire la voltige, et que recouvrait une chabraque en moire fanée; puis M. Gory entra. Il tenait la chambrière de la main gauche et donnait la droite à une écuyère. Cette écuyère, court-vêtue de gaze, avec un corset à paillettes, s'a-

vança par petits bonds jusqu'au milieu de l'arène et salua le public par un baiser. Une fois en selle, elle frotta contre le cou du cheval les semelles enduites de craie de ses souliers de satin. Enfin, au signal de M. Gory, la musique, le cheval et l'écuyère partirent, mademoiselle Maria Gory, — c'était la fille du directeur, — fit les poses de l'écharpe avec une bonne volonté évidente, mais avec une certaine hésitation, de sorte qu'elle fut peu applaudie. Deux autres écuyères se produisirent dans la soirée. L'une, madame Roda, parut enveloppée d'un grand manteau rouge et coiffée d'un chapeau calabrais. C'était, disait le programme, *la Fille du Bandit*. Sans doute son père l'avait mise en sentinelle, car elle courut d'abord, écoutant, la tête inclinée, le corps à demi ployé, les bras étendus. Elle posa ensuite avec mystère le doigt sur ses lèvres, et finit par s'armer d'un fusil en parcourant l'arène au grand galop de son cheval. L'autre écuyère, mademoiselle Augustine, ou la Sylphide aé-

rienne, avait en partage le saut des tonneaux, et s'élança, tête baissée, à travers douze cerceaux en papier. Ces trois femmes n'étaient ni laides ni jolies. Quant aux écuyers, il y en avait plusieurs. L'un, M. Achille, en jongleur chinois, accomplit un travail de force ; l'autre, M. Ernest, voltigea à rebours sur deux chevaux ; un troisième, en page moyen âge, franchit des cercles ; un quatrième présenta au public *Djérid*, cheval gastronome qui s'assit à table et tira un coup de pistolet. Seulement, nous nous aperçûmes que tous ces écuyers n'étaient qu'un seul et même personnage. C'était M. Achille qui, sous des noms et des costumes différents, jouait le rôle de Protée. Le public ne se laissa pas prendre à cette supercherie, et la pardonna d'autant moins qu'Achille, vêtu en Arlequin, vint se mêler aux cascades des clowns Barlow et Van Kattendick, et fit comme eux le saut périlleux. Ce qui nous frappa toutefois, dans ce cirque qui avait dû connaître des jours meilleurs, c'était un mélange

singulier de luxe et de misère. *Djérid* était un joli arabe aux jambes fines, à la tête intelligente, à la crinière ondoyante et soyeuse. Les costumes, quoique fanés, étaient encore fort riches. Parmi les artistes, M. Gory avait une remarquable physionomie. Ce vieillard de soixante ans à peu près, sec et maigre, se montrait irréprochable dans sa tenue d'écuyer. A dix heures, pour terminer la soirée, il monta une jument nommée *Phœbé* et entra dans le manége au grand trot de passage. Il avait la culotte blanche, les grandes bottes, l'habit à la française, et salua de son tricorne avec autant de courtoisie et de dignité que le faisait autrefois Laurent Franconi à l'Hippodrome. Après plusieurs tours de galop sur les hanches, Phœbé s'arrêta devant nous. La noble bête lançait de la fumée par les naseaux, blanchissait son mors d'écume, pointait les oreilles, et ses muscles gonflés s'accusaient en relief, sous sa robe d'un noir de jais. Elle repartit, et M. Gory lui fit exécuter divers airs de haute

école, des voltes et des pas de deux pistes. Il la fit même valser et polker sur la valse de Rosita et la polka des Tambours, dont l'orchestre marquait avec soin la mesure.

Ces manœuvres que nous admirions étonnèrent la foule mais la laissèrent froide. Somme toute, cette première représentation ne fut pas heureuse pour le cirque Gory. Le public qui avait vu et payé, répandit en ville le bruit que les places coûtaient trop cher et que les exercices étaient médiocres. Il en résulta que de jour en jour le nombre des spectateurs diminua. Cependant Frédéric et moi, par désœuvrement et aussi à cause du plaisir que nous éprouvions à voir M. Gory faire de la haute école, nous continuâmes d'aller au cirque. D'ailleurs, nous nous intéressions à ces pauvres gens. Malgré les plus maigres recettes, ils conservaient une philosophie profonde, une insouciance heureuse, et avaient, pour ainsi dire, la conscience de leur art. Achille, à pied ou à cheval, ne s'en multipliait pas moins.

Les trois écuyères, devant ce public absent, s'acquittaient de leur travail gracieux avec plus d'intrépidité et de bonheur que le premier jour et semblaient répéter pour des triomphes futurs. Les clowns s'amusaient de leurs propres lazzis et leurs camarades s'en amusaient avec eux. Quant à M. Gory, soit qu'il voulût nous remercier de notre assiduité, soit qu'il reconnût en nous, sinon des juges éclairés, du moins des amateurs bienveillants, il faisait toujours admirablement évoluer Phœbé et ne sortait jamais de l'arène sans nous adresser un de ces saluts dignes et courtois qui lui étaient familiers. Évidemment nous étions sympathiques à cette troupe en détresse, qui paraissait ne vouloir pas perdre toute espérance tant que ses abonnés, — elle nous appelait ainsi, — lui seraient fidèles. Cependant, un jour le courage lui manqua.

Ce soir-là, bien qu'il fût huit heures et demie, il n'y avait, outre nous, que deux spectateurs aux premières et trois aux secondes. M. Roda, dont

les musiciens avaient joué déjà plusieurs morceaux d'ouverture, souleva la toile de sa tribune et fit sonner à toute haleine une dernière fanfare, dont les notes bruyantes et désespérées allèrent au loin solliciter la foule. La foule resta sourde à cet appel. Alors M. Gory s'avança et proposa au public de rendre l'argent. Le public, qui s'effrayait de son petit nombre, accepta avec joie. Frédéric et moi, nous sautâmes dans le manége pour sortir par les écuries. Là, nous rencontrâmes le vieux palefrenier allemand Staub, qui se lamentait en levant les bras au ciel. Nous lui demandâmes du feu pour allumer nos cigares.

— Ah ! messieurs, dit-il en nous en donnant, on voit bien que notre providence est partie.

— Qui était votre providence? interrogea Frédéric.

— Mademoiselle Ghélia.

— Mademoiselle Ghélia? répétai-je.

— Oui, dit M. Gory en survenant, c'était ma fille adoptive ; mais elle nous a quittés.

— Pauvre Ghélia ! soupira mademoiselle Gory.

Les artistes s'étaient groupés autour de nous.

— Bast ! monsieur Gory, interrompit Roda qui, descendu de sa tribune, serrait sa clarinette dans un étui, vous devriez raconter à ces messieurs l'histoire de mademoiselle Ghélia. Cela vous ferait du bien de parler d'elle.

— Soit ! fit M. Gory. Alors, messieurs, ajouta-t-il, pardonnez-moi de vous recevoir ici, mais, depuis que les recettes vont si mal, je n'ai plus d'autre logement que le cirque.

Il nous conduisit dans le magasin. C'était une grande loge où Achille et les clowns s'habillaient en commun. Les femmes avaient en face des loges particulières. Ce magasin était encombré de selles, de cerceaux, de guirlandes en papier et de costumes. M. Gory nous avança deux chaises et en prit une troisième pour lui. Van Cattendick et Barlow s'assirent à terre dos à dos. Les écuyères occupèrent le lit-de-camp de M. Gory, et Achille s'installa sur une selle pendant

que Roda restait debout et s'accoudait au chambranle de la porte. Le vieux Staub s'était accroupi sur le seuil de façon à pouvoir surveiller l'écurie.

La flamme nette et brillante d'un bec de gaz, produisant avec l'obscurité du fond de la loge des oppositions d'ombre et de lumière, éclairait les artistes dans leurs diverses attitudes, et faisait ressortir les couleurs et étinceler les paillettes de leurs costumes.

Quand il vit tous ses auditeurs attentifs, M. Gory commença de la sorte :

» — Tel que vous me voyez, j'ai été professeur d'équitation au manége de Leblanc, à Paris. M. Pellier père, dont j'étais le filleul, m'avait obtenu cette place. J'y suis resté dix ans. Au bout de ce temps, je fis un petit héritage ; l'ambition me prit, et j'achetai le cirque Bazin, qui rivalisait avec le cirque Boutor, et voyageait comme lui, non-seulement en France, mais en Espagne, en Italie et en Allemagne. Bien que je

n'eusse pas lieu de me repentir de mon acquisition, mes affaires cependant n'étaient pas magnifiques, lorsque, sous les traits d'une enfant, de cette pauvre Ghélia, dont Staub vous a parlé tout à l'heure, la fortune vint, pour ainsi dire, me prendre par la main.

» Nous faisions alors la Normandie. Depuis deux jours, nous avions quitté Yvetot pour nous rendre à Rouen, et nous avions fait halte, la veille, au village de Juzy. On était au mois de juin. Comme il fallait, pour ne pas fatiguer les bêtes, profiter de la fraîcheur du matin, l'on s'était remis en route au point du jour, et nous marchions depuis une heure, à peu près. Les artistes dormaient dans notre grande diligence, et les palefreniers menaient en main nos meilleurs chevaux. Ma femme, moi et Maria, sur les genoux de sa mère, nous fermions la marche dans notre coupé. Je regardais machinalement par la portière, lorsque j'aperçus tout à coup une petite fille couchée dans un champ de blé au

bord de la route. Si cette petite fille eût été vêtue en paysanne, je ne m'en serais pas préoccupé, mais elle avait un chapeau de paille, une robe blanche et une ceinture bleue. Je fis arrêter ma voiture, je descendis et j'allai à elle. Je vis alors une jolie enfant de quatre à cinq ans, au visage fin et délicat, et dont les cheveux châtains, presque blonds, retombaient en boucles sur le cou. Elle dormait d'un sommeil agité, et de grosses larmes roulaient sur ses joues. Je la pris sur mes genoux, et je l'éveillai le plus doucement qu'il me fut possible. Elle ouvrit de grands yeux et me dit :

» — Qui êtes-vous?

» — C'est à vous, mon enfant, fis-je en souriant, qu'il faut demander cela, et pourquoi vous dormez sur le bord de la route au lieu d'être dans votre lit!

» Le souvenir du rêve qui l'avait tourmentée lui revint sans doute, car elle se mit à sangloter en disant :

» — J'ai peur, ne me reconduisez pas à Nelly.

» — Et qui est Nelly ?

» — C'est ma gouvernante.

» — Pourquoi ne voulez-vous pas retourner vers elle ?

» — Parce qu'elle est morte.

» J'avoue que je fus tout étourdi et tout ému de cette réponse.

» — Qu'en savez-vous ? dis-je à l'enfant.

» — C'est qu'hier soir, quand j'ai voulu l'embrasser avant de me coucher, elle était sur son lit toute froide et les yeux grands ouverts. Alors j'ai eu peur, et je me suis sauvée.

» — Elle n'est peut-être pas morte, vous vous serez trompée.

» — Oh ! non, car ma petite maman aussi a été comme cela. On m'a dit qu'elle était morte et je ne l'ai plus revue.

» L'enfant se tut, puis fondit en larmes.

» — Mais vous avez votre papa ?

» — Oui, papa Georges, mais il m'a dit adieu,

Digitized by Google

à Paris, et il est parti pour bien loin, bien loin.

» — Et comment s'appelle-t-il ?

» — Il s'appelle papa Georges.

» — Il n'a pas d'autre nom ?

» — Je ne le sais pas.

» — Et vous, comment vous appelez-vous?

» — Je m'appelle Anna.

» — Eh bien ! ma petite Anna, voulez-vous venir avec moi?

» Elle me regarda un instant et me dit :

» — Je veux bien.

» Je fis monter ma femme et Maria dans la diligence, et je m'installai avec la petite dans le coupé. Elle se blottit sur les coussins, dans le coin de la voiture, et s'endormit presque aussitôt. Alors, pendant que la troupe continuait son chemin, je revins à Juzy, et j'allai chez le maire. C'était le meunier du village. J'avais pris dans mes bras la petite fille endormie.

» — Voici, dis-je au maire, une enfant que

j'ai trouvée sur la route de Rouen, et qui m'a raconté que sa gouvernante était morte.

» — C'est ma foi vrai, répondit le maire. L'aubergiste de la Croix-Blanche vient de m'apprendre qu'une dame malade, qui était arrivée hier et avait logé chez lui avec une petite fille, était morte cette nuit, et que la petite fille avait disparu.

» — Mais cette dame avait des papiers?

» — Non, elle n'en avait pas.

» — C'est égal, je vous ramène l'enfant, afin que vous cherchiez ses parents.

» — Et si elle n'en a pas! La commune n'est pas assez riche pour se charger comme cela d'un enfant de plus. Pourquoi ne la gardez-vous pas, puisque vous l'avez trouvée?

» Cette réponse égoïste me fit plaisir. Je m'étais déjà attaché à l'enfant. Je ne voulus pas laisser au meunier le temps de la réflexion. Aussi, je lui dis :

» — Vous avez raison. D'ailleurs, si vous ap-

prenez quelque chose, voici mon nom et l'adresse de mon frère à Paris. On saura toujours où me prendre.

» Je partis, et Anna ne se réveilla qu'au moment où nous rejoignions la troupe. Je me rappellerai toujours le beau temps qu'il faisait ce matin-là. Tout le monde caressa l'enfant, et ma femme me dit que j'avais fait une bonne action. Quant à Maria, elle appela Anna sa petite sœur et se mit à courir avec elle après les papillons. A partir de cet instant, je changeai le nom d'Anna en celui de Ghélia. C'est ainsi que s'appelait ma première fille que j'avais perdue, et qu'il me semblait avoir retrouvée. Pendant un mois je fus fort inquiet. Je m'étais de plus en plus attaché à la chère créature, et j'avais peur que ses parents ne vinssent la réclamer. Je ne me rassurai que peu à peu en voyant le temps s'écouler. J'avais également un autre souci : je craignais que la petite fille ne s'ennuyât parmi nous et ne regrettât son existence passée, qui avait dû être plus

heureuse et plus riche. Mais ce fut tout le contraire. Les premières représentations que nous donnâmes à Rouen ravirent l'enfant d'étonnement et de plaisir. Dans la journée, elle priait les palefreniers de la mettre sur le dos des chevaux, qu'elle connaissait tous par leurs noms et auxquels elle apportait des morceaux de sucre. A cette époque, Maria, quoique toute jeune, faisait déjà de la voltige. Vous savez, d'ailleurs, qu'un enfant de cet âge n'est nullement exposé. Il a une ceinture à laquelle est une forte ganse, qui passe dans une cosse à l'arçon de la selle et dont l'écuyer, placé au centre du manége, tient l'extrémité. Si l'enfant tombe, on n'a qu'à tirer la corde à soi et il reste suspendu sans courir aucun danger. Ghélia, plus que personne, admirait sa petite sœur, essayait ses costumes et poussait de gros soupirs quand il lui fallait les quitter. Alors, pour la contenter bien plus que dans un but de spéculation, je lui appris les mêmes exercices et les lui fis exécuter en public. Elle était gentille

au possible, arrondissant ses petits bras, envoyant des baisers à la foule, et frappant son cheval avec sa cravache pour essayer de le faire galoper plus vite. Elle avait tant de succès que le cirque était trop petit pour contenir tous ceux qui voulaient la voir. Cela dura jusqu'à ce qu'elle eût dix ans, mais elle grandissait, et je ne voulus plus qu'elle fît de voltige. S'il était tout simple que Maria fût une baladine et continuât le métier de ses parents, Ghélia était d'une autre race que la nôtre, et le bon Dieu ne me l'avait peut-être que passagèrement confiée pour me la reprendre plus tard. Ce fut un grand chagrin pour elle quand je lui dis qu'elle ne travaillerait plus en public, mais je la consolai en lui promettant que je ferais d'elle une belle et savante écuyère comme Caroline Loyo, qu'elle avait vue au cirque des Champs-Élysées à Paris, et qui était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son talent. J'ajoutai qu'elle débuterait lorsqu'elle aurait quinze ans. Ces cinq ans, je les employai à lui en-

seigner l'équitation. Non-seulement je lui montrai comment on obtient mathématiquement d'un cheval, ainsi que d'un instrument dont on connaît tous les ressorts, tel mouvement ou telle allure, en touchant tel ou tel muscle, mais je lui fis comprendre que, en dehors de ces moyens purement physiques, on arrivait à de plus merveilleux résultats par la douceur et la persuasion. La haute école ne doit pas être une lutte entre le cavalier et l'animal, mais une collaboration. Je n'eus pas grand mal à la former. De même que dans la campagne c'est un don chez certains enfants de charmer les oiseaux, elle apprivoisait et domptait les chevaux les plus difficiles. Ils semblaient fiers de la porter et de lui obéir. Elle s'occupait le reste du temps à s'instruire de choses que je soupçonnais à peine : de littérature, d'histoire, de géographie. Elle parla, en se jouant, les langues des pays que nous parcourions : l'espagnol, l'allemand, l'italien. Enfin le jour de ses débuts arriva, et elle eut autant de

succès dans ses exercices de haute école qu'elle en avait eu autrefois dans ses exercices de voltige. Mais elle était bien changée. Au lieu d'une enfant rieuse et mutine, c'était une jeune fille intrépide et sérieuse. Sa taille était svelte et élancée. Ses cheveux, jadis châtains, devenus d'un noir de jais, faisaient ressortir la blancheur un peu mate de son visage. Ses yeux lançaient des flammes; son sourire était plein de douceur. Sa hardiesse allait jusqu'à la témérité. Je frissonnais parfois en la voyant enlever son cheval pour franchir des barrières hautes de deux mètres. Certes, je ne suis pas un profond observateur, j'ai plus étudié l'instinct des chevaux que le cœur humain, mais je me demandais ce que deviendrait ce caractère aimant et passionné quand il serait aux prises avec la vie réelle, avec les affections qui nous trompent et les malheurs qui nous surprennent. Je prévoyais qu'elle ne ferait rien à demi. Je vous ai dit qu'elle avait du succès; je me suis trompé. Ce mot-là peint mal

l'enthousiasme qu'elle excitait. Dans quelques grandes villes, comme Florence, Naples, Séville, l'admiration de la foule avait de longs silences, puis éclatait en transports. Bien souvent j'ai vu le manége rempli des chapeaux que les Espagnols jetaient sous les pieds de son cheval. En Italie, c'était une pluie de fleurs, et puis des rappels et des bravos à n'en plus finir. On peut dire qu'elle avait autant d'amoureux que de spectateurs; mais la brave enfant ne s'en souciait guère, et, de plus, j'étais là pour veiller sur elle et pour faire bonne garde. Personne n'aurait pu lui parler ni lui écrire sans que je le susse. Quant aux écuyers, ils la regardaient tous comme bien au-dessus d'eux, autant par sa naissance que par son talent, et ils avaient pour elle autant de respect que des sujets pour leur reine. »

M. Gory fit une pause, mais personne ne parla. Bien que les artistes connussent l'histoire de Ghélia, ils l'écoutaient avec le même intérêt que nous. Mademoiselle Gory était tout attendrie, et

le vieux Staub grognait sur le pas de la porte comme un chien fidèle qui regrette sa maîtresse.

» — Hélas ! messieurs, reprit Gory, ce bonheur-là allait avoir un terme. Il y a deux ans, nous étions revenus en Normandie, et nous devions donner précisément à Yvetot un certain nombre de représentations. Je m'y étais engagé presque malgré moi, car j'avais de mauvais pressentiments. En effet, au bout de quelques jours, je m'aperçus qu'un vieux monsieur, placé aux stalles, ne quittait pas Ghélia du regard. A en juger par l'apparence, c'était un Anglais, et il avait un fort grand air. Un soir, à la fin de nos exercices, on vint me prévenir qu'il demandait à me parler. J'allai à lui en tremblant.

» — Monsieur, me dit-il, mademoiselle Ghélia n'est pas votre fille.

» J'eus envie de mentir, je n'osai pas.

» — Non, lui répondis-je.

» — Vous l'avez recueillie enfant aux environs

mêmes d'Yvetot, au village de Juzy, si je ne me trompe.

» — Oui, balbutiai-je.

» — Je sais que vous avez agi en honnête homme, et qu'il n'a point tenu à vous que les parents de Ghélia, ou plutôt d'Anna, car c'est ainsi qu'elle s'appelait alors, ne se retrouvassent. Mais sa mère était morte, et son père, dont les recherches furent infructueuses, était dans les Indes, où il a passé de longues années. Ce malheureux père, c'est moi.

» — Donnez-moi des preuves, me hasardai-je à dire. J'eus un instant l'espoir que cet homme ne pourrait pas fournir des preuves de ce qu'il avançait.

» — En voici d'abord une, reprit-il. C'est le portrait d'Anna à l'époque où vous l'avez trouvée.

» Et il me tendit une miniature. L'enfant y avait la robe blanche et la ceinture bleue avec lesquelles je l'avais vue pour la première fois.

C'étaient bien ses cheveux bouclés, presque blonds alors, et ses grands yeux noirs.

» — Et puis, Anna doit avoir, près du coude, deux petites cicatrices. C'est une blessure qu'elle s'est faite en tombant sur les cailloux du parc.

» J'avais remarqué ces cicatrices. Je restai atterré.

» — Monsieur, me dit le vieillard, je voudrais voir ma fille.

» J'allai chercher Ghélia. Elle venait de changer de costume et était en toilette de ville. Elle me vit si agité qu'elle s'en effraya.

» — Qu'avez-vous, bon père Gory? me dit-elle.

» — Viens, mon enfant, viens, tu ne le sauras que trop tôt. Il y a là un monsieur qui désire te parler.

» Je la conduisis à l'Anglais. Le scène se passait dans le magasin du cirque, une pièce comme celle où nous sommes. Le père et la fille demeurèrent quelques instants en face l'un de l'autre.

Ah! messieurs, c'était bien le vrai père. Ce grand vieillard, en proie à une émotion extrême, était fort pâle et tremblait de tous ses membres. D'ailleurs, tous deux se ressemblaient. Ils avaient la même expression, la même noblesse de traits. Ils se regardaient et chacun d'eux se retrouvait dans l'autre. Pendant cette lente contemplation. ils remontaient sans doute à ces lointaines années où ils s'étaient connus, où ils s'étaient aimés. On eût dit que toute l'enfance de Ghélia lui revenait à la mémoire et que les premiers mots d'affection qu'elle avait bégayés se pressaient sur ses lèvres, car elle était défaillante et pâlissait à son tour.

» — Ma fille! s'écria enfin le vieillard.

» Et il ouvrit les bras.

» Ghélia s'y précipita en pleurant.

» Moi, je sortis et les laissai seuls. Au bout d'une heure ils me rappelèrent. Quand j'entrai, ils étaient assis l'un près de l'autre et Ghélia appuyait sa tête sur l'épaule de son père. En me

voyant, ils se levèrent, vinrent à moi et me prirent les mains.

» — Merci, me dit l'Anglais.

» — Bon père Gory, pardonnez-moi, murmura Ghélia. Ce n'est pas ma faute.

» Hélas ! ces simples mots étaient la confession et les adieux de la pauvre enfant. Dès ce soir-là elle me quitta. Quelques jours après, ils partirent. Au dernier moment, l'Anglais ne voulut point se contenter de me remercier d'avoir recueilli sa fille, il m'offrit une fortune. Je refusai. Ce n'était point de l'argent qui pouvait me consoler de la perte de Ghélia. Quant à elle, elle me pria de lui écrire à l'adresse de son père, de sir Gordon, à Londres. Je lui ai écrit ; mais, si malheureux que nous ayons été, je n'ai jamais voulu lui parler de notre détresse. Elle serait venue à mon secours, et je ne veux rien recevoir d'elle.

» La fin de mon histoire est très-courte. Après le départ de Ghélia la fortune nous abandonna. Notre meilleur écuyer sa cassa la jambe. Mon

frère, chez qui j'avais placé des fonds, fit faillite à Paris, et je vendis une partie de mon matériel. Dès lors, nous n'étions plus que des cabotins et nous en fûmes réduits à courir les foires. A Rennes, nous avons laissé trois chevaux pour solder nos dépenses ; à Nantes, nous en avons laissé six et nous laisserons sans doute le reste ici. Staub avait bien raison de le dire : notre providence est partie. »

Mademoiselle Gory se leva et embrassa son père.

— Voyons, dit-elle, ne te fais pas de chagrin.

— C'est demain dimanche, ajouta monsieur Roda, nous aurons une bonne recette.

— Moi, j'ai l'idée que mademoiselle Ghélia ne pourra vivre loin de nous et qu'elle reviendra, murmura Staub en se dressant sur ses pieds.

— Dieu t'entende ! fit M. Gory.

II

M. Roda avait prédit juste ; par extraordinaire, la recette du dimanche fut très-belle. Toutefois, ce n'était qu'un répit dans le mauvais sort de ce pauvre cirque, qui ne continuait plus guère ses représentations que parce qu'il ne savait comment payer ses dettes en s'en allant. Aussi, une après-midi que nous traversions la plaine, fûmes-nous très-étonnés de voir le vieux Staub venir à nous avec de grandes démonstrations de joie.

— Elle est arrivée, nous cria-t-il, elle est arrivée !

— Et qui donc ?

— Mademoiselle Ghélia.

— Oui, ajouta en courant et en passant près de nous mademoiselle Gory, et je vais chez elle.

— Comment cela s'est-il fait? demanda Frédéric.

— Oh! d'une façon bien simple, dit en paraissant M. Gory. Imaginez-vous qu'il y a une heure à peu près, on frappe à ma porte. Je vais ouvrir moi-même et j'aperçois une dame voilée. Je la salue. Mais cette dame me saute au cou et m'embrasse, en me disant :

» — Ne me reconnaissez-vous pas?

» C'était Ghélia. J'étais si ému que, tout d'abord, je ne pus que lui répéter à plusieurs reprises :

» — C'est toi! comment, c'est toi!

» — Oui, je m'ennuyais trop loin de vous, et je suis revenue.

» — Et ton père?

» — Mon père est ruiné, et il est allé refaire sa fortune dans l'Inde.

» — Et il t'a laissée seule?

» — Non, il m'a laissée à une vieille parente.

Seulement cette vieille parente n'est pas riche, et je n'ai pas voulu lui être à charge.

» — Eh bien ! mon enfant, tu tombes mal. Nous sommes devenus si pauvres que je ne sais si j'aurai un cheval à te donner et de quoi te faire un costume.

» — Que cela ne vous inquiète pas, reprit-elle en souriant. J'ai les costumes qu'il me faut et je vous amène deux chevaux.

» — Allons, Staub, mon garçon, fit M. Gory en s'interrompant, ne perds pas de temps à nous écouter. Cours vite à l'imprimerie. Qu'on fasse de grandes affiches pour ce soir, et qu'on mette le nom de Ghélia en vedette. Si vous voulez, messieurs, continua-t-il en se retournant vers nous, je vais vous montrer les chevaux.

Il nous mena dans l'écurie :

— Voici d'abord son sauteur *Volontaire.*

Ce cheval russe, excessivement haut sur jambes, avait le pelage fauve. Son train de l'arrière s'élevait plus haut que celui de l'avant,

comme chez le cerf, dont il avait le cou long et flexible. C'était, d'ailleurs, une bête jeune et d'une rare vigueur.

— Avec ce cheval-là, dit M. Gory, elle pourra franchir des barrières de près de trois mètres.

— Le déplacement doit être très-grand pour le cavalier, remarquai-je.

— Oh! Ghélia est si souple et si habile écuyère que ce qui serait dangereux pour un autre ne l'est pas pour elle. Elle ne doit en ressentir qu'un peu de fatigue. Voici maintenant *Thisbé.*

Il nous montra un admirable cheval anglais, aux membres grêles, nerveux, pleins d'harmonie cependant. Ce n'est point la nature, c'est l'art aidé de la science qui fait de pareils chevaux. On n'arrive que par le croisement continu et intelligent des races à ces produits rares dont *Thisbé* semblait être le type. Elle avait, en effet, la tête expressive de l'arabe, la vigueur élancée des étalons normands, en même temps

que le moelleux et la nonchalance des formes des genêts d'Espagne.

— Mais, fit observer Frédéric, c'est là une bête d'un grand prix. Comment mademoiselle Ghélia, dont le père est ruiné, a-t-elle pu la conserver ?

— C'est ce que je lui ai demandé, fit monsieur Gory, mais elle m'a répondu que quelques milliers de francs de plus ou de moins ne sauvaient pas son père, et qu'ayant déjà l'intention de nous rejoindre elle avait gardé ces deux chevaux et même une petite somme d'argent.

On comprend que nous assistâmes avec un vif intérêt à la représentation du soir. Dans la première partie, mademoiselle Ghélia devait franchir des barrières avec *Volontaire*, et dans la seconde monter *Thisbé* en haute école. A neuf heures, elle entra dans le manége. Elle avait un costume de fantaisie-Louis XV, un corsage à brandebourgs d'or dessinant la taille, une ample jupe Pompadour à ramages, et un tricorne ga-

lonné. Une grande perruque poudrée et quelques mouches posées sur le visage empêchaient de juger de sa physionomie autrement que par ses grands yeux noirs, qui, ainsi que nous l'avait dit M. Gory, semblaient jeter des flammes. C'était bien également la provocante témérité dont il nous avait parlé. Cette frêle créature, montée sur ce grand cheval, l'enlevait presque sans élan pour sauter les barrières. On voyait l'animal ployer sur ses jarrets, bondir en se mâtant et retomber à pic de l'autre côté de l'obstacle. Ce ne fut qu'au moment où elle quitta le manége en se retournant à demi sur sa selle pour saluer le public de sa main gantée de blanc que nous revînmes de notre étonnement et songeâmes à l'applaudir.

Une heure plus tard, elle reparut avec *Thisbé*, mais cette fois elle n'était pas déguisée. Elle portait, dans toute sa sévérité, l'habit de cheval en drap noir, le col et les manchettes rabattus.

Seulement, au lieu du chapeau rond, elle

était coiffée du feutre mousquetaire à plumes. Ses cheveux, séparés en bandeaux, se groupaient à la nuque en une masse opulente. Ses yeux de feu éclairaient son visage pâle, fier et mélancolique. Elle était bien telle que nous nous l'étions imaginée. Elle exécuta les mêmes exercices de haute école que M. Gory, avec autant d'habileté, autant de science que lui, mais avec plus de grâce. La volonté et la main de l'homme ne dirigeaient plus seules le cheval, il cédait au charme de la femme. Ghélia ne le contraignait point à obéir; elle le guidait de l'éperon, de la cravache, des inflexions du corps, du léger mouvement des rênes, dans les capricieuses évolutions qu'elle lui faisait accomplir. Une faible moiteur ternissait à peine la robe lustrée de *Thisbé*, qui secouait par instants son onduleuse crinière et poussait de petits hennissements. Quand Ghélia fut partie et que nous l'eûmes accompagnée de nos bravo hors de l'arène, Frédéric se retourna vers moi et me dit :

— C'est vraiment une femme d'une charmante beauté et d'un remarquable talent.

Grâce à l'arrivée de la nouvelle écuyère les recettes augmentèrent un peu, mais n'atteignirent pas le chiffre qu'avait espéré M. Gory. Chez les habitants d'une petite ville de province, la curiosité et l'admiration sont vite satisfaites. Il semble, chose singulière, qu'elles soient d'autant plus faibles que la vie est plus calme. Il en résulta que le cirque, précisément afin de pouvoir partir, se trouva forcé de prolonger son séjour. Ni Frédéric ni moi ne nous en plaignîmes.

A chaque représentation, en effet, nous revoyions Ghélia avec un plaisir plus grand. Souvent après avoir fait plusieurs tours au galop, elle arrêtait court *Thisbé* devant nous. C'était à ce moment qu'on l'applaudissait. Le premier jour, Frédéric avait apporté un bouquet pour le lui jeter; mais, comme on ne jette pas un bouquet à une femme qui est à un pas de distance, il s'était levé et le lui avait offert en la saluant. Ghélia

avait souri et était repartie au milieu des bravos et des fanfares. Dès ce soir-là, ce fut une habitude prise, et la scène du bouquet fit en quelque sorte partie du programme. Bien que ces fleurs offertes et acceptées fussent un lien secret entre les deux jeunes gens, ils n'avaient point encore eu l'occasion de se parler. M. Gory, qui paraissait veiller sur Ghélia, nous recevait d'une façon peu encourageante. Seulement, au bout de quelque temps, comme le spectacle finissait d'ordinaire par une pantomime dans laquelle figuraient tous les artistes de la troupe, à l'exception de Ghélia, celle-ci, après avoir quitté son costume, venait s'asseoir aux stalles. Presque toujours en robe de soie noire, enveloppée d'un grand cachemire, un voile de dentelle sur son visage, elle semblait une femme du monde égarée en spectatrice dans ce cirque de province.

Elle et Frédéric se souriaient et se regardaient. Une fois cependant que le regard de la jeune femme parut l'y inviter, il alla s'asseoir auprès d'elle.



— Vous n'avez pas monté *Volontaire* aujourd'hui ? lui dit-il.

— Non, j'étais un peu fatiguée.

Désormais, ils causèrent ensemble pendant la dernière demi-heure de la soirée. Je n'eusse osé dire que Frédéric fût amoureux de l'écuyère, mais il en était enthousiaste. Il ne cessait de me vanter le joli son de sa voix, sa distinction, son élégance, son instruction vraiment étrange. D'ailleurs, tout était étrange chez cette femme. Elle demeurait à l'hôtel de France, et s'y faisait reconduire chaque soir par un domestique qui l'attendait à la porte du cirque. Ce domestique, que nous interrogeâmes, ne savait rien sur le compte de sa maîtresse. Ghélia l'avait pris à son service en passant à Londres, et l'avait emmené en France. Avec son imagination ardente, Frédéric n'admettait pas que le roman de cette jeune fille, dont M. Gory nous avait raconté le commencement, pût s'être dénoué, par son retour, d'une façon aussi simple et aussi subite

qu'elle l'avait dit. Il eût vivement désiré aller chez elle, mais il ne se décidait pas à le lui demander. Il croyait deviner qu'à l'intimité qu'elle lui permettait elle avait, dans son esprit, posé des barrières qui ne pouvaient facilement s'abaisser. Je ne sais combien de temps cette situation aurait duré si le hasard, ou peut-être la volonté de Ghélia, ne fussent venus en aide à Frédéric. Un soir nous étions arrivés fort tard. Nous avions fait dans la journée une longue excursion et nous n'étions même pas retournés à Kermadeuc pour y dîner. Nous voulions, en effet, être au cirque au moment où Ghélia monterait *Thisbé*. Mais, au lieu de la voir dans le manége, comme nous nous y attendions, nous l'aperçûmes assise dans un coin des stalles, un peu pâle, presque triste.

— Je croyais que vous ne viendriez pas, nous dit-elle.

— Nous n'avons pas pu venir plus tôt, répondit Frédéric. Mais qu'avez-vous? vous paraissez souffrante.

musique lugubre, où l'ophicléide se plaignait, où la grosse caisse résonnait sourdement, tandis que de grandes plaques de tôle, secouées dans l'écurie, imitaient le bruit du tonnerre. De plus, on avait presque complétement baissé le gaz, ce qui voulait dire que les ténèbres étaient venues. En pantalon et en chemise, Achille, les cheveux ébouriffés, à plat-ventre sur le dos de son cheval blanc, qui l'emportait au triple galop dans l'arène, nageait d'une façon désespérée et paraissait lutter contre les vagues. De telles scènes ne sont que ce que l'imagination les fait; mais Frédéric et Ghélia, dans la disposition d'esprit où ils se trouvaient, prêtèrent à celle-là une signification sinistre. Il leur sembla qu'ils étaient perdus ainsi dans une nuit de tempête, et ils se rapprochèrent l'un de l'autre. Frédéric avait étendu la main du côté de la jeune fille. Elle la prit tout à coup et la serra fortement.

— Ghélia, dit Frédéric à voix basse, je vous aime.

— Demandez-le à Frédéric.

— Parce que, dit Frédéric, je craignais d'arriver trop tard pour vous donner votre bouquet.

Nous étions à la porte de l'hôtel et nous saluions la jeune fille pour prendre congé d'elle. Mais Ghélia ne nous rendait pas notre salut et paraissait hésiter.

— Puisque c'est à cause de moi, dit-elle enfin en rougissant et non sans embarras, que vous avez sacrifié votre dîner, voulez-vous me faire le plaisir de partager le mien !

Il va sans dire que nous acceptâmes. Nous suivîmes alors, précédés de Ghélia, une fille de l'hôtel qui était venue à notre rencontre avec de la lumière. Au premier étage, nous entrâmes dans un grand salon meublé comme tout salon d'hôtel de province. Seulement dans cette chambre, qui perdait ainsi sa physionomie banale, il y avait un piano, et sur la table du milieu, une grande jardinière remplie de fleurs. De plus, un brillant feu de sarments, un de ces jolis feux

d'avril, qui réjouissent la vue sans donner trop de chaleur, petillait dans la cheminée. La porte du fond ouvrait sur une seconde pièce, qui devait être la chambre à coucher de Ghélia.

— Ces messieurs dînent avec moi, Jean, dit-elle à son domestique qui se retirait après avoir allumé les bougies. Servez-nous promptement. Nous avons faim. — Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, de vous faire dîner ici, mais nous y serons mieux que dans la salle à manger de l'hôtel.

Quand le dîner fut servi, Ghélia, simplement coiffée de ses beaux cheveux, s'assit entre nous à table. Elle présida le repas avec beaucoup de grâce et de dignité, et je m'aperçus bientôt qu'il n'y avait rien d'exagéré dans l'éloge que Frédéric m'avait fait d'elle. En causant, elle se montrait doucement enjouée, mais avec une teinte de mélancolie. Nous parlâmes voyages. Je connaissais, comme elle, Naples, Séville et Cadix. Elle aimait l'Espagne et l'Italie, et cherchait à justifier sa

prédilection pour ces deux pays : — C'est là seulement, disait-elle, que les convenances n'étouffent point toute la vie comme dans le nord. On peut y être amoureux, grand artiste ou poëte, selon les inspirations de son talent ou de son cœur, sans avoir à rendre compte à l'opinion de sa moindre action et de sa moindre pensée. Voyez plutôt Byron. C'est en Italie qu'il a écrit ses chefs-d'œuvre. S'il fût resté en Angleterre, il n'aurait peut-être que prononcé des discours à la Chambre des lords.

Frédéric ne parlait pas. Il écoutait Ghélia et semblait fier de l'impression qu'elle produisait sur moi.

— Vous êtes bien heureux tous les deux, dit-il enfin, d'avoir vu tant de belles choses. Moi, je ne connais que Paris et ma pauvre et calme Bretagne, où je passe les trois quarts de mon temps.

— Oh ! ne vous plaignez pas, répondit Ghélia avec feu, moi, je vous envie. Cette existence errante que j'ai trop aimée autrefois, a mainte-

nant pour moi de vrais chagrins. Je sens que je laisse derrière moi des bonheurs que je ne retrouverai jamais, et si je fais de beaux rêves pour l'avenir, je comprends aussitôt qu'ils sont irréalisables. Que m'importent l'Italie et l'Espagne dont je vous parlais tout à l'heure! Je ne suis ni un poëte ni une grande artiste; je ne suis qu'une écuyère dans une troupe de saltimbanques. Ah! bien folle et bien malheureuse est celle-là qui, par une raison ou par une autre, se voit forcée de renoncer au toit paternel et au secret de la famille!

Elle se leva de table, alla au piano qui était ouvert, et laissa ses doigts errer sur les touches.

Il y eut entre nous trois un moment de silence. Nous étions émus du ton dont elle avait parlé.

— Vous êtes musicienne? lui demandai-je.

— Je sais assez de musique pour m'accompagner quand je chante.

— Voulez-vous nous jouer quelque chose? dit Frédéric.

— Oui ; que voulez-vous que je joue ?

— La dernière pensée de Weber.

Elle la joua avec un sentiment de profonde tristesse. Puis, quand elle eut fini :

— Ce sont là, dit-elle, des adieux à la vie et au bonheur. Tenez, voilà autre chose.

Et, avec un doigté merveilleux, d'une voix admirablement souple, limpide et claire, elle joua et chanta un boléro espagnol.

— Cela, dit-elle en riant, devrait se chanter ou plutôt se danser avec accompagnement de casgnettes ; mais je n'en ai pas.

Il était minuit. Nous nous retirâmes. Une fois dans la rue, Frédéric m'arrêta par le bras.

— Je vous le disais bien, fit-il, qu'il y a un mystère dans la vie de cette femme.

— Oui, mais lequel ?

— Oh ! je tâcherai de le savoir.

Le lendemain, vers midi, nous fûmes très-surpris de voir affichée pour le soir la dernière représentation du cirque Gory. Nous cherchions une

cause à ce prompt départ, dont il n'avait point été question, lorsque nous rencontrâmes sur le mail le clown Barlow qui promenait ses chiens savants. Les chiens vinrent nous souhaiter le bonjour, et nous le souhaitâmes à leur maître.

— Comment se fait-il que vous partiez ? lui demandâmes-nous.

— Cela s'est fait tout d'un coup. Ce matin, à la fin de la répétition, M. Gory nous a dit :

— Mes amis, nous partons. Nous avons assez d'argent pour quitter la ville, et le plus tôt sera le mieux.

En même temps, il s'est tourné vers mademoiselle Ghélia :

— N'est-ce pas ton avis, Ghélia ?

Elle a simplement répondu :

— Oui, vous avez raison.

De sorte que demain nous faisons les malles et qu'après-demain nous nous mettons en route.

— Mademoiselle Ghélia jouera-t-elle ce soir? demanda Frédéric.

— Oui ; mais elle ne travaillera qu'une fois. Elle montera *Volontaire* à la fin de la première partie.

Le soir venu, elle monta *Volontaire* avec une intrépidité folle. Les spectateurs étaient plus nombreux que de coutume, et si, la veille, nous n'avions pas vu la jeune fille s'attrister en parlant de sa carrière, nous aurions pu croire que le désir des applaudissements lui faisait braver le danger. A six reprises, en effet, elle fit volter *Volontaire* dès qu'il eut sauté la barrière, et le lança en sens inverse sur l'obstacle qu'il avait franchi. A la dernière fois le cheval fatigué s'abattit, mais elle le soutint avec la main, et, après qu'il eut trébuché quelques pas, réussit à le relever. La foule avait jeté un cri d'effroi et Frédéric s'était dressé tout pâle. Quant à Ghélia, elle salua le public d'un sourire, Frédéric d'un geste, et sortit au galop.

Après l'entr'acte, elle vint aux stalles. Frédéric alla s'asseoir auprès d'elle, mais l'aborda froidement. Il lui en voulait de tout le chagrin qu'il

— Eh bien! monsieur de Kermadeuc, si vous oubliez que je suis une baladine, moi, je dois m'en souvenir.

— Et alors?

— Je refuse.

— Vous refusez, murmura Frédéric, vous me refusez! Ah! vous devez avoir une autre raison.

— Oui, dit Ghélia avec effort, c'est que j'aime mon métier, et que je ne veux pas y renoncer, même pour une union comme je n'aurais jamais osé la rêver.

— Cependant, avant-hier soir, n'avez-vous pas dit que ce métier avait des chagrins pour vous?

— Je l'ai dit, il est vrai; mais, si mon métier a ses ennuis, ces ennuis ont leurs compensations. Croyez-vous, poursuivit-elle avec une exaltation factice, que ce ne soit pas un bonheur de s'enivrer chaque soir d'applaudissements et de bruit, et que le danger sans cesse bravé et vaincu n'ait pas son charme? Croyez-vous que Maria et madame Roda ne soient pas fières quand elles ont réussi le

saut des écharpes? D'ailleurs, ces exercices, je les ai faits moi-même, je les ai aimés, et je puis les recommencer au premier jour. Quand j'étais déjà grande, à onze ans, je passais légèrement à travers un cercle de papier et je retombais d'aplomb sur mon cheval en saluant le public. Sans doute vous ne saviez pas cela?

— Je le savais, dit simplement Frédéric.

Ghélia tressaillit, serra son mouchoir contre ses lèvres, alla à Frédéric et lui tendit la main.

— Adieu, dit-elle, mon ami ; il ne faut plus nous voir, vous m'oublierez.

— Les Bretons n'aiment point à demi et ne savent pas oublier.

Tous deux restèrent silencieux quelques secondes.

— Ghélia, reprit doucement Frédéric, hier soir je vous ai dit que je vous aimais. Vous m'avez presque laissé voir que vous m'aimiez aussi. En souvenir de ce moment, promettez-moi de réfléchir pendant la nuit à la proposi-

tion que je vous ai faite. Demain, je viendrai chercher votre réponse.

— Je ne serai plus ici. Nous partons au point du jour.

— Oui, mais vous ne marcherez point si vite que je ne puisse vous rejoindre. Et, quoi que vous puissiez résoudre, vous ne me refuserez pas de vous voir une dernière fois.

— Je le veux bien, répondit Ghélia, venez me dire adieu.

Le lendemain, Frédéric monta à cheval à huit heures du matin et prit la route d'Angers. Vers neuf heures, il aperçut de loin les équipages du cirque qui gravissaient une côte. Le soleil était radieux et les premières brises de mai couraient dans les arbres. Il songea, malgré lui, à cette matinée où M. Gory avait aperçu la petite Ghélia dormant dans un champ de blé sur le bord de la route. La grande diligence des artistes ouvrait la marche, puis venaient les palefreniers tenant les chevaux en main. Derrière

eux étaient deux voitures, le coupé de M. Gory et une calèche que Ghélia avait sans doute louée pour le voyage, et à la portière de laquelle marchait M. Gory. Il entendit le galop du cheval de Frédéric et retourna la tête.

— Ah ! dit-il à Ghélia avec humeur, voilà encore ton amoureux à nos trousses.

— Qu'est-ce que cela vous fait ! répondit la jeune fille blessée.

— Cela me fait, reprit brutalement M. Gory, qu'une écuyère, si elle veut rester honnête, ne doit se laisser courtiser que par un homme de sa classe, un artiste comme elle, qui puisse l'épouser.

— Vous avez peut-être raison, dit-elle en soupirant, et cependant...

Elle n'acheva pas et se mit à sourire. Au même instant Frédéric la saluait.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Kermadeuc, dit-elle avec grâce ; donnez donc votre cheval à tenir à Staub et montez près de moi, je vous offre l'hospitalité.

Frédéric s'assit près de Ghélia, mais la jeune fille lui parut si peu troublée de le voir qu'il en fut décontenancé.

— Mademoiselle, fit-il, je viens ce matin chercher votre réponse.

— Je vais vous la donner, répondit Ghélia presque gaiement. Vous êtes d'une vieille famille, monsieur de Kermadeuc, vous devez donc savoir qu'au temps de la chevalerie les poursuivants d'amour n'épousaient les dames de leurs pensées qu'aprés avoir été soumis par elles à de longues épreuves. C'est ainsi qu'elles les envoyaient combattre les Sarrasins ou les Maures, pourfendre un géant dans quelque forêt enchantée, ou passer des années entières dans de mornes solitudes. Je me suis résolue à faire comme elles, et, de ma part, ce n'est pas de la cruauté, mais de la loyauté. Si vous consentez à vous engager dans la troupe, et si, après avoir vécu un an de la vie que je mène, vous n'avez point changé d'avis, je ne m'opposerai pas à notre union.

— Et à quel titre pourrais-je entrer dans la troupe? demanda Frédéric, qui croyait, sans se l'expliquer, à quelque plaisanterie de Ghélia.

— A n'importe quel titre. Oh! je n'exige pas de vous l'impossible. Vous savez assez bien monter à cheval pour donner des leçons comme professeur d'équitation dans les villes où nous passerons, et, au besoin, vous remplacerez notre régisseur qui est souvent malade.

— C'est moi, dans ce cas, qui ferai chaque soir les trois saluts au public et lui annoncerai le spectacle du lendemain.

— Oui, c'est vous qui direz : « Messieurs et mesdames, pour terminer la soirée, mademoiselle Ghélia va monter *Volontaire*, cheval sauteur. Demain, grande et brillante représentation, composée d'exercices variés et de scènes entièrement nouvelles. Enfin, mesdames et messieurs, dans le court séjour que le cirque fera dans cette ville, M. Gory et ses artistes ne négligeront rien afin de continuer à mériter la bienveillance dont vous avez daigné les

honorer. » Vous voyez, ce n'est pas très-difficile.

— Et c'est sérieux ce que vous me proposez là ? dit Frédéric au bout d'un instant.

— Très-sérieux, répondit Ghélia d'une voix ferme, mais en détournant les yeux.

— Eh bien ! j'accepte Où le cirque va-t-il ?

— A Tours.

— Et quand donnera-t-il sa première représentation ?

— Samedi soir.

— Samedi matin, je serai à Tours et je prierai M. Gory de me recevoir dans la troupe. Maintenant, mademoiselle, permettez-moi de vous quitter. J'ai quelques affaires à mettre en ordre à Kermadeuc.

— Alors, au revoir, dit Ghélia en essayant de rire.

— Ah ! mademoiselle, fit Frédéric, vous plaisantez en vain ; vous avez des larmes dans les yeux.

Il sauta à cheval, s'éloigna au galop et revint à Kermadeuc. Là, il me raconta tout ce qui s'était passé entre Ghélia et lui.

— Mon ami, lui dis-je quand il eut fini, vous

l'aviez deviné. Il y a un mystère dans la vie de cette femme, mais vous ne le pénétrerez point. Elle vous le découvrira elle-même à son jour et à son heure. D'ailleurs, pour le savoir, vous n'avez qu'à poursuivre jusqu'au bout l'aventure où vous vous êtes engagé.

Le surlendemain, nous allâmes à Vannes. Je retournais à Paris, Frédéric partait pour Tours. En attendant que la voiture fût attelée, nous nous promenions sur la plaine d'où toutes les baraques avaient disparu et où il ne restait plus d'autre vestige du Cirque Gory qu'un bourrelet de terre qui ne s'était point encore entièrement nivelé sous les pieds des passants.

— Voilà où était le cirque! me dit Frédéric. N'est-il pas singulier, ajouta-t-il en souriant, que sur un si petit espace de terrain puisse naître et grandir une passion qui décidera des destinées de deux personnes?

A Paris, il me dit adieu en me promettant de me tenir au courant de ce qui arriverait. Vingt-

soit dans la grande salle du manoir, où il s'arrêtait de temps à autre devant les portraits de ses ancêtres, auxquels on eût dit qu'il voulait demander conseil. Après le dîner, nous allâmes à Vannes. Là il me quitta sans me rien dire, jugeant sans doute une confidence inutile, et à neuf heures il était introduit chez Ghêlia.

Elle était trop émue pour lui parler et se contenta de lui indiquer un fauteuil. Elle s'assit elle-même dans l'attitude craintive d'un accusé devant son juge.

— Mademoiselle, lui dit Frédéric d'une voix ferme et tremblante à la fois, je viens faire auprès de vous une démarche bien grave; mais j'espère que vous me pardonnerez quand vous m'aurez entendu.

Ghêlia ne répondit pas. Elle attendait.

— M. Gory m'a raconté comment il vous avait trouvée tout enfant, et comment vous avez grandi près de lui jusqu'au jour où votre père vous avait réclamée. Ce récit est-il vrai de point en point?

quatre heures après, il était à Tours et se faisait indiquer le cirque. En y allant, et sans se rendre compte de ce qu'il ressentait, il était fort triste. Il lui semblait qu'il ne retrouverait plus Ghélia, et pourtant, par moments, il craignait de la revoir. C'est ainsi que l'on redoute de découvrir des pieds d'argile à la blanche statue que l'on a caressée de ses rêves, et dont on va pour la première fois soulever les voiles. Il entra dans le cirque dont la porte était ouverte, et tout d'abord il aperçut dans l'écurie *Volontaire* et *Thisbé*.

— Ah! elle y est! se dit-il.

Un instant après, il était en face de M. Gory. Celui-ci parut fort surpris de le voir.

— Monsieur, lui dit Frédéric avec un grand sérieux, je viens vous demander de vouloir bien m'engager dans votre troupe.

— Est-ce pour faire votre cour à Ghélia? fit M. Gory en raillant.

— Quand cela serait? répondit Frédéric qui rougit de colère.

— Vous prendriez un mauvais moyen. Ghélia n'est plus ici.

— Elle n'est plus ici! s'écria Frédéric en pâlissant.

— Faites donc l'étonné. Comme si vous ne le saviez pas! Allons, dites tout de suite que vous venez réclamer ses chevaux.

Mais Frédéric répétait :

— Elle n'est plus ici! elle n'est plus ici!

Sa physionomie exprimait un étonnement si douloureux que M. Gory ne s'y méprit pas.

— Elle n'est donc pas avec vous? dit-il. Ah! la pauvre enfant! Et moi qui l'ai soupçonnée, qui ai été dur pour elle.

— Mais où est-elle? demanda Frédéric.

— Je ne le sais pas. Elle est partie sans me dire où elle allait. Si je le savais, est-ce que je ne lui aurais pas déjà demandé pardon. Et tenez, ajouta-t-il d'un air presque menaçant, vous ferez aussi bien de partir vous-même, car c'est à propos de vous que nous nous sommes fâchés; c'est vous

qui êtes cause qu'elle s'en est allée, et cette fois-ci; je le sens bien, elle ne reviendra plus.

En disant ces mots, M. Gory poussa Frédéric jusqu'en dehors du cirque et referma la porte sur lui.

III

Après son excursion à Tours, Frédéric revint en Bretagne et voulut y reprendre sa vie accoutumée. Mais, malgré tous ses efforts, il ne pouvait s'empêcher de songer à Ghélia. Sans cesse l'image de la jeune fille flottait devant ses yeux. C'était elle et non plus une héroïne inconnue qu'il s'imaginait rencontrer sous les grands arbres de la forêt, et souvent le soir, quand il était seul à Kermadeuc, il lui semblait qu'elle venait s'asseoir à ses côtés et fixait sur lui, comme au dernier jour, son triste et doux regard. Pendant un mois, Frédéric s'était enivré de la

vivante poésie de l'amour, et il ne comprenait pas qu'un isolement aussi profond eût succédé à cette poésie. Plus que jamais Ghélia lui était chère. Il devinait tout ce qu'avait dû avoir d'amer et de douloureux le sacrifice qu'elle s'était imposé. Elle l'avait fui parce qu'elle l'aimait. Où était-elle maintenant ? Il se souvenait de l'adresse qu'elle avait autrefois donnée à M. Gory, et il chargea un de ses amis, en ce moment à Londres, de chercher sir Gordon. Mais ce sir Gordon, qui n'avait sans doute été qu'un prête-nom, fut introuvable. Cependant, le premier accablement passé, Frédéric se reprit à espérer. Il aimait et se savait aimé, et, comme je le lui avais dit, il comptait que, puisqu'il ne pouvait aller à elle, ce serait Ghélia qui, tôt ou tard, se rappellerait la première à lui.

Un jour qu'il revenait de la promenade, son domestique lui remit une lettre. Frédéric tressaillit en la voyant timbrée d'Angleterre, mais il sourit tristement en remarquant que le cachet

était armorié et la suscription d'une écriture d'homme, ferme et allongée. Il l'ouvrit néanmoins avec curiosité, et fut fort étonné en lisant les lignes suivantes :

« Monsieur,

» Lors de l'affaire de Quiberon, mon père commandait un détachement de soldats de marine. A peine débarqué, il fut atteint d'une balle en pleine poitrine et allait être pris par les républicains, lorsqu'un gentilhomme français, le baron de Kermadeuc, avec qui il s'était lié pendant la traversée, le chargea sur ses épaules et le porta jusqu'aux embarcations anglaises. Peu de temps après son retour en Angleterre, mon père mourut de sa blessure. Bien que je fusse tout enfant, il m'avait fait promettre de ne rien négliger pour me rencontrer plus tard avec le baron de Kermadeuc. A plusieurs reprises, j'ai inutilement cherché à savoir ce que ce gentilhomme était devenu, lorsque, tout dernièrement, j'ai appris

que vous existiez et que vous étiez son petit-fils. Je vous écris donc pour faire votre connaissance. Mais une connaissance ainsi faite est bien froide. Je serais heureux de serrer la main du petit-fils du baron de Kermadeuc, et je voudrais pour cela que vous consentissiez à venir passer quelques jours à Shirley. Si mon grand âge et l'état de ma santé ne m'en eussent empêché, c'est moi qui serais allé à Kermadeuc. Accueillez favorablement ma demande, monsieur, en songeant qu'elle est non-seulement le désir, mais la prière d'un vieillard.

» LORD SHIRLEY. »

Frédéric, après avoir lu cette lettre, se souvint effectivement de la circonstance du débarquement de Quiberon à laquelle lord Shirley faisait allusion. Rien ne le retenait en Bretagne. Il résolut donc de se rendre à l'invitation qui lui était faite. Il éprouvait, d'ailleurs, une secrète joie à aller en Angleterre, car il s'imaginait qu'il

y pourrait avoir quelque nouvelle de Ghélia. En conséquence, il se mit en route, et huit jours plus tard, il arrivait au château de Shirley, dans le Lancashire. Il y reçut une affectueuse et magnifique hospitalité. Lord Shirley possédait une immense fortune et était un des amiraux anglais les plus distingués. Il attendait Frédéric et parut l'accueillir avec une vive émotion. Les premières journées furent consacrées à de grandes chasses à courre. Le soir, l'amiral, qui aimait la table, en prolongeait volontiers les plaisirs devant une ou deux bouteilles de madère ou de sherry. Alors, à demi couché dans un grand fauteuil, dégustant à petits coups le vin généreux dont la chaleur animait son regard, il se montrait, à un degré égal et singulier, expansif et curieux. Il raconta ainsi à Frédéric qu'il avait perdu sa femme quelques années à peine après l'avoir épousée, et que depuis il n'avait guère cessé de naviguer. En revanche, avec une amicale bienveillance, il ne se lassait point d'interroger le

jeune homme sur ses goûts, sur ses habitudes, sur la vie qu'il avait menée. Frédéric répondait en s'étonnant un peu, mais sans se formaliser, car il était sous le charme de la bonté, de l'esprit et de la grâce du vieillard.

Une fois cependant, lord Shirley parut préoccupé pendant tout le dîner. Après le repas, il laissa le domestique apporter le petit chariot d'argent qui contenait les liqueurs et les vins d'Espagne, et servait au *pass-wine*. Lorsque le domestique se fut retiré, il remplit de vin de Madère le verre de Frédéric, et en fit autant du sien, qu'il porta, avec une certaine solennité et en saluant le jeune homme, à la hauteur de ses lèvres. Frédéric l'imita, et tous deux burent silencieusement. L'amiral remit son verre sur la table, prit la main de Frédéric et la lui serra.

—Je savais bien, fit-il, que je n'avais pas besoin de cela pour vous dire que Shirley est à votre disposition, mais c'est une vieille tradition de mes pères, qui en agissaient ainsi lorsqu'ils voulaient

assurer leurs hôtes de toute leur amitié. Maintenant, j'ai une prière à vous adresser.

— Laquelle ? demanda Frédéric.

— Je vais vous laisser seul. Pendant mon absence, vous allez lire ces lettres dans l'ordre où elles se trouvent, et quand je reviendrai, vous me direz l'impression qu'elles auront produite sur vous.

Il lui tendit trois lettres numérotées et se retira.

Frédéric, assez intrigué, regarda un instant ces trois lettres, qui étaient d'une élégante et jolie écriture de femme, puis il ouvrit la première, qui commençait ainsi.

« Mon cher père,

» Que je vous suis reconnaissante d'avoir cédé à mon désir ! C'est surtout depuis que je suis loin de vous que j'apprécie toute l'indulgence que vous avez eue pour votre fille. Je comprends par ce que je souffre moi-même tout ce que cette séparation a dû vous coûter. Mais peut-être est-elle nécessaire pour ma guérison? Quelle chose

singulière que le cœur humain, et le mot de madame de Maintenon : Où est le bon temps où j'étais si malheureuse? » serait-il donc vrai? Quoi! j'ai vécu deux ans près de vous, si noble et si bon; pendant ces deux années, vous m'avez initiée aux jouissances des arts, aux délicatesses de l'esprit, aux recherches du luxe, à toutes les élégances du monde, et voilà que, poussée par la fatalité dans l'oubli bizarre de mon bonheur, dans l'ingratitude de vos bienfaits, je me prends à regretter ma vie passée de bohémienne, les paillettes de mes costumes, mon théâtre en planches et les applaudissements de la foule. Et cette étrange nostalgie des hasards du grand chemin est telle chez moi, que je vous supplie en grâce de me laisser recommencer ma vie errante, ne fût-ce que quelques jours, et que voyant ma santé qui s'altère, le chagrin qui me mine, vous finissiez par y consentir. Oh! tout cela, de ma part, est coupable à force d'être insensé, et je le sens si bien, maintenant que je vous ai quitté

que, par instants, je m'effraie et m'imagine marcher à une catastrophe. Pardon, mon père, je n'ai pas le droit de vous attrister ainsi. C'est bien assez que je sois partie malgré votre douleur sans que je vienne, par mes sombres pressentiments, vous accuser presque de ce départ. Je ne sais si ma tentative me délivrera de ma folie, mais, dans tous les cas, je vous le promets. mon séjour au cirque Gory sera de courte durée. »

A cet endroit de sa lecture, Frédéric s'interrompit tout ému. Ainsi, ces lettres étaient de Ghélia. Ghélia était la fille de lord Shirley. Il remplit un verre d'eau, le but, passa la main sur ses yeux, qui voyaient mal, et continua.

« D'ailleurs, ce pauvre cirque avait bon besoin que je vinsse à son secours. En me recevant, M. Gory a hoché la tête et m'a dit tout d'abord qu'il n'aurait peut-être ni cheval ni costume à me donner. Aussi s'est-il joyeusement étonné lorsque j'ai fait mener à l'écurie *Volontaire et Thisbé.*

Quant à Maria, elle ne comprenait rien à la richesse de mes costumes. Il m'a fallu leur avouer que vous n'étiez point tellement ruiné que vous n'eussiez pu me laisser une certaine somme d'argent, et j'ai rougi malgré moi en leur disant cela. Le soir, l'orchestre de M. Roda m'a bien un peu écorché les oreilles, mais je suis entrée dans le manége bravement, et même avec plaisir. *Volontaire* et *Thisbé*, que j'ai montés tour à tour ont été surpris des banquettes garnies de spectateurs et du bruit des bravos. Toutefois, ces bravos, je dois le confesser, étaient rares, et n'avaient pas de quoi les troubler outre mesure. Le public m'a semblé mal composé, et comme on dit en Espagne : — *sumamente frio*. Il ne faut point se faire illusion, le brillant cirque Gory d'autrefois a bien dégénéré et n'est pas en grand crédit à Vannes. Je n'ai guère été flattée dans mon amour-propre d'artiste que par les applaudissements de deux seuls spectateurs, qui se trouvaient aux stalles. Ce sont deux jeunes gens qui viennent

tous les jours, et que, pour cette raison, la troupe appelle *ses abonnés*. L'un est un jeune homme de Paris ; l'autre, son ami, est un vrai Breton. Il a les épaules larges, la physionomie d'un grande franchise, les yeux bleus et une forêt de cheveux blonds. Je ne l'ai si bien regardé que parce que l'on m'a dit que c'était le baron de Kermadeuc. N'était-ce point là, si je ne me trompe, le nom de ce gentilhomme français qui, au débarquement de Quiberon, a porté votre père blessé jusqu'aux chaloupes de la flotte? Dites-le moi, je vous prie, en me répondant. Aimez-moi un peu et ne m'en veuillez pas trop. Moi, je vous aime bien, mais j'ose à peine vous l'écrire.

» Votre fille,

» ANNA. »

Frédéric ouvrit la seconde lettre, dont la date était postérieure de quelques jours.

« J'ai la grande gloire, cher père, d'avoir relevé les affaires du cirque. On est venu voir par curio-

sité la nouvelle écuyère, et les recettes sont un peu meilleures. M Gory compte en profiter pour payer ses dettes et quitter Vannes le plus tôt possible. Je ne puis que l'approuver. Les habitants n'aiment décidément pas l'équitation. O décadence! La troupe en est réduite à jouer des pantomimes. J'ai eu à la fois tort et raison de venir. J'ai eu tort parce que les illusions de mes jeunes années s'en vont, et parce que, je le sens bien, le prestige de cette existence, qui m'avait autrefois charmée, disparaît à mes yeux. J'ai eu raison, parce que, précisément à cause de cela, je suis en voie de guérison. A part M. Gory, qui est au-dessus de sa condition, et Maria, que j'aime comme la compagne de mon enfance et de ma jeunesse, ces pauvres artistes ne sont point de fines fleurs d'élégance et de délicatesse. Ce n'est pas leur faute. Ils sont malheureux et cherchent à s'étourdir. Van-Cattendick est ivre tous les soirs. Avant-hier, j'avais laissé tomber ma cravache, il me l'a rapportée en me disant d'une voix enrouée : — Made-

moiselle, voici votre sceptre offert par la main des grâces. Et il s'est étendu tout de son long dans la poussière. Je n'ai pu réprimer un mouvement de dégoût. Ah ! je suis devenue une bien aristocratique personne, et ils s'en aperçoivent. Je regardais le vieux Staub panser *Volontaire* et *Thisbe*. — Mademoiselle, m'a-t-il dit, vous aimez encore vos chevaux, mais vous n'êtes plus faite pour vivre avec nous. Il est vrai que, sauf les heures de la représentation, je ne mets guère les pieds au manége. Je reste chez moi, dans un appartement assez convenable de l'hôtel, où j'ai fait porter des fleurs et un piano. Quand je pense que, il y a un mois, un cirque en planches me paraissait le plus beau palais qu'il y eût au monde !

» Je ne dois rien vous cacher, mon père. Il y a une autre cause à mon désenchantement, je dirai presque à mon chagrin. Il y a M. de Kermadeuc. Je crois m'être aperçue qu'il m'aime et je ne sais quel sentiment j'éprouve pour lui. »

Alors, reprenant à ses débuts ce qui s'était passé entre elle et le jeune homme, Ghélia racontait à son père, joyeuse ou triste, mais avec plus de mélancolie que de gaieté, les phases diverses de cet amour bizarre et touchant qui avait entraîné Frédéric vers elle.

Frédéric, en la lisant, comprit les vaillants efforts et la dissimulation de la jeune fille. A la fin de sa lettre, Ghélia n'ignorait plus, elle peignait avec une profonde angoisse les secrètes agitations de son cœur.

— Ah ! mon père, disait-elle, je suis brisée de chagrin. M. de Kermadeuc aimera-t-il jamais véritablement une écuyère, même en apprenant que cette écuyère est la fille de lord Shirley !

Mais Frédéric, qui aimait Ghélia, sourit à ces craintes de miss Shirley, et il ouvrit la troisième lettre.

Cette dernière lettre était le récit de l'entrevue que Frédéric lui avait demandée, de la proposition qu'il lui avait faite de l'épouser. Ghélia rap-

pelait cette matinée où il l'avait rejointe sur la route, l'épreuve qu'elle lui avait imposée et à laquelle il s'était soumis, sans se tromper toutefois au fébrile enjouement de la jeune fille.

Ghélia terminait ainsi : — « Il prit congé de moi. Il avait quelques affaires à terminer à Kermadeuc. Quand il fut parti, je compris qu'il ne devait plus me retrouver au cirque, et je saisis, pour me séparer de M. Gory, l'occasion de quelques mots un peu durs que cet excellent homme m'adressa au sujet même de M. de Kermadeuc. C'est d'une chambre d'auberge que je vous écris. Dans une heure je me mets en route. J'ai voulu que cette lettre me précédât, afin que vous receviez votre fille, non-seulement avec indulgence, mais avec pitié. Mon père, je viens remettre mon sort entre vos mains. Il n'y a que vous qui puissiez me rendre mon bonheur ou me consoler.

» ANNA. »

— Pauvre et chère Anna! fit Frédéric en se le-

vant précipitamment et en jetant les yeux autour de lui comme s'il se fût attendu à voir la jeune fille.

Mais ce fut lord Shirley qui entra, grave, ému, indécis. Frédéric courut à lui :

— Ah ! mylord, comment a-t-elle pu se faire autant de chagrin ; ne savait-elle pas combien je l'aimais ?

— Alors, fit l'amiral, je puis lui dire de venir. Il se dirigea vers la porte qu'il avait laissée ouverte et ramena par la main Anna toute rougissante et toute confuse.

Frédéric ne parlait pas. Il regardait la jeune fille, que les souffrances et les inquiétudes avaient un peu maigrie, et qui n'osait encore lever les yeux sur lui.

— Eh bien ! mes enfants, dit avec bonté lord Shirley, est-ce ainsi qu'on se revoit ?

Les deux jeunes gens marchèrent l'un vers l'autre, se prirent les mains et se contemplèrent longuement en silence avec des yeux rayonnants de tendresse et de joie.

— Allons, interrompit lord Shirley avec un peu de malice, voilà ce pauvre cirque Gory tout à fait oublié.

— Mon père ! murmura Anna.

— Oh ! chère Anna, dit Frédéric, croyez-vous que je vous reproche jamais de songer à ceux qui vous ont aimée ?

— Je ne sais pas, reprit l'amiral, si l'ingrate fille y a beaucoup songé depuis son retour à Shirley, mais, en tout cas, je m'en suis occupé pour elle.

— Et ?... demanda Anna en souriant.

— Le cirque Gory s'appelle à présent le cirque Lamb, répondit l'amiral. Ce Lamb est un clown auquel mon homme d'affaires s'est intéressé au point de lui fournir les fonds nécessaires pour acheter un cirque. M. Gory s'est retiré dans une petite ville de Normandie où il se livre à l'élève des chevaux. Il a emmené le vieux Staub, et quand mademoiselle Gory se sera mariée et aura des enfants, l'ancien palefrenier lui racontera

sans doute l'histoire de la petite Ghélia, qu'on avait trouvée par un beau matin du mois de juin dormant dans un champ de blé.

— Et les autres artistes? demanda Frédéric.

— Ce Lamb est un honnête garçon qui les a tous gardés. On m'écrit, d'ailleurs, qu'il a fort bien fait les choses. Pour la soirée d'inauguration, qui a eu lieu ces jours derniers à Carcassonne, il leur a donné à tous une gratification et des costumes neufs. Après avoir endossé son habit de paillasse à carreaux blancs et rouges, Van-Cattendick était si heureux, qu'il a exécuté trois sauts périlleux coup sur coup, sans en manquer aucun; ce qui ne lui était jamais arrivé.

FIN

TABLE

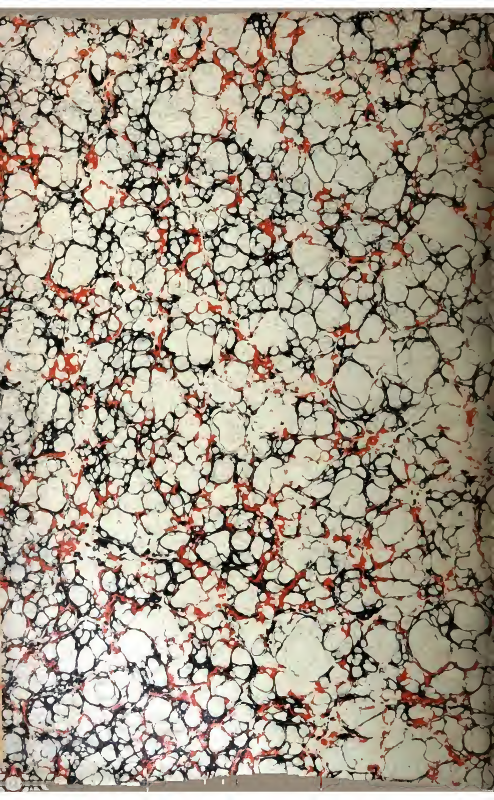
CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC.

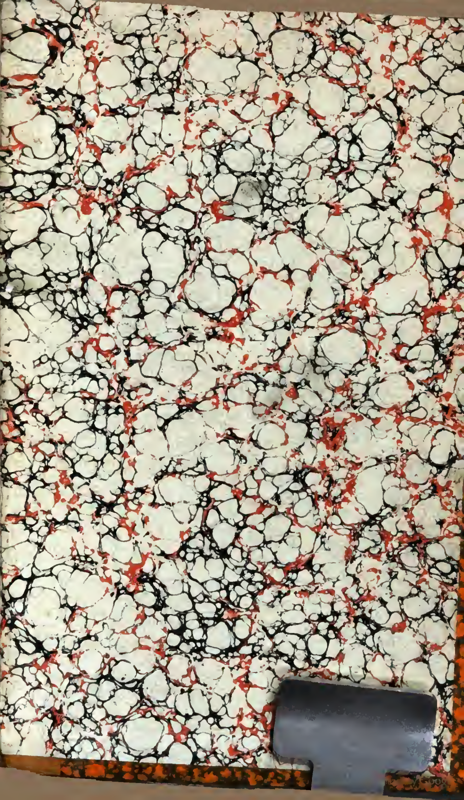


19430
19430

Digitized by Google








BIBL